



V. 1

Heck 501

Sainte Hildegarde

“ LES SAINTS ”

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY.

VOLUMES PARUS :

- Sainte Hildegarde, par M. l'Abbé PAUL FRANCHE.
Saint Victrice, par M. l'Abbé E. VACANDARD.
Saint Alphonse de Liguori, par le BARON J. ANGOT DES ROTOURS.
Deuxième édition.
Le B^x Grignon de Montfort, par ERNEST JAC. *Deuxième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Deuxième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Quatrième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Odile, patronne de l'Alsace, par HENRI WELSCHINGER.
Troisième édition.
Saint Antoine de Padoue, par M. l'Abbé A. LEPITRE. *Troisième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Quatrième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *Quatrième édition.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Troisième édition.*
Le B^x Raymond Lulle, par MARIUS ANDRÉ. *Deuxième édition.*
Sainte Geneviève, par M. l'Abbé HENRI LESÈTRE. *Quatrième édition.*
Saint Nicolas I^{er}, par JULES ROY. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par AMÉDÉE DE MARGERIE. *Quatrième édition.*
Saint Ambroise, par le DUC DE BROGLIE. *Quatrième édition.*
Saint Basile, par PAUL ALLARD. *Quatrième édition.*
Sainte Mathilde, par EUGÈNE HALLBERG. *Troisième édition.*
Saint Dominique, par JEAN GUIRAUD. *Quatrième édition.*
Saint Henri, par M. l'Abbé HENRI LESÈTRE. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par HENRI JOLY. *Cinquième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. HORN. *Troisième édition.*
Saint Louis, par MARIUS SEPET. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. LARGENT. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par LÉONCE PINGAUD. *Quatrième édition.*
Saint Vincent de Paul, par le PRINCE EMMANUEL DE BROGLIE.
Huitième édition.
La Psychologie des Saints, par HENRI JOLY. *Huitième édition.*
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le
R. P. BROU (S. J.). *Quatrième édition.*
Le B^x Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. *Troisième édition.*
Sainte Clotilde, par G. KURTH. *Septième édition.*
Saint Augustin, par AD. HATZFELD. *Septième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr.
Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

" LES SAINTS "

Sainte Hildegarde

(1098-1179)

par

L'ABBÉ PAUL FRANCHE

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—
1903

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSELEY PLACE
TORONTO 5, CANADA ✓

MAR 18 1932

4601

IMPRIMATUR :

Lyon, le 12 mars 1903.

J. DÉCHELETTE
V. G.

AVANT-PROPOS

Vers l'aube du XII^e siècle (1098), une vive lueur s'alluma sur les bords du Rhin, dans la nuit qu'un long demi-siècle de débats entre la Papauté et l'Empire avaient faite sur le monde chrétien. Hildegarde parut, au milieu du conflit ardent qui entraînait la société civile et religieuse aux abîmes, pour y être la voix qui crie au nom du Seigneur : halte-là !

Tout à l'heure du haut de sa colline du mont Saint-Rupert, elle sera la guetteuse vigilante vers laquelle, angoissées des peines de leur temps ou du poids de leur propre charge, les âmes se tournant dans l'incertitude des ténèbres, demanderont : *Custos quid de nocte?* quel danger nouveau menace dans la nuit? Animée de l'Esprit, elle annoncera les choses futures avec l'énergique accent du prophète sans se prévaloir jamais de ce don ; car, dira-t-elle, « la trompette ne résonne que par le souffle de celui qui l'embouche ». Vénérée de son temps à l'égal des plus saints docteurs, elle adres-

sera, quand ils l'en prieront, aux pasteurs zélés comme aux ministres infidèles, « aux vendeurs d'huile », des avis salutaires.

Elle ne parlera que contrainte par le dur aiguillon de la souffrance, puis, quand elle aura rempli sa tâche, elle s'endormira dans le silence....

La Sibylle du Rhin, comme ses contemporains se plaisaient à l'appeler, malgré des œuvres éclatantes, est rentrée pour longtemps, au lendemain de sa mort, dans l'oubli des siècles. Le fleuve garde étroitement enlacé aux ruines qu'il arrose le lierre sacré de ses légendes; mais les échos de ses bords ont, hélas! désappris le grand nom d'Hildegarde. Puissions-nous le leur rappeler!

Dans la dernière moitié du dernier siècle, quelques hommes éminents¹ se sont appliqués à tirer ses œuvres de l'oubli. Nous avons rêvé, quant à nous, en utilisant leurs travaux, de répandre les enseignements de la noble sainte; ils peuvent s'appliquer aux tristesses de nos temps modernes parce que les conflits qui divisaient alors les deux pouvoirs placés par Dieu au-dessus des hommes sont de tous les pays et de toutes les époques.

Mais encore, avant d'aborder la biographie de sainte Hildegarde, afin de mieux montrer son action, est-il nécessaire d'indiquer d'un crayon rapide, les tristes événements qu'elle traversera, de

1. Migne, *Patrologie*, t. CXCVII. *Sancta Hildegardis abbatissa*. Card. Pitra, *Nova S. Hildegardis Opera*. — Schmelzeis, *Das Leben und Wirken der heiligen Hildegardis*.

la placer, pour ainsi dire, devant ce qui sera la besogne de sa vie.

Une individualité d'exception comme celle d'un saint, quand ce saint a exercé par surcroît une immense influence sociale, ne prend toute sa valeur qu'avec le relief des plans qui l'encadrent. Comme chacun ici-bas, les saints subissent l'influence de leur temps et le reflètent, mais à l'encontre du commun qui passe sans y laisser d'empreinte, ils s'y incrustent, le marquant ainsi à jamais de leur image imprimée.

Sans les immatérialiser totalement, il convient de voir en eux des instruments du ciel, sous peine de ne pas saisir le sens élevé de leur vie. Ils développent un mandat impératif reçu de Dieu. Et aucune époque, plus que le moyen âge peut-être, et, dans le moyen âge, aucune plus que les quarante ans de vie active, où s'illustrent parallèlement saint Bernard et sainte Hildegarde, ne donne une telle idée de cette maîtrise providentielle qu'exercent les saints sur le monde.

Cela ne va pas à dire que les saints soient des séparés; au contraire, de par leur mission, ils sont intimement mêlés à la communauté humaine, comme le berger l'est au troupeau et comme le levain l'est à la pâte.

Ils réimprègnent la société des grâces et de l'inspiration divines et la réconcilient avec la Providence. Ils ont dans l'ordre éternel et suivant les secrets desseins du créateur leur place marquée au

BQ
6654
.I3F7

front d'airain des siècles, comme jadis ils en avaient une au front de pierre des cathédrales.

Ils ne viennent pas au monde au hasard des naissances ; estafettes de Dieu, ils y arrivent porteurs d'un ordre nécessaire, d'un message attendu, dépêchés quelquefois pour donner un exemple aux hommes, ou les défendre d'un péril. Chacun d'eux a sa tâche. Hildegarde est une messagère aux ordres du Très-Haut, une voyante postée par Dieu dans les ténèbres. Comme le phare dans la nuit des mers, elle répand sur le monde l'avertissement providentiel de sa lumière. Le ciel l'a destinée — et cette vocation éclaire sa vie et ses œuvres — à la réforme et à l'édification du peuple chrétien.

Aucun temps n'en eut plus besoin, et dans ce temps aucun pays plus que l'Allemagne, nourrice ou mère de tous les schismes.

Avec le siècle qui finit à la naissance d'Hildegarde, l'Église vient de franchir une des passes les plus orageuses de son histoire, dans la querelle des investitures élevée entre l'empereur Henri IV et l'indomptable pape Grégoire VII. Il y a comme une liquidation pénible et qui se prolongera d'ailleurs fort avant dans le XII^e siècle, d'un passé semé d'ambiguïtés et de pièges. Tout l'édifice social encore mal affermi est ébranlé par l'effort suprême de l'Église qui tente contre le pouvoir impérial effrontément installé dans le domaine de Pierre, une reprise de son droit sacré.

Sans doute l'Église devait beaucoup au Saint-Em-

pire. Les Othons, fondateurs de ce dernier, avaient vécu sur la tradition carolingienne et sur cette confusion trop consciencieusement érigée en axiome par le dernier de la dynastie, le monacal Henri II, « le saint » : « *Il y a deux pouvoirs pour régir l'Église de Dieu, la puissance impériale et l'autorité pontificale.* » Les Franconiens ne furent pas en reste et mêlèrent à la formule un peu d'explosif : « *Dieu a forgé pour la défense de son Église deux épées, l'une spirituelle qu'il a remise au pape, et l'autre temporelle à l'empereur.* » Peu scrupuleux, tous leurs efforts tendront à réunir les deux épées dans le même fourreau. Les Hohenstauffen, en la personne de Frédéric Barbe-rousse, brutalement, consacreront par la majesté d'un principe la souveraineté de la force : « La volonté du prince fait droit ; toute décision du prince a force de loi. » C'est, d'une dynastie à l'autre (et l'Allemagne moderne n'en a rien oublié), un *crescendo* d'hostilité intéressée contre le pape et l'Église.

Toutefois, si l'Église devait beaucoup à l'empire, — moins qu'il ne prétendait — l'empire devait plus encore à l'Église.

Ses représentants couronnés, semeurs d'ivraie, oubliaient qu'en donnant corps à cette conception vague et fictive de l'empire romain, le pape avait sauvé de l'anarchie la royauté allemande encore instable, mouvante, dominée par la force, lui créant ce qui lui manquait le plus : un but, une mission politique et religieuse, une unité et une tradition.

L'association des deux pouvoirs étant devenue impossible, il dut y avoir licitation des engagements réciproques, non pas toutefois sans tiraillements ni violence.

L'empereur s'était toujours posé comme le protecteur de l'Église. Or, en matière politique, la protection conduit toujours à l'absorption du protégé par le protecteur. L'empereur était « l'évêque du dehors », le « vicaire de Dieu ». La tentation incitait fort ce prélat extérieur à franchir le seuil et à venir jusqu'au trône de Pierre supplanter l'évêque du dedans et gérer en son lieu et place les fonctions de « vicaire de Dieu ». Il y devait succomber un jour ou l'autre, à une époque où, d'Henri IV à Frédéric, tous les empereurs avaient dans leurs bagages militaires un pape de leur façon à opposer au pape de Rome. D'autre part, l'évêque du dedans, pour si peu qu'il y fût contraint, hasardait quelques sorties au dehors, non seulement excommuniant — ce qui était son droit — mais déposant le prélat apocryphe avec son impérial protecteur, comme le fit Grégoire VII (1080), enlevant ou distribuant à son gré les empires, disposant des royaumes et des principautés.

Les nations catholiques se trouvent toutes ébranlées par ces heurts répétés entre les deux puissances; toutes se sentent emplies d'inquiétudes, troublées et comme en peine de ralliement. Le génie inspiré de saint Bernard opère la diversion des croisades, mais ces lointaines expéditions ne sont

guère que des trêves de Dieu qui ponctuent un état d'agitation perpétuelle,

Rome est successivement en proie à la faction républicaine d'Arnaud de Brescia et à l'occupation pillarde des hordes germanes. Inhospitalière à ses papes qu'elle chasse, elle devient une succursale de l'empire qui la transforme en mauvais lieu. L'honnête Otton, abbé de Freisingen, neveu d'Henri IV et oncle de Barberousse dont il écrit l'histoire, avoue¹ son dégoût à dire combien de fois, sous ses illustres parents, Rome fut assiégée, prise, saccagée et violée.

Dans le même temps, en Angleterre, Henri II, l'assassin de Thomas Becket, essaye par les fameuses *constitutions* d'asservir le clergé. Peu s'en fallut qu'il ne prêtât la main à Frédéric Barberousse pour ses entreprises contre la Papauté, et que, de la Tamise au Pô, par le Rhin, le schisme n'éclatât, devançant la Réforme.

La France avec Louis VII, le divorcé de la fatale Éléonore, semble sur le point de faillir à sa qualité de fille aînée du Christ. Il faut toute l'influence de saint Bernard pour qu'Alexandre III trouve en France refuge et protection (1162).

L'affaiblissement de la puissance romaine a son contre-coup dans la discipline de l'Église. Il s'ensuit un relâchement des mœurs et des liens sociaux, et l'assise des nations en est elle-même ébranlée, l'Allemagne surtout porte la peine des maux qu'elle

1. Otto de Freisingen, Chron.

a créés. Ses prêtres détachés du pouvoir hiérarchique, en quelque sorte séparés de la communion catholique, se corrompent, prennent parti, suivant leurs intérêts, cabalent, intriguent, se battent tantôt pour l'empereur et tantôt pour le pape. Et le mal est plus grand encore parmi les princes de l'Église qui sont aussi princes du siècle. Éducateurs, — souvent sans scrupules, — de leurs rois, ils ont voix et influence prépondérantes aux diètes électives. Seigneurs investis par la crosse et l'épée, on les voit, plus guerriers que clercs

Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

Peu de temps avant [qu'Hildegarde entrât au noviciat de Saint-Disibode, le pape Pascal II se lamentait que « le mal du schisme eût été si grand qu'il y eût à peine de vrais prêtres et clercs dans une aussi vaste étendue de pays que l'Allemagne : *Vix pauci sacerdotes et clerici in tanta latitudine* ». Un peu plus tard Hildegarde écrira à Frédéric que « les prélats dont il s'entoure sont impies, qu'ils vivent dans la débauche ». « Je veux tout croire, dit alors un clerc parisien, excepté que jamais un évêque allemand devienne un saint. » Les canons de l'Église sur le célibat ecclésiastique sont lettre morte; l'or simoniaque fait entendre, jusque dans le sanctuaire, son bruit tentateur, et ceux-là sont nombreux qui mériteraient les supplices de l'enfer du Dante « pour n'avoir pas craint d'épouser l'auguste Dame par la fraude et de lui prodi-

guer l'outrage ». Nulle sécurité au dehors. « Partout les retrousseurs pullulent, *undique latrunculi pullulant*, gémissent les chroniques du temps, et les brigands de marque « *prædones* » sous le nom de chevaliers infestent les chemins. »

Au surplus, si douloureuse que soit cette vision de la fin du XI^e siècle, elle n'offre cependant pas que des aspects sinistres. Seuls les grands sommets projettent les grandes ombres. C'est presque une vérité d'expérience historique que les siècles les plus tourmentés des annales chrétiennes sont ceux précisément que la foi marque de ses prodiges. Ici la foi vainquit la force. Alors que tout semblait perdu, elle sauva tout et prépara, malgré des luttes vives encore, malgré des défaillances, cette floraison d'esprit chrétien qui illustra le XII^e siècle, multiplia sur le monde l'enseignement et l'influence monastique, y fit éclore des ordres puissants, et commença d'élever vers le ciel, comme un perpétuel hommage de prières, ces poèmes d'église qui sont si parfaitement une physionomie ineffaçable d'âme populaire croyante et artiste.

Le bien est à côté du mal comme la vertu auprès du crime, afin que les hommes puissent choisir. Mais quand le mal grandit, le bien monte, et ainsi la proportion reste égale, toujours; aussi, quand il a cru, sur son chemin, heurter les petits cailloux du scandale, c'est le grand roc majestueux et immuable de l'Église que frappe le pied du passant.

Lorsque Hildegarde vint au monde (1098) quel-

ques années après saint Bernard (1093), Henri IV achevait son règne tourmenté dans des luttes poignantes avec son fils Henri V, lequel ne fut ni meilleur ni pire que son père ; mais la noble résistance des papes avait produit ses résultats, et le nouvel empereur dut subir le concile de Reims et le concordat de Worms (1122) qui, en principe, mettait fin à la querelle des investitures.

Malheureusement, les grandes luttes ont des contre-coups. Les ambitions qu'elles n'ont point assouvies renaissent et les prolongent. L'Allemagne des Hohenstauffen allait entrer dans la troisième phase de son conflit avec Rome. Celui-ci se résume tout entier dans la politique d'absorption de Rome par le prince le plus remuant de sa remuante dynastie, le légendaire Barberousse avec lequel l'abbesse de Saint-Rupert fut en relations.

Il semble que tout va être remis en question, et saint Bernard, vingt ans à peine après l'heureuse issue du débat des investitures, peut dire avec raison : l'Église est en servage. *Ecclesia ancilliatur.*

Ce grand nom du plus puissant manieur d'hommes qui fut depuis les apôtres, nous le rencontrons dans la suite près de celui, plus modeste, d'Hildegarde, et nous reconnâtrons qu'il fallut un certain éclat au second, son satellite, pour ne pas en être éclipsé ; car le saint abbé de Clairvaux semble, au dire d'Ernest Hello « absorber toute la conscience de son siècle ».

Du haut de son céleste observatoire Hildegarde

assiste à la lutte, et nous la verrons donner avec une autorité qui ne discute pas, parce qu'elle vient de Dieu, de ces avertissements terribles qui mettent un pli au front des empereurs et troublent d'un remords la poursuite de leurs coupables desseins.

SAINTE HILDEGARDE

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE LA VIE RELIGIEUSE

La famille d'Hildegarde. — Précocité des phénomènes de vision. — Elle entre en clôture à l'âge de huit ans. — Sa vie monastique à Disibodenberg. — Continuation des visions. — Elle est nommée prieure du couvent. — Dieu lui impose d'écrire ses révélations. — Nature de ses visions. — Leur caractère surnaturel.

En l'an 1098¹, à l'extrême déclin du xi^e siècle, dans cette pittoresque région d'Allemagne située sur

1. Nous adoptons la date préférée par les biographes modernes, par Schmelzeis en particulier, qui s'appuie sur des preuves sérieusement discutées.

Malgré l'autorité du card. Pitra en cette matière, nous ne pouvons admettre que la sainte se soit plusieurs fois trompée en donnant elle-même, en tête de ses écrits, la date de sa naissance.

Les deux opinions ont leurs probabilités, même celle intermédiaire des Bollandistes qui tiennent pour 1099. Nous ne saurions entrer sur ce sujet en des discussions interminables et sans intérêt.

la rive gauche de la Nahe, au-dessus de Kreuznach, naquit Hildegarde au château ou au village de Bœckelheim dépendant du comté de Spanheim, sur le territoire et le diocèse de Mayence.

Ses parents Hildebert et Mathilde (Melchtilde) appartenaient à la noblesse opulente du temps; « mais n'étaient point ingrats à l'égard du Créateur des dons qu'ils en avaient reçus » (Vit., I, 2). Son père « homme droit et craignant Dieu » exerçait l'unique profession accessible aux fils de noblesse, celle des armes. Il servait et bataillait comme vassal noble sous le comte palatin Meinghart de Spanheim dont peut-être il était parent. Sa mère était, à n'en pas douter, une femme d'une piété généreuse.

Le moine Guibert (Wibertus), plus tard abbé de Gambloux, dont nous suivons le récit pour les premières années de la sainte et que nous verrons ensuite mêlé à sa vie, nous signale la famille d'Hildegarde, probablement sur son propre témoignage oral, comme l'idéal de la famille chrétienne. Il nous apprend qu'Hildegarde fut la dixième enfant, circonstance qui inspira à ses parents l'idée d'offrir leur fille « spontanément et d'un commun accord à Dieu qui, sous la loi ancienne, exigeait la dime ». Les chroniques ne nous ont transmis de sa famille que ce détail caractéristique.

Il y a des saints qui paraissent sans attaches visibles à la terre, comme si Dieu voulait affirmer davantage celles qu'ils auront avec le ciel.

Des autres membres de sa famille nous savons peu

de choses. Cependant, nous pouvons constater que la part de l'Église avait été assez largement faite parmi eux. Un de ses frères fut moine au couvent de Saint-Disibode, et l'autre, Hugon, modestement chantre dans l'église cathédrale de Mayence à laquelle il était attaché comme chanoine, très probablement. Guibert nous cite encore un des neveux préférés de l'abbesse, Wicelin, qui fut prévôt de Saint-André de Cologne, et un autre son ami personnel, Gilbert, d'abord chanoine de Saint-André, puis successeur de Wicelin dans sa prévôté.

Hildegarde, dès son enfance, fut chétive et même malade. Toute sa vie, à l'exemple d'autres saintes à qui Dieu a abondamment départi la souffrance, elle devra s'accommoder pour son âme si vivante de cette misère de logement délabré. A elle s'appliquent bien ces paroles de l'apôtre : « Dieu a choisi la faiblesse devant le monde pour confondre la force. » (I Cor., I, 27).

Or, tandis que son débile corps d'enfant était déjà soumis au noviciat de la souffrance, sa jeune âme était inondée de lumière. L'esprit de Dieu agit tôt sur cette intelligence. A l'âge où les enfants prennent à peine conscience de la vie, elle bégayait déjà les mystères divins. Dès son âge de trois ans il se leva en elle cette aurore miraculeuse de visions qui n'y devait point avoir de crépuscule. « Cette lumière, écrit-elle, était *l'ombre de la lumière vivante*, et comme un ciel d'azur », sorte d'écran développé invisiblement devant ses yeux, et sur lequel l'autre lumière,

« *la lumière de la splendeur vive* », jetait à profusion, en images, le spectacle varié de ses divines évocations. Étrange précocité de la vision surnaturelle dont nous ne trouvons pas d'autre exemple dans la vie des Saints. C'est un don de naissance. « A ma troisième année, je vis une si grande lumière que mon âme en fut toute effrayée ; mais à cause de l'impuissance de l'âge, je n'en pus rien manifester¹. »

Elle continue à nous initier elle-même à cette psychologie prodigieuse, déconcertante aux regards humains. « La Sagesse qui enseigne à la lumière de la vérité m'a fait un ordre de dire comment j'ai été constituée en cet état.... Tu diras : dans ma première formation, lorsque Dieu m'a insufflé la vie dans le sein de ma mère, il a fixé à mon âme ce don de vision² » (*Visionem istam infixit animæ meæ*).

Toute petite fille elle s'aperçoit qu'on ne comprend point ce qu'elle exprime avant même de pouvoir parler autrement que par gestes ou par monosyllabes « Plus tard, je demandai un jour à ma nourrice, dit-elle, si elle voyait quelque chose de semblable ; elle ne me répondit pas, parce qu'elle ne voyait point. Alors, saisie d'une grande appréhension, je n'osai plus rien manifester à personne³. »

Les Bollandistes rapportent un petit fait curieux qui ne dépasse pas la portée d'un phénomène de double vue, mais qui dut étrangement frapper son

1. *Vit.*, II, 16.

2. *Item.*

3. *Item.*

entourage : Elle avait cinq ans. Un jour, apercevant une vache, elle dit à sa gouvernante : « Vois donc, comme il est joli le veau qui est dans la vache.... Il est blanc... il a des taches sur le front et aux pattes, et il est tout nuancé sur le dos. » On pouvait, quelques jours plus tard, vérifier dans ses moindres détails cette curieuse description.

Les dispositions extraordinaires de leur enfant, son instinct si précoce des choses célestes affermiront ses parents dans l'intention qu'ils avaient eue à sa naissance de la vouer à Dieu, et ils renouvelèrent « non sans soupirer » leur promesse. Le ciel ne semblait-il pas indiquer visiblement qu'il acceptait l'offrande ?

Peut-être bien aussi avaient-ils des raisons d'ordre naturel pour mettre dans l'abri du cloître cette précieuse fleur des montagnes ; car il n'y avait guère place alors, sur les grandes routes de la patrie allemande parcourues en tous sens par des hordes à moitié sauvages, pour l'épanouissement des vertus mystiques. L'agitation impériale ne venait-elle pas troubler d'ailleurs de ses remous jusqu'à la solitude paisible de Bœckelheim, y déposant, comme une épave, l'infortuné Henri IV, l'impérial vaincu de Canossa, que son propre fils tenait prisonnier sous la garde de l'évêque de Spire. Tout nous fait supposer, la topographie conforme des lieux comme les voisinages du « camp du mensonge » et de Bingen où le prince fut saisi, que la parricide trahison s'est consommée au pays même de la sainte (1105).

Les cachots du château de Spanheim surplombant à pic sur la Nahe avaient pour mission d'inspirer au vieux prince la résolution d'abdiquer.

Hildegarde avait alors cinq ans. Ce devait être une petite fille déjà pensive, au front pur ombragé de longs cheveux fauves, aux yeux limpides d'un bleu pâli de pervenche, des yeux étranges qui regardaient très loin des choses de l'autre monde, invisibles pour tous les autres, et reflétaient sa petite âme cristalline, et à la fois impénétrable, d'enfant marquée par les desseins de Dieu.

La légende nous montre la gracieuse enfant se glissant à la faveur de son âge dans les sombres cachots de Bœckelheim, pour consoler, ange d'innocence et de charité, le vieil empereur, coupable mais éprouvé, et lui parler du ciel.

Quelle que soit la valeur d'une légende dans un pays où elle éclôt presque spontanément sur les débris à peine entamés de l'histoire, la rumeur, à n'en pas douter, fut grande dans le bourg.

On dut parler de cet Alaric et de ce Genséric nouveau, exemple lui aussi des châtiments célestes. Si l'enfant n'y prit pas garde, ses parents se demandèrent sans doute quelle sécurité offrait le lendemain.

Une circonstance se présenta qui dut hâter l'exécution de leur dessein.

La fille du comte Stéphan de Spanheim, Judith (Jutta) repoussant les avantages de la fortune, de la noblesse, de la beauté, éconduisant les plus brillants partis avec le mot de sainte Agnès : « J'aime le

Christ », *Anno Christum*, venait de se retirer à l'âge de vingt-deux ans près du monastère de Disenberg au mont Saint-Disibode, distant à peine d'un mille du château paternel. Ce monastère sanctifié par la longue présence de saint Disibode, noble évêque irlandais qui le fonda au VIII^e siècle, avait été plusieurs fois détruit et délaissé. Il venait d'être restauré et repeuplé par les soins de l'archevêque de Mayence. C'est là que Judith se fit construire par son père une miniature de couvent, une cellule plutôt, accolée à l'église du moutier, et où elle vivait à la façon des recluses. Une fenêtre s'ouvrait sur le ciel, en communication avec l'église, pour la participation aux mystères saints, l'autre sur le chemin passant du monde, pour les nécessités urgentes de la vie.

C'est cette existence de prison, au pain et à l'eau qu'allait partager la petite Hildegarde à l'âge de huit ans.

Ses parents, qui connaissaient la noble recluse, n'eurent pas de peine à lui faire accepter leur fille comme oblate sous la règle de saint Benoît, cette règle dont Hildegarde disait plus tard qu'elle avait été composée et perfectionnée par l'Esprit-Saint.

On ne peut se défendre, tout en respectant les distances, de penser à la Présentation de la Vierge dans la lumière harmonieuse et le charme naïf, telle que l'ont peinte les Titien, les Véronèse ou le suave Florentin Albertinelli, lorsqu'on lit dans Guibert, le religieux cérémonial de cette offrande d'Hildegarde au ciel.

Au milieu d'un grand concours de personnes de tout rang s'accomplissent donc les rites funèbres du renoncement au monde. On allume des flambeaux pour rappeler que c'est à la lumière des lampes que les vierges devront dans la nuit aller au-devant de l'Époux, les chants liturgiques pleurent comme pour les sépultures, en faisant entrevoir à l'âme dans un glas funèbre le grand repos tout au bout des siècles qui meurent.... *Requies mea in sæculum sæculi...*, pendant que la petite oblate s'avance d'un pas assuré vers le sanctuaire, tenant à la main le contrat par lequel elle se donne à Dieu et l'enveloppant dans la nappe d'autel. Puis, c'est le silence.... Les épouses du Christ sont emmurées, ensevelies comme il le fut lui-même. Et la petite sainte, nous l'avons dit, avait alors huit ans.

Avec elle (1106) entrait dans la clôture une nièce de Judith portant son nom. D'autres jeunes filles, encore attirées par la réputation de sainteté de la recluse, vinrent se mettre sous sa direction. C'est ainsi qu'au moutier ressuscité, comme les hirondelles aux vieux murs, s'attachait, timide encore et restreinte, une communauté nouvelle de vierges bénédictines.

Nul doute que, sous une maîtresse comme Judith, la jeune oblate ne grandit dans la sainteté, se préparant inconsciemment à la mission que Dieu lui réservait. Et, comme la prière et le chant laissaient des loisirs pour l'étude, nous pouvons supposer qu'elle apprit à lire l'allemand « dont elle

connaissait alors à peine les lettres », et même à l'écrire avec le concours de quelques-unes de ses compagnes plus instruites, et peut-être de cette « jeune fille noble et d'exquise nature¹ » dont elle parle plusieurs fois dans ses œuvres avec une évidente sympathie. Pourquoi même ne pas admettre qu'elle apprit seule à l'aide du psautier, ou sous la direction de quelque vieux moine les premiers éléments du latin dans la connaissance duquel elle se perfectionnera peu à peu à mesure qu'elle le cultivera davantage ? N'est-ce pas un luxe superflu que d'admettre avec l'honnête chroniqueur Trithème, parfois un peu naïf, qu'elle aurait eu la connaissance infuse de cette langue ? « Cette sainte, écrit-il, ignorant la langue latine (car elle n'avait rien appris des hommes), eut une parfaite intelligence de tous les livres et de toutes sortes de langage.... Elle n'écrivit rien de sa main d'ailleurs ; l'abondance de ses larmes lui eût rendu ce travail impossible². »

N'y a-t-il pas assez de merveilleux dans la vie des saints sans en ajouter à plaisir ?

Après sept années de noviciat, Hildegarde reçut le voile des mains de l'évêque de Bamberg. Elle avait quinze ans.

Les leçons de son office que l'on disait dès le XIII^e siècle à l'abbaye de Gambloux et dont quelques passages sont tirés de son premier biographe, le moine Godefroy, tracent avec des recherches un

1. *Puellæ nobilis et bonorum morum*, préf. du *Scivias*.

2. Trithème, chron. Spanhimensi.

peu précieuses un portrait flatteur de la jeune professe : « Une immense bienveillance faisait le fond de son caractère... une charité admirable qui ne savait exclure personne. *Les murailles d'enceinte de l'humilité défendaient le donjon de sa virginité.*

« Elle n'accordait à son tendre corps que très peu de nourriture et de boisson, et elle gardait la paix de son cœur par la chasteté de ses propos. » Et voilà que nous n'avons pas de peine, entraînés par cette architecture moyenageuse de l'excellent moine, à nous représenter Hildegarde, à l'âge de quinze ou vingt ans, comme une de ces vierges de nobles missels si suggestives d'immatérialité, émaciées et comme fuselées, où toute la vie s'est réfugiée dans l'azur des yeux et dont tout l'être paraît se dissoudre en un rêve divin.

Or, avant comme après sa prise de voile, les visions ne cessaient pas. C'était comme un entraînement progressif. « Il m'était habituel, dans les conversations, de dévoiler l'avenir. Et quand j'étais pleinement absorbée par une vision, je disais beaucoup de choses qui paraissaient étranges à ceux qui les écoutaient. Cela me faisait rougir et pleurer, et, bien souvent, je me serais tue, si cela eût été en mon pouvoir. Dans ma crainte, je n'osais avouer à personne ce que je voyais, si ce n'est à la noble femme à qui j'avais été confiée et qui en fit part à un moine qu'elle connaissait¹. »

1. *Vit.*, II, 16.

Il est probable que, suivant le double courant de ses visions, dans le sens divin et dans le sens terrestre, il lui arriva de raconter des choses dont ses compagnes furent à même de vérifier la réalisation. De là cette surprise de leur part, et, chez elle, cette gêne de l'humilité contrariée. Sa confidente fut tout naturellement sa prieure. Car la pieuse Mathilde, en présentant son enfant à Judith, avait dû lui faire part de ces étonnantes particularités. Rien ne fait supposer d'ailleurs qu'à « cette étroite fenêtre par où, dit Guibert, les recluses, à certaines heures, pouvaient s'entretenir avec ceux qui les venaient visiter », n'apparût pas souvent, tant qu'elle vécut, le visage de sa mère, soit pour la voir, soit pour s'informer d'elle. Disenberg n'était pas éloigné de Bœckelheim.

Mais voici qu'après vingt-huit ans de vie commune, Hildegarde eut la douleur de perdre sa noble maîtresse. Le 22 décembre 1136, Judith mourait en odeur de sainteté. Qu'il nous suffise de citer¹ l'éloge funèbre qu'en fait sa fille spirituelle.

« Cette femme déborda de la grâce de Dieu comme une rivière vers laquelle affluent les ruisseaux. Les veilles, les jeûnes et autres œuvres de mortification ne laissèrent pas de répit à son corps, jusqu'au jour où, par une fin heureuse, elle se libéra de sa vie mortelle. Dieu a fait éclater ses mérites par plusieurs prodiges admirables. »

1. *Vit.*, II, 17.

A quelques jours d'intervalle mourait Richard, abbé de Disenberg, et, à sa place, était consacré par l'archevêque de Mayence Albert, le moine Conon qui devenait le supérieur de notre sainte.

Hildegarde, que ses mérites et sa sainteté mettaient hors pair, fut, malgré ses vives résistances, désignée d'un unanime accord pour succéder à la sainte fondatrice. Elle avait trente-six ans lorsqu'elle fut mise à la tête de la petite communauté toujours grandissante.

*
* *

Jusqu'alors, Hildegarde a été, pour nous servir d'une expression matérielle toute moderne, comme un accumulateur que la grâce de Dieu charge de ses énergies. Le moment est venu pour elle de les répandre. Elle va entrer dans son rôle social, mais non sans « regimber contre l'aiguillon » qui la pousse. Elle qui n'avait rêvé que de parcourir, comme sa sainte mère Judith, entre deux bornes de tombeaux, l'humble stade de la vie religieuse, elle va se trouver, contre son gré, placée sur le candélabre pour éclairer le sanctuaire où s'épaississent les ombres. Elle n'a parlé qu'à regret, et voilà qu'il faut qu'elle écrive. L'ordre vient d'en haut. Il en porte la signature dans cette sorte de dédain affecté pour le destinataire et qui a pour but de le situer dans le vrai de son mandat : « Cendre de cendre, pourriture de pourriture, dis et écris ce que tu vois et entends. »

A peine a-t-elle assumé le poids de la direction de ses sœurs, qu'elle sent peser davantage encore celui des révélations. « L'an mil cent quarante et unième de l'Incarnation du Christ fils de Dieu, (j'avais alors quarante-deux ans), un trait de feu d'un éclat étincelant partit du ciel entr'ouvert, pénétra tout mon cerveau et tout mon cœur, à la façon d'une flamme qui chaufferait sans brûler¹. »

Et toujours la voix insiste, presse, poursuit et mord : « Allons, crie donc, et écris. » Guibert nous fait part de ses transes : « Elle a peur. Elle diffère encore. C'est sa pudeur virginale qui s'alarme, et non une obstination qui se retranche dans le silence. Mais elle est vaincue. La souffrance travaille dans ses moelles et arde dans ses veines. C'est une passion qu'elle souffre au milieu des ruines désolées de son cœur, afin que son esprit ne s'exalte pas dans l'orgueil. Et enfin, elle tombe sur un lit de douleur jusqu'à ce qu'elle se mette à écrire². »

« La pauvre et chétive petite forme de femme », épuisée par ces luttes, ne fait plus que les objections de l'enfant en déroute qui se rend : la crainte des jugements des hommes, l'inévitable moquerie, son peu d'entendement de la langue latine.... Mais Dieu a réponse à tout. Elle entend la voix qui lui dit : « Moi, la lumière vivante et inaccessible,

1. Préf. du *Scivias*, d'après le manuscrit Palatin cité par le card. Pitra.

2. Cité par le card. Pitra, *Nova Opera Proximum*.

j'éclaire l'homme que je veux, et, selon mon bon plaisir, j'opère en lui des merveilles au-dessus de celles que j'ai opérées dans mes serviteurs aux temps anciens. » (Sciv. Préf.)

Dieu l'avait traitée comme il traite ses saints — ses saintes surtout, peut-être en souvenir de la vierge. — Il les brise, Il les broie sous la roue de la souffrance et quand ils ne sont plus qu'une misérable et dolente chose où la douleur a fait son nid d'épines, Il les relève par le mot qui ressuscite dans l'action : « Lève-toi et marche ».

Persuadée donc par l'insistance du ciel, conseillée par son amie anonyme et soutenue par son « cher fils » Volmar, la sainte prieure fit les premiers pas. Le moine informa — s'il ne l'était déjà — Conon son supérieur et celui d'Hildegarde de la lutte étrange dont il venait d'être le témoin ému.

L'abbé de Disenberg perplexe, mit la religieuse à l'épreuve. Il lui ordonna de rédiger par écrit ce que Dieu lui ferait connaître. Sa plume, comme nous l'allons voir, se fit aussitôt l'écho des insistances divines qui la pressaient ; mais, chose merveilleuse, à peine Hildegarde se fut-elle mise à écrire qu'elle fut guérie.

Conon muni des quelques pages que l'obéissance avait arrachées à Hildegarde se présenta à son archevêque, Henri de Mayence, afin de solliciter ses lumières sur ce cas étrange.

Celui-ci, n'osant se prononcer tout seul, s'entoura des hommes les plus saints et les plus érudits de

son clergé et soumit à leur examen les premières pages de ce qui serait dix ans plus tard le *Scivias*.

Ça n'était là, vraisemblablement, qu'un essai où la sainte jetait les bases de son ouvrage, insistant surtout, afin de dissiper les équivoques et de rassurer sa conscience, sur la force qui s'imposait à elle, et à laquelle elle n'était plus maîtresse de résister.

Nous n'avons point encore à ce début les grandes visions que nous rencontrerons plus tard des schismes, de la Réforme, des luttes de l'Église, du Jugement, de la fin des Temps, mais plutôt un exposé de quelques points de la doctrine chrétienne : de la stabilité du règne de Dieu, de l'histoire des anges et de l'homme, de la charité du fils de Dieu, de l'enfer, du démon.

Avant d'étudier plus en détail le *Scivias* qui est son ouvrage principal, où elle a fixé le plus grand nombre de ses « visions ou révélations », peut-être serait-il de quelque intérêt d'en donner une idée au lecteur. Nous choisissons, presque au hasard parmi tant de richesses, la vision de la *tentation*.

Elle débute comme toutes par une allégorie :

Dans la lumière éclatante, je vis une multitude d'hommes vêtus de blanc ; un voile transparent comme du cristal les couvrait. Une route s'étendait devant eux, et sur cette route se traînait un reptile immense, hideux, exaspéré jusqu'à la fureur. A gauche du monstre, il y avait comme un bazar forain où étaient amassées toutes les richesses et les délices du siècle. Quelques

hommes passaient rapidement sans rien acheter ; d'autres se promenaient, vendant et achetant.

Le reptile noir se hérissait couvert de pustules et d'ulcères. Cinq taches circulaires marquaient son corps : une verte, une rouge, une blanche, une jaune et une noire ; toutes étaient remplies d'un venin mortel. La tête avait été en partie écrasée. Ses yeux se projetaient sanglants et enflammés ; ses oreilles étaient longues et velues ; ses narines et sa gueule semblables à celles d'une vipère ; ses mains comme celles de l'homme, sa queue courte et horrible. A son corps était une chaîne qui garottait en même temps ses mains et ses extrémités, et cette chaîne fixée au fond de l'abîme, l'étreignait si fortement qu'il ne pouvait se mouvoir au gré de sa malice.

De sa gueule sortaient des tourbillons de flammes qui, se partageant, se dirigeaient soit vers le ciel, soit vers les hommes spirituels, soit vers l'abîme.

Les flammes qu'il lançait en haut attaquaient les hommes qui voulaient monter au ciel. Ils formaient trois groupes : le premier était voisin des nues, le deuxième à mi-chemin entre ciel et terre, le troisième près de la terre ; tous criaient : *Allons au ciel !* Cependant, quelques-uns atteints par la flamme, tombaient ; d'autres avaient peine à se soutenir ; d'autres enfin tombés, se relevaient et s'élançaient à nouveau vers le ciel. La flamme qui attaquait les hommes du siècle n'en brûlait que quelques-uns. Ils devenaient noirs. Elle en transperçait d'autres, les faisant mouvoir à son gré. Quelques-uns arrivaient à se dégager et imploraient ceux qui montaient au ciel : Vous fidèles, aidez-nous ! Les flammes qui s'élançaient vers les hommes spirituels les enveloppaient dans l'obscurité ; et à ceux à qui elles ne pouvaient nuire, le monstre lançait du venin contenu dans une de ses pustules.

Et voici qu'une foule d'hommes éblouissants de clarté

venaient fouler aux pieds le reptile et le tourmenter, sans qu'il pût leur nuire par ses flammes ni son venin. Alors une voix du ciel se fit entendre à nouveau et me dit : « Dieu dispensant toutes choses avec justice et équité, appelle les peuples fidèles à la gloire du ciel; mais le vieux trompeur, placé en embuscade, essaye de les en détourner, et déploie contre eux les artifices de sa malice¹. »

La voix entrant alors dans l'application morale et pratique de l'allégorie mystérieuse continue à en expliquer l'un après l'autre les détails imagés.

Quels qu'aient été les échantillons ou essais soumis à la commission épiscopale, celle-ci rendit un jugement des plus favorables, déclarant que « ses visions venaient de Dieu et que ses prophéties étaient de même nature que celles des anciens prophètes ».

Rassurée alors, et encouragée, sans négliger d'ailleurs un seul instant le soin de son troupeau, Hildegarde commença son ouvrage, le *Scivias* ou *Connais les voies du Seigneur* (nosce vias), une de ces combinaisons de mots qui sont bien dans la langue originale de la sainte. Elle y mit dix ans, de 1141 à 1151. « C'est sous Henri², archevêque de Mayence, Conrad, *roi des Romains*, et Conon, abbé de Saint-Disibode, sous le pape Eugène, que ces événements et ces visions ont eu lieu. Ces visions que j'écris, je le répète, je ne les ai pas

1. 7^e Vision du livre II, *Scivias*.

2. Préf. du *Scivias*

inventées non plus qu'aucun homme. C'est dans les cieux que je les ai vues, entendues, par le secret mystère de Dieu. Et, de nouveau, j'ai perçu la voix du ciel qui me dit : Encore une fois, crie, écris.»

Avant que d'explorer davantage la vie extérieure de notre sainte, il serait utile d'étudier un instant et la manière dont ces visions s'imposèrent à elle, et la part qu'elle prit à les traduire. N'oublions pas que ces communications d'en haut sont toute la raison de sa vie active.

C'est encore elle qui va nous faciliter la tâche.

Guibert, qui se donne volontiers aux yeux de ses frères quelque importance, ne cesse, avant d'être définitivement auprès d'elle, de lui écrire et de la questionner, soit en leur nom, soit pour son propre compte. Or, elle lui répond une fois très clairement dans sa lettre *de modo visitationis* ¹.

Elle s'humilie tout d'abord. Qu'est-elle « pauvre petite forme de femme ? Un miroir qui s'applique à être net. » Et encore ! « les oiseaux noirs de la tentation ne frôlent-ils pas son visage pour le souiller ? » Aussi, « elle tend les mains vers Dieu pour qu'Il la soutienne ; car elle est comme la plume sans forces qui ne pèse pas et qui se sert du vent pour voler. »

« Depuis mon enfance, écrit-elle, alors que mes os, mes nerfs et mes veines n'avaient encore aucune force, et jusqu'à ce jour, bien que j'aie dépassé

1. Card. Pitra, *Nova Opera*, p. 331. La lettre a été écrite en 1171.

soixante et dix ans, je vois toujours cette vision dans mon âme. Quand il plaît à Dieu, mon âme monte dans cette vision sur les hauteurs du firmament et dans un air nouveau. Elle se répand au milieu des peuples divers bien qu'habitants des régions et des pays fort éloignés de moi. Et moi, voyant ces choses ainsi dans mon âme, je les contemple aussi selon les vicissitudes des atmosphères et des autres créatures. Je ne les entends pas par les oreilles extérieures; je ne les perçois pas avec les pensées de mon cœur ni par le concours d'aucun de mes cinq sens, mais seulement dans mon âme, les yeux extérieurs restant ouverts, de telle sorte que jamais l'extase ne les a fermés. Je vois toutes ces choses dans l'état de veille, le jour comme la nuit, et, cependant, je suis tourmentée d'infirmités. »

Son âme, à son dire, est comme une surface polie, vivement éclairée « par l'ombre de la lumière vivante » où viennent se refléter les choses du ciel en même temps que les réalités terrestres. Elle les perçoit les unes et les autres avec ses yeux comme on perçoit des images. Il y a une sorte de parallélisme entre les mystères de l'ordre surnaturel et les phénomènes simplement humains qui ouvrent à sa vue comme un double horizon dont l'un est le commentaire de l'autre. Elle les saisit dans leurs rapports, leurs affinités et leurs correspondances réciproques. Pour elle, le monde extérieur n'a pas d'opacité; elle va jusqu'aux bornes

extrêmes où le fini penché sur l'abîme interroge l'infini. « Quel était le lieu de ses visions ? se demande Hello. Ce n'était pas, si l'on ose parler ainsi, le lieu ordinaire des visions. Elle les voit clairement dans le plus profond de son âme, et semble participer comme son ami et son confident saint Bernard aux doubles faveurs de la vie contemplative et active. » Et il conclut, cédant à une boutade de mécontentement, lui qui était aussi un admirable voyant interne : « Personne ne pensait encore que les âmes pures et éclairées ne sont bonnes à rien ; cette découverte est récente ».

Il aurait pu ajouter que la science moderne, qui a mot à tout, trouverait dans cet état de vision décrit par Hildegarde les phénomènes exacts de la télépathie, lucidité, double vue et vue à distance, observés de nos jours¹. Sans doute, il serait puéril de vouloir nier ces phénomènes ; mais en admettant même que cette superacuité de certains de ses sens, ce don de visions prophétiques fût chez Hildegarde un don naturel, l'application que Dieu en fait revêt de toute évidence un caractère surnaturel. La voyante n'a pas la jouissance libre et absolue de ce don ; c'est Dieu qui l'actionne, quand il le veut, en vue de ses desseins particuliers sur les âmes.

1. Roth, *Beitrag*e, p. 463-469, prend à tâche d'expliquer naturellement les visions et les dons extraordinaires d'Hildegarde. Voir pour la distinction de ces phénomènes naturels et surnaturels, Henri Joly, la *Psychologie des Saints*.

Or, tandis que les ordinaires sujets de la science, péniblement influencés par leur despote humain, s'amuse à aux bagatelles et au jeu des ombres chinoises, Hildegarde se joue du Temps et de l'Espace, embrassant dans l'étendue de sa vision synthétique le vaste champ ouvert aux prophètes par la lumière révélatrice de Dieu. Elle habite sur le sommet des monts où le ciel décharge ses éclairs. Elle assiste aux scènes grandioses de la formation des mondes et à leur fin; les destinées de l'Église lui sont révélées; elle est de tous les temps, car elle a parlé de tous, des plus reculés, comme ceux qui sont à venir. Des voyants, les prophètes! Oui, si l'on veut, mais des voyants sublimes dont les yeux, déshabitués des clartés vulgaires, s'ouvrent tout grands sur les mystères réservés aux élus; car ils sont des enfants de la lumière divine, *fili lucis*. Certes, quoi qu'en ait la science, le surnaturel porte avec lui sa marque, et les contrefaçons humaines ne le sauraient copier.

Peut-être bien aussi la science à l'heure avouée de sa faillite arrivera-t-elle, pour ne pas tout perdre, à conclure avec le sage « que le dernier terme de l'intelligence humaine est de comprendre la nécessité de l'incompréhensible ».

Mais déjà le limpide auteur de *l'Imitation* nous donne en deux mots simples l'explication adéquate de ces projections lumineuses sur le domaine surnaturel : « Il n'y a rien ni dans le ciel ni dans les enfers qu'un cœur pur ne pénètre (II, 4). »

Quant à la façon de transcrire ses visions, les documents ne manquent pas non plus et accusent une personnalité beaucoup plus large que ne le laisseraient supposer les Bollandistes.

Ceux-ci, s'en tenant à l'allusion que fait sainte Hildegarde au début de chacune des parties de sa trilogie aux personnes qui l'auraient aidée, un homme et une femme, ont conclu qu'elle racontait ses visions en allemand et qu'un moine, en qui ils reconnaissent Godefroy, son premier historiographe, les translatait en un latin plus orné.

D'après la correspondance d'Hildegarde avec Guibert publiée par le cardinal Pitra, il apparaît clairement au contraire que la sainte dictait ses visions en latin, comme elle l'entendait, et en style simple, ne permettant pas à ses secrétaires d'y corriger autre chose que les atteintes à la grammaire. Il semble même qu'après la mort de Volmar, tout en usant de ses services, Guibert, cet excellent moine un peu trop entreprenant et gonflé de rhétorique, lui inspire quelque vague inquiétude touchant les libertés permises avec le texte de ses communications écrites ou orales. N'est-ce point en ironie qu'elle lui rappelle les naïves et impertinentes raisons invoquées par lui pour justifier ses ornements? « N'assurez-vous pas que les apôtres et les prophètes ayant écrit en hébreu et en grec, dans un style simple et inculte, les interprètes ont dû le traduire dans un latin châtié et splendidement mouvementé afin de ne pas

choquer au premier mot l'éloquence des amis de Dieu ? »

Une fois cependant — et l'on devine là la délicate indulgence d'une âme bonne — à propos d'un travail sur saint Martin, elle lui abandonne un peu les rênes, lui permettant « à titre d'exception », de « revêtir son écrit d'une forme plus élégante ». Elle lui octroie « dans un sentiment de gratitude » la même licence au sujet des lettres qu'elle lui écrit, mais en réservant « l'intégrité absolue du sens » surtout en ce qui concerne ses visions.

A côté de l'exception bienveillante, voici maintenant la règle stricte :

« Pour ce qui est des autres écrits antérieurs à ceux-ci, je ne l'ai permis ni aux personnes qui écrivaient sous ma dictée, ni même à mon unique, à mon fils Volmar de pieuse mémoire qui m'était cher et qui, avant vous, n'a cessé de m'aider de ses corrections. Lui, de son côté, n'a pas exigé de moi une telle chose. Il s'est contenté de la simplicité que je mettais à exprimer ce qui m'était inspiré ou dévoilé, bornant son travail à corriger mes expressions suivant les règles de la grammaire, sans chercher à les revêtir des ornements du style¹. »

La sainte nous fait connaître l'ami, le conseiller intime, le confident discret de ses peines à qui elle donne le doux nom de fils, le moine Volmar qui l'assista dans toute son œuvre depuis le *Scivias* (1141)

1. *Nova Opera*, p. 433.

jusqu'au *liber divinorum meritorum*, qui ne fut terminé qu'en 1170. Quant aux jeunes filles dont elle parle avec un accent ému de tendresse, leur nom reste à jamais dans l'ombre. Peut-être bien l'une d'elles est-elle celle dont elle écrit : « Lorsque je me mis au livre du *Scivias* j'avais près de moi une vierge noble, la fille d'une Margravine. Je l'aimais beaucoup. Tel Paul aimait Timothée. Elle-même, m'était très attachée, m'entourant d'une amitié attentive. Elle prit part à toutes mes souffrances, jusqu'à ce que j'aie eu achevé le livre¹. »

Et voici que sous les ramures un peu touffues de ses œuvres, où nous passons simplement pour les reconnaître, se découvre à nous, comme des clairières dans un grand bois, la surprise d'un cœur où l'amitié fait son soleil!

Hildegarde a donc écrit ses visions avec les images, le style, le tour de pensée qui lui étaient propres. Nous aurons plus loin à étudier, rapidement du moins, la valeur de ses œuvres; mais il reste acquis dès maintenant qu'elle les a écrites elle-même. Ne dit-elle pas au début du *Scivias* : « Je me suis mis à écrire (*manus ad scribendum posui*) ». C'est le stylet à la main courant sur ses tablettes que nous la représente l'originale estampe du manuscrit de Wiesbaden; et c'est ainsi qu'il nous plaît de la voir. Ne serait-ce pas diminuer même l'action de Dieu sur elle que de la réduire à n'être qu'un phonographe enregistreur.

1. *Vit.*, II, 28.

CHAPITRE II

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

Transfert du couvent à Saint-Rupert. — Opposition de Disibodenberg. — Les premiers livres du *Scivias* sont soumis à Eugène III. — Intervention favorable de saint Bernard. — Installation à Saint-Rupert. — Série d'épreuves physiques et morales.

Malgré que la sainte abbesse voyait, aux heures douces des communications divines, le ciel s'ouvrir, elle n'en devait pas moins fouler les sentiers parfois rocailleux de la terre. Et voilà que, pour commencer, une de ces réalités pénibles se dressa devant elle sous la forme d'un changement de résidence. Nous sommes au début de l'année 1147. Le temps est loin où Hildegarde entraînait avec deux jeunes filles dans la petite clôture de Judith. De nombreuses vierges étaient venues frapper à la porte de cet atelier d'apprentissage pour le ciel, et, dit Guibert, « l'ancien sépulchre avait fini par se transformer en monastère ». Le « mausolée » était-il arrivé à ce moment, à force de s'élargir, à son maximum d'expansion ? Le changement s'impo-

sait-il ? Toujours est-il que le Ciel l'exigeait et qu'il fit savoir sa volonté à Hildegarde par les moyens ordinaires, en la ligotant sur son lit de douleur, jusqu'à ce qu'elle obéît. De plus, elle devint provisoirement aveugle et ses visions cessèrent pour un temps. Elle souffrit tous ces maux, nous dit-elle elle-même, parce qu'elle avait essayé de se réfugier encore une fois dans ce silence qui lui réussissait si peu, « voulant taire la vision dans laquelle Dieu lui avait montré le lieu où elle devait se rendre avec ses filles ».

Nous pourrions nous étonner que Dieu intervienne dans ces détails, je dirais domestiques, d'une installation. Mais il ne faut pas oublier que notre sainte, en raison de sa mission à venir, est comme en tutelle de Dieu, et que, d'autre part, ayant vue sur le ciel, c'eût été folie de sa part de n'en pas profiter dans les moindres circonstances de sa vie. Au surplus Dieu mène ainsi chacun de nous ; mais le fil par lequel il nous mène nous échappe dans l'indécis de notre atmosphère que troublent trop de poussières humaines. Les saints, eux, dans ce qui nous paraît la nuit, voient toujours s'allumer l'étoile. Ce sont des mages.

Plus le ciel manifestait clairement à Hildegarde sa volonté, plus il accumulait autour d'elle les obstacles. Cela encore est divin. C'est la haie épineuse et embroussaillée dont s'entourent, à leur origine, les œuvres de Dieu.

C'est le cercle de feu qu'il faut franchir. Les

saints se forment sur l'image du modèle, et l'épreuve de la contradiction est nécessaire à la polissure de leur âme.

La principale opposition — on le pense bien — vint des moines de Disibodenberg. Tout le lustre du couvent et certainement une partie du bien-être matériel étaient attribuables aux bénédictines. La grande renommée de sainteté de Judith dont on venait de loin visiter les restes, la réputation toujours croissante de sa fille Hildegarde faisaient du mont Saint-Disibode un endroit de pèlerinage aussi bruyant que fructueux. La prétendue décision du ciel leur paraissait dure. Sous les ramures du vieux moutier restauré, ils les avaient accueillies pour qu'elles y fissent leur nid, et voilà qu'elles s'envolaient, ingrates... et l'étoile sous d'autres cieux allait accrocher sa lumière. Ce furent d'abord de douces plaintes; puis l'abbé Conon et ses frères, de concert avec le peuple d'alentour, « conspirèrent pour s'opposer au départ ». Ils essayèrent d'un grand vacarme comme on fait autour des ruches pour empêcher un essaim de partir.... « Elle était folle, la mère abbesse.... C'est la vanité qui la poussait. » C'est ainsi que les arbres perdent vite les fleurs qui charmaient le plus, quand la rude main de l'amour-propre intéressé les secoue. La pauvre Hildegarde en eut tant de chagrin que « son cœur en fut brisé ».

Ce fut bien pis encore lorsqu'on apprit le lieu de sa destination providentielle, dont elle avait dif-

féré la révélation par l'ordre d'en Haut. Ce lieu était la colline de Saint-Rupert (Robert), ainsi nommée depuis les temps anciens du nom du saint confesseur qui s'y était retiré au ix^e siècle, là même où la Nahe se jette dans le Rhin, près de Bingen, à cinq heures environ de Disibodenberg et à quatre milles de Mayence.

Comment ! quitter un pays fertile où la vigne met sa gaieté¹ pour aller dans un endroit désert, pelé, sans eaux ni commodités, était-ce sage ? Les bons moines, on le voit, faisaient quelque état de « la graisse de la terre ».

Et le diable s'en mêla, essayant de la mettre dans le pire des états, l'état le plus ennemi de l'action, celui de l'incertitude et du doute de soi-même. *Intus timores, foris pugnx.* « Hé quoi ! murmurait le tentateur, faut-il qu'à cette femme sotte et ignare tant de mystères soient révélés ? Est-ce qu'il manquerait d'hommes forts et sages ? » Enfin, c'était, comme elle le disait elle-même, son passage de la mer Rouge, et, pas plus que l'autre, il ne paraît avoir manqué de tribulations et de protections, les unes et les autres divines.

Le conflit entre la mère abbesse et son supérieur fut porté devant l'ordinaire qui était en l'espèce l'évêque de Mayence. C'est ce qui semble résulter d'un passage de la vie de la sainte (Vit. II, 22) :

1. On cultivait déjà les vignes qui ont rendu célèbre le Rheingau par ses fameux crus de Steinberg, Rudesheim, Johannisberg, etc.

« Sur ces entrefaites, une noble margravine bien connue de nous (la mère peut-être de cette religieuse préférée dont elle nous a parlé) alla trouver l'archevêque de Mayence et lui fit part de la situation ainsi qu'à d'autres hommes éclairés. Ils répondirent qu'un endroit, quel qu'il soit, n'était jamais sanctifié que par les bonnes œuvres dont il était le théâtre, et qu'il paraissait convenable de suivre la volonté de Dieu. »

Sans être pleinement décisif, ni frère jumeau de celui de Salomon, ce jugement laissait au moins à la prieure la liberté de ses mouvements.

Au milieu de ses épreuves, ballottée qu'elle était entre le jugement des hommes et les violences du ciel, Dieu envoya à Hildegarde comme heureuse diversion une encourageante consolation.

Cet événement appartient d'ailleurs à l'histoire universelle de l'Église.

A la fin de l'année 1147 (le 30 novembre), Eugène III, ce vertueux moine jeté malgré lui dans le tourbillon de la politique et le mouvement des croisades, venait d'arriver à Trèves, invité par l'archevêque lorrain Adalbéron, celui-là même qui avait fait élire Conrad empereur et était venu prendre possession de son siège, épée au côté, casque en tête. Le fastueux archevêque espérant d'ailleurs obtenir le titre de primat universel pour prix de sa générosité, se fit un honneur d'héberger et de défrayer le pape pendant trois mois avec toute sa suite qui était immense, dix-huit cardinaux et une

multitude d'évêques venus de toutes les parties de France et d'Allemagne. Au milieu d'eux, l'illustre abbé de Clairvaux, saint Bernard, qui avait été l'âme retentissante de la chrétienté et qui, nouveau Moïse, commençait à entendre autour de lui des murmures l'accusant d'être cause que tant d'ossements de chrétiens blanchissaient les déserts de l'Asie Mineure.

Il n'est pas douteux que l'archevêque Henri de Mayence, primat du royaume qu'il avait administré en l'absence du roi Conrad III, ayant d'ailleurs à se justifier d'une accusation de simonie, ne se rendit à Trèves pour présenter ses hommages au pape. C'était aussi pour lui une heureuse occasion de soumettre à l'autorité pontificale les révélations dont il avait été, nous l'avons vu, le premier à prendre connaissance en 1141. Depuis, il était allé deux fois à Disibodenberg et, sans aucun doute, les merveilles qu'il avait pu y constater lui faisaient désirer d'y voir donner une sanction suprême.

Eugène III fut vivement surpris de la relation qu'on lui fit des miracles, des visions et des écrits de la sainte abbesse. Il dut vraisemblablement entendre au sujet de la *Voyante* les bruits les plus contradictoires qui se produisent en pareilles circonstances, et, pour informer sa conscience, il nomma une commission composée d'Albéron, archevêque de Verdun, béatifié depuis, de son primicier Adelbert et de quelques autres personnages de grand savoir.

La commission d'enquête se rendit à Disibodenberg où la sainte attendait dans la peine l'heure de son exode vers Saint-Rupert. Hildegarde, à toutes les questions, répondit avec candeur, découvrant humblement les opérations de Dieu en elle. Les délégués apostoliques revinrent à Trèves où on les attendait dans une impatiente curiosité, munis, sur la demande de la prieure, du livre du *Scivias* ou, du moins, de ce qui en était écrit alors, probablement les deux premiers livres.

Eugène III se fit lire publiquement devant les cardinaux et autres membres du synode les écrits de l'abbesse. Quelquefois, les tenant à la main, il faisait lui-même office de lecteur; mais, quand il publia les faits révélés par l'enquête, ainsi que les questions et les réponses, ce fut un élan spontané d'enthousiaste admiration¹.

Bernard, avec cette intuition qu'ont les saints, avait discerné dans les écrits d'Hildegarde les signes d'une action divine.

Grâce à la haute considération dont il jouissait, aidé de l'abbé Louis de Saint-Mathieu de Trèves qui était l'ami de la sainte, — l'amitié, elle aussi, a ses lumières quand elle est pure! — il n'eut pas de peine à persuader au saint pontife de ne pas laisser une telle lumière sous le boisseau, mais au contraire « de vouloir bien donner le sceau de son autorité à

1. Tout ce récit est tiré de Trithème, Chron. Hirsang. I, ad annum 1150.

cette merveille que le Seigneur avait daigné susciter dans son temps » (Vit. I, 5).

Malgré le récit plus circonstancié que sérieusement documenté, où le brave Trithème¹ contant l'entrevue de Bernard et d'Hildegarde semble établir la tradition de leur rencontre, les relations des deux saints personnages se bornèrent à un simple échange de lettres. Au surplus qu'importe ! Est-ce que des âmes ainsi faites d'immatérialité ne se devinent pas à travers les distances ? Les deux lettres qui nous sont parvenues, une de sainte Hildegarde où elle « met son âme dans son âme » et la réponse de saint Bernard, en font foi, non moins que son empressement à obtenir du pape une sanction capable de dissiper les scrupules et les incertitudes que la pieuse fille lui avait laissé deviner.

Voici la lettre du pape qui, toute circonspecte qu'elle est, dépasse la note banale d'un simple encouragement, puisque Hildegarde y est autorisée « à publier, avec prudence (*il est vrai*), ce que l'Esprit-Saint la poussera à annoncer ». On peut y reconnaître l'inspiration de saint Bernard :

Nous admirons, ma fille, que Dieu accomplisse de nos jours de nouveaux miracles, en vous remplissant de son esprit. On dit que vous voyez, comprenez et révélez des secrets. C'est ce qui nous a été rapporté par des personnes dignes de foi qui attestent vous avoir vue et entendue.... Soyez bénie de cette faveur divine dont nous vous félicitons, vous rappelant que

1. Trith., Chron. Hirsang. ad annum 1147.

Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (Jac. IV). Conservez précieusement cette grâce qui est en vous ; ce que l'Esprit-Saint vous imposera d'annoncer, annoncez-le avec prudence, vous rappelant cette parole : *Ouvrez votre bouche et je la remplirai* (Ps. 70).

Ce que vous nous avez demandé au sujet du lieu qui vous a été montré en vision, exécutez-le avec notre bénédiction et la permission de votre évêque. Vivez-y régulièrement avec vos sœurs, selon la règle de saint Benoît, et dans la clôture.

La réponse d'Hildegarde est trop longue pour être reproduite ici. Il est aisé d'y démêler, au milieu des avertissements prophétiques et de paraboles un peu apocalyptiques, des allusions évidentes à la situation faite au pape à Rome par le moine tribun Arnaud de Brescia qui y prêchait la révolution et la révolte contre le pouvoir temporel du pape, situation telle que le pape, quittant Rome où il ne voyait plus « que des loups et des dragons », se retirait en France, l'asile habituel des papes au moyen âge. Hildegarde avait, paraît-il, prédit à Eugène III, soit dans une lettre que nous n'avons pas, soit par l'intermédiaire de ses légats quand il était à Trèves, qu'il ne rentrerait à Rome que vers la fin de son pontificat¹.

Dans cette même lettre, il y a des traits contre les cardinaux qui rappellent de bien près ceux de saint Bernard lui-même : « Tenez-vous dans la voie unie, écrit-elle, afin que vous ne soyez pas accusé

1. Joannes Saresberiensis apud Baronium. *Acta Hild.*, 34. Migne.

sur votre âme de la condamnation de ceux qui ont été placés dans votre sein, et ne permettez pas qu'ils soient submergés dans le lac de la perdition *par le pouvoir des prélats vos commensaux* ». Saint Bernard, lui, écrivant au même pape Eugène III, blâmait l'ambition des cardinaux, « la main qu'ils étendaient sur les affaires temporelles, la faux qu'ils jetaient sur la moisson d'autrui ».

Enfin la lettre se termine brusquement par un accusé de réception de l'autorisation précédemment demandée et déjà utilisée : « Pour moi, ô Père saint, selon les paroles de votre bénédiction, j'habite avec mes sœurs dans le lieu qui m'a été indiqué divinement; nous observons la règle de saint Benoît, et gardons la clôture, et mon désir est que cela s'observe durant ma vie et après ma mort ».

*
* *

Hildegarde n'avait pas attendu l'autorisation d'Eugène III, qu'elle prévoyait d'ailleurs, pour faire les démarches qu'en personne avisée elle jugeait nécessaires à l'établissement solide de sa nouvelle fondation.

L'emplacement choisi pour ses souvenirs saints appartenait en partie au chapitre de l'église de Mayence, et le fonds sur lequel était construite l'église de Saint-Rupert était la propriété du comte Bernard de Wildesheim.

Elle en fit l'acquisition régulière, et, raconte l'histoire de la sainte, « afin de ne pas paraître

s'insinuer subrepticement dans l'immeuble des autres, elle en paya le prix soit en monnaie soit en échange, avec les dons des fidèles que sa grande renommée avait attirés ». La fierté de la fille noble se trahit sous l'humble bure de la religieuse. Ajoutons qu'elle fut puissamment aidée par les libéralités seigneuriales du comte de Spanheim, en considération de sa fille Hiltrude qui était très attachée à Hildegarde et que celle-ci emmenait avec elle à Saint-Rupert. Sur la prière de sa fille, le comte avait fait don de plusieurs biens fonciers en faveur du monastère qui allait, suivant la tradition, prendre la place d'un vieux moulin « au trou du Rhin », et à l'endroit qui porte encore le nom de *Mühlenwerk*.

Puis, avec une prudence bien justifiée par l'insécurité des temps, la prieure mit son acquisition sous le patronage exclusif de l'église de Mayence. Elle ne voulait pas en adoptant un protecteur laïque donner à manger les brebis au loup. « C'est la maladie, ajoute-t-elle ingénument, dont souffraient la plupart des églises. » Allusion claire aux baillis (*Vögte*), rabatteurs fiscaux délégués par les évêques, officiels protecteurs des églises et des couvents et qui faisaient payer fort cher le bénéfice de leur protection, sans parler de la facilité avec laquelle les couvents passaient d'un maître à un autre au gré des empereurs, seigneurs et évêques qui en trafiquaient habituellement.

Quant au spirituel, désirant se rendre indépendante, elle ne s'engagea à rien autre vis-à-vis des

supérieurs du couvent qu'elle quittait sinon à leur demander les aumôniers nécessaires à Saint-Rupert, à la condition formelle qu'ils seraient choisis par les religieuses. Il faudrait ne pas connaître l'histoire du moyen âge pour s'étonner de l'état que faisait la sainte de cette liberté d'élection. Elle en donne les raisons dans une lettre qu'elle écrivit dix ans plus tard à Alexandre III pour obtenir le maintien de ce privilège contesté : « Maintenant, Père très doux, mes sœurs et moi à genoux devant votre paternelle bonté, nous vous supplions de vouloir bien jeter les yeux sur notre misère. Nous sommes grandement affligées, parce que l'abbé de Saint-Disibode et ses frères entravent le privilège de libre élection dont nous avons toujours joui, et que nous avons à cœur de sauvegarder, de crainte que la piété s'éteigne en nous, s'ils ne nous accordent pas des hommes pieux et craignant Dieu, tels que nous les désirons. Veuillez donc, Seigneur, nous venir en aide, de sorte que nous jouissions de notre droit d'élection et que nous puissions librement chercher des guides selon Dieu et capables de procurer notre sanctification. »

On voit avec quelle persévérante fermeté la sainte abbesse menait l'œuvre de cette fondation laborieuse au milieu des méchancetés raffinées d'une maladie mystérieuse. Ni la douleur physique ni la contemplation du ciel ne lui firent jamais négliger les soucis matériels de la vie. N'est-ce pas l'indice d'un équilibre moral remarquable ?

Sa guérison fut encore un miracle. Un jour le père abbé Conon entra chez la prieure toujours gisante et peignante et lui dit de se lever au nom du Seigneur et d'aller dans la demeure qui lui a été divinement montrée (Vit., I, 8). A la surprise de tous, elle se leva guérie. Or, il y avait plusieurs mois qu'elle n'avait pu quitter son lit, une force invisible l'y ramenant chaque fois qu'elle essayait de s'en lever pour exécuter l'ordre divin. Dieu voulait-il glorifier l'obéissance ? Quoi qu'il en soit, la main de Dieu était là, et Conon n'hésitait plus à reconnaître l'avis du ciel et à s'y soumettre. Il donna à l'enfant prodigue son *exeat* avec sa bénédiction ; mais il resta toujours, ainsi que nous aurons l'occasion de le voir, du côté de Disibodenberg, un levain de rancune contre elle.

Enfin le jour arriva où la blanche théorie des filles de Saint-Benoît au nombre de dix-huit prit le chemin de Bingen qui était celui de l'obéissance. Hildegarde, qui marchait à leur tête, plus d'une fois au détour de la colline dut se retourner tristement vers ce vieil asile du mont Saint-Disibode où elle avait passé quarante années de sa vie. Les endroits que l'on quitte gardent des lambeaux d'âme douloureusement accrochés. Il était bien humble, le pauvre asile, mais elle y avait beaucoup souffert, et puis l'on met tant de soi dans le premier champ que Dieu vous donne à cultiver, qu'il semble qu'il n'en doive plus rester ensuite pour préparer des moissons nouvelles. Mais la sainte voyante n'avait

choisi ni de rester ni de partir. Qu'importait donc!

Peut-être suivie à son départ, au milieu de regrets sincères, de quelques railleries intéressées, la petite colonie, à son arrivée à Bingen, fut accueillie par les personnes les plus distinguées de la ville et quantité de gens des villages voisins qui voyaient en la présence de ces saintes filles une bénédiction du ciel.

La Providence sembla même obliger les moines récalcitrants de Disibodenberg à faire amende honorable en la personne de l'un des leurs, le frère Arnold. D'abord frère-lai au couvent de Saint-Disibode, puis moine, Arnold s'était distingué à la tête de la résistance, entraînant les frères à sa suite. Il y avait dépensé un rare entêtement. Sans vouloir faire tort à sa mémoire, je le soupçonne d'avoir été le grand cellérier du couvent. Or, un jour que frère Arnold se trouvait dans une des propriétés du monastère, sise à Vilara, près de Saint-Rupert, il fut saisi de si atroces douleurs, qu'il crut mourir. Sa langue enflée ne tenait plus dans sa bouche. Cependant il put faire signe qu'on le portât dans l'église de Saint-Rupert. Là, il fit vœu, s'il recouvrait la santé, de cesser toute opposition et même d'aider à l'établissement des sœurs. Il fut guéri, en effet, et se mêla aux ouvriers qui travaillaient à préparer la demeure des religieuses. Pauvre frère Arnold! la pénitence était dure!

On a beaucoup disserté sur la date de l'arrivée d'Hildegarde à Bingen. Un document contempo-

rain, sorte d'inventaire des biens de Rupelberg, mentionne expressément « qu'en l'an 1147, la sainte mère s'est retirée, sur l'ordre du Saint-Esprit, du mont Saint-Disibode, à l'endroit où est honoré notre patron, saint Rupert¹ ». Il est vrai qu'aussitôt après, il nous est dit qu'elle y vécut trente ans, ce qui nous ramènerait, en se reportant à la date de sa mort, à 1149 ou 1150. Mais cette indication du temps qu'elle y demeura, laquelle d'ailleurs peut n'être qu'approximative dans la pensée du rédacteur, ne me semble pas infirmer la date précise de l'arrivée. De plus, la lettre d'Eugène III adressée à la « prieure du Mont Saint-Rupert », tout ainsi que la réponse d'Hildegarde, datée dudit lieu, sans fournir une certitude absolue et indiscutable, semblent donner à entendre que la fondation du monastère était au moins commencée vers la fin de l'année 1147. J'ajouterai, sans prétendre donner aux preuves morales un trop grand crédit, qu'il me semble assez naturel qu'Hildegarde, d'une part en butte à l'opposition tracassière des moines et poussée de l'autre par l'aiguillon inlassable du ciel, ait eu un légitime désir de brusquer les adieux. La preuve est, comme nous le verrons, qu'à l'arrivée des religieuses rien n'était prêt pour les recevoir.

Le lecteur nous saura gré de ne pas l'entraîner dans la discussion des dates et des opinions², et de

1. Weidenbach, *Binger Regesten*, p. 6.

2. Trithème, *Acta Hild.*, 21, Chron. Spanh., ad annum

conclure avec le savant curé d'Eibingen, Schmeilzeis, dont nous adoptons les conclusions : « On peut à peine émettre un doute sérieux que l'entrée d'Hildegarde avec ses compagnes en la clôture de Rupertsberg n'ait eu lieu vers la fin de l'année 1147¹. »

Quels étaient les secrets desseins de Dieu en arrachant violemment et sans réplique Hildegarde et sa communauté au voisinage immédiat de Disibodenberg? Nous ne saurions les pénétrer. Peut-être Dieu voulait-il, en isolant Hildegarde des bruits du monde qui montaient toujours plus hardis dans le flot des pèlerinages, que sa sainte pût manifester librement et sans l'intermédiaire de personne les dons qu'Il lui avait faits et que, par elle, la source de sa parole coulât pure et fraîche sur le monde.

C'est de Saint-Rupert que l'aigle allait prendre son vol et parfois allumer sur son passage les éclairs de sa parole inspirée. On sent frémir ses ailes. Car c'est à ce moment que la sainte commença à devenir illustre (*inclarescere cœpit*) et à acquérir cette réputation de sainteté et de lumière qui se continua jusqu'à sa mort » (*Actes* 148).

1148, donne la date de 1148. Selon Roth (*beiträge*, p. 456) le changement aurait eu lieu avant l'hiver de 1147. — Delahaye, *Revue des Quest. hist.*, juillet 1889, fixe l'installation en 1149 ou 1150, Schmeilzeis enfin au déclin de 1147.

1. Schmeilzeis, *Das Leben und Wirken der Heiligen Hildegardis*.

La meilleure preuve qu'Hildegarde était bien où Dieu la voulait, c'est que la terre promise, à peine abordée, se changea pour elle en un calvaire douloureux avec stations variées et se hérissa d'épines aiguës.

Le frère Arnold s'était-il mal acquitté de ses fonctions d'intendant volontaire ? Le temps avait-il manqué ? Toujours est-il qu'au milieu des cris d'allégresse qui les accueillirent, les moniales manquèrent de tout. L'endroit où était situé le nouveau logis était désert. « Je n'y trouvai, écrit la sainte, ni une habitation, ni un habitant, à l'exception d'un vieillard, sa femme et ses enfants. » La chapelle était dans un état d'abandon et de délabrement complet, et leur détresse était sujet d'insultante ironie. Les gens du peuple « secouaient la tête » en se moquant. N'est-ce pas le premier mouvement du campagnard devant une charrette prise dans l'ornière ? Ensuite — et c'est ce qui arriva — ils songèrent à « donner la main ». Mais — ce qui était plus sensible à la sainte — des murmures partaient de plus près d'elle, noyant son cœur.... « A quoi servait-il d'être des jeunes filles riches et de noblesse ? quel besoin de quitter un endroit où on ne manquait de rien pour venir chercher la misère ici, et quelle misère ? » Moins endurantes étaient les nobles compagnes d'Hildegarde que ne le furent plus tard celles à qui sainte Thérèse donnait ce sage avis : « Nous sommes pour une nuit dans une mauvaise hôtellerie ; ne

nous avisons pas d'y prendre nos aises. » « Ainsi, ajoute mélancoliquement la sainte sur un ton de résignation touchante, les Israélites murmurèrent contre Dieu et contristèrent Moïse, alors même que Dieu les éclairât de nombreux miracles. »

Elle laissa passer le nuage sur le ciel, sachant bien que, derrière, se cachait le sourire de Dieu : « Tel l'enfant, dit-elle, à qui sa mère donne le sein et qui rit dans ses larmes à peine apaisées. » En effet, pour cette mère, cette première épreuve de la faim des autres et de la plainte de ses enfants cessa bientôt. Ceux qui d'abord les avaient traitées de « bouches inutiles », vinrent à leur aide, les comblant, et beaucoup de riches tinrent à honneur d'avoir leurs morts ensevelis dans le moutier (Vita, II, 22). Il n'est pas douteux que la douceur du commerce de la sainte opéra ce revirement dans les esprits. Et puis, peu à peu arrivait à Saint-Rupert la nouvelle des événements qui s'étaient passés à Trèves et de la distinction précieuse dont Hildegarde y avait été l'objet. Le vent du succès, en ce temps-là déjà, faisait, comme aujourd'hui, tourner la girouette de l'opinion.

*
* *

Et de nouveau le ciel s'assombrit. Cette fois, le cœur d'Hildegarde fut tout endeillé dans ce sanctuaire intime où, même chez les saints, l'amitié a ses autels. Il arriva que la jeune fille noble qu'elle chérissait, la fille de cette margravine qui avait

employé son influence auprès de l'archevêque de Mayence en faveur d'Hildegarde, la quitta pour accepter la dignité d'abbesse dans un grand monastère, au loin. Le coup était d'autant plus sensible, que cette enfant de son cœur l'avait entourée de sa filiale tendresse au milieu de ses épreuves et aidée dans la composition du *Scivias*, ainsi qu'il est écrit dans la préface. Elle s'appelait Richarde.

Peut-être que Richarde et cette moniale, dont Henri de Mayence exige d'Hildegarde — en termes d'ailleurs peu courtois — la libre sortie, sont, à s'en rapporter aux dates, la même personne.

Il est probable que l'archevêque de Mayence, de la juridiction duquel dépendait Saint-Rupert, avait été prié d'intervenir par Hartwich, archevêque de Brême, frère de Richarde. Il intervint, en effet, un peu vivement, et la prieure lui répondit sur un ton d'autorité respectueuse, mais ferme et presque accusatrice et menaçante.

« Toutes les raisons alléguées au sujet de l'élévation de cette fille sont inutiles devant Dieu. L'esprit de ce Dieu jaloux dit : Pasteurs, pleurez, gémissiez, parce que vous ne savez ce que vous faites, lorsque vous distribuez, selon des vues d'intérêt, des offices établis de Dieu, les prodiguant à des hommes pervers et sans crainte de Dieu. Vos paroles qui sentent la malédiction et les menaces ne servent de rien... le ciel est ouvert pour la vengeance du Seigneur.... Pour toi, lève-toi, parce que tes jours sont comptés.... »

Rappelons en passant qu'Henri, déposé en 1153, mourut un an et demi après avoir lu cette lettre, dont plus que personne il devait comprendre la terrible signification.

Quoi qu'il en soit, Hildegarde ne put résister davantage aux injonctions formelles de son archevêque, aux démarches plus persuasives de celui de Brême, et peut-être au muet désir de sa fille en qui passait un éclair d'ambition.

La chère transfuge si regrettée ne jouit que peu de jours de sa nouvelle dignité. Elle mourut saintement, regrettant Saint-Rupert. Sa mort fut alors l'occasion d'un échange de lettres touchantes entre Hildegarde et le frère de la défunte qui était un pasteur zélé. Le noble archevêque prend la faute sur lui. Il assure que sa sœur avait obéi avec peine, qu'elle regrettait dans les larmes son ancien couvent où elle aspirait à rentrer si la mort n'avait prévenu ses désirs.

Dans sa réponse assez longue, à travers le clair-obscur où sa pensée se complait, on devine l'estime que la sainte a d'Hartwich « qu'elle a vu dans la lumière du salut ». Elle l'oppose en contraste « à ces pasteurs aveugles, boiteux, ces ravisseurs d'argent maudit qui étouffent la justice de Dieu » ; puis elle s'élève contre la simonie : « C'est miracle, dit-elle, qu'il y en ait encore dans la prélature un petit nombre à faire leur salut, n'étant point simoniaques ». Enfin, elle revient au sujet de sa lettre : « Écoutez ce que j'ai à vous dire de ma fille Ri-

charde, — oui, *ma fille*, parce que mon affection pour elle fut sans mesure — ». Et on sent dans ce qui suit la tendresse admirative d'une mère, dont l'accent s'exalte en poésie à parler d'elle : « Dieu l'a voulue jalousement pour lui... ; alors la volupté du siècle qu'elle a repoussée n'a pu l'atteindre. Et cependant, dans la symphonie de ce siècle, elle est apparue comme une fleur de beauté et de grâce ». C'est d'elle qu'elle a entendu la voix dire : « O virginité, tu es dans une demeure royale »... « Pourtant, ajoute-t-elle, l'antique serpent a voulu l'arracher à cette glorieuse béatitude en lui rappelant la noblesse de sa naissance. Mais le juge suprême a attiré ma fille à lui, en tranchant les liens de la gloire terrestre. » Et enfin, elle termine, après avoir recommandé au frère l'âme de sa sœur par cette plainte étouffée en pardon : « Moi aussi, j'oublie la douleur dont vous avez été la cause à l'occasion de ma fille. » Richarde, sa préférée n'était-elle pas arrivée, l'attendant ?

Et c'est plaisir d'entendre battre ainsi un cœur de saint, même pour des affections humaines qui se rejoignent au ciel et qu'une larme du Christ a pour jamais sanctifiées.

« Un seul être nous manque et tout est dépeuplé », dit le poète ; mais Hildegarde était mère d'une nombreuse famille et tout son cœur était dévasté ; car elle eut à souffrir en même temps de la défection de plusieurs de ses filles qui, soit manque de vocation, soit découragement, soit peut-être mécon-

tentement entretenu par les rancunes de Disibodenberg, après un temps plus ou moins long d'épreuve, la quittèrent et vécurent dans le monde en un état de tiédeur qui faisait dire : « Elles montrent par leurs œuvres qu'elles ont péché contre le Saint-Esprit et contre celle qui parlait par son inspiration ». « Alors, gémit la sainte, je m'étonnais avec celles qui m'aimaient que le bras de Dieu s'étendît ainsi sur moi et qu'il me refusât toute consolation. » (*Vita*, II, 23.)

*
* *

Elle avait tort de s'étonner, l'humble Hildegarde. Dieu la traitait ainsi qu'Il traite ses amis. Il les martèle sur le bois dur de sa croix comme sur une enclume, jusqu'à refondre leur âme en ressemblance parfaite avec la sienne.

Hildegarde n'a pas cessé une minute de sa vie de souffrir et d'agir. L'arc-en-ciel de la paix ne s'est jamais arrêté longtemps sur son ciel chargé des orages divins. Après une épreuve, l'autre ou les autres ; mais quand l'épreuve frappe à sa porte, elle reconnaît le Maître qui passe et, souriante, elle dit : « Entrez ! »

*
* *

A peine était-elle établie à Saint-Rupert depuis quelques années, au milieu de multiples difficultés, qu'elle reçoit l'ordre d'en haut, ordre sans réplique, de se rendre à son ancien monastère pour y régler

des affaires pendantes. Au moment de son départ, des conventions avaient été souscrites entre elle, l'abbé Conon et l'archevêque de Mayence, Henri. Peut-être y avait-il encore des intérêts indivis entre les deux communautés autrefois voisines, et de là matière à contestation. Peut-être même s'agissait-il de couper court à certaines prétentions émises sur les biens nouveaux de Saint-Rupert par les moines, qui considéraient les Bénédictines comme en leur tutelle. Enfin, si ferme qu'elle fût dans le maintien de ses droits, il répugnait à Hildegarde d'avoir à traiter ces épineuses questions d'intérêt avec ses anciens protecteurs. La maladie de Conon, qui bientôt est à la mort, lui est un heureux prétexte pour temporiser et retarder l'heure de cette mission désagréable qu'elle compare à celle de Jonas. Mais le ciel n'attend pas, le monstre est là, comme pour Jonas, je veux dire la maladie aux dents aiguës qui broie sa chair, la torture, la retourne saignante comme saint Laurent sur le gril et, finalement, la met à deux doigts de la mort. Ce langage de la souffrance commençait à lui être familier ; elle le saisit. Dès qu'elle le put, elle se fit porter dans l'oratoire du couvent et promit, si le châtiment cessait, d'aller où il plairait à Dieu. Elle n'attendit pas la réponse, et confiante se fit seller un cheval où on la soutint plus morte que vive. Quelques pas... au bout desquels elle fut guérie tout à coup.

Conon, abbé de Disibodenberg, était mort en 1155, Henri déjà déposé de son siège l'avait pré-

cédé en 1153. Quand la prieure de Saint-Rupert arriva au but de son voyage, elle trouva un acte en règle, sorte de duplicata du précédent plus affirmatif et circonstancié, rédigé par les soins du nouvel archevêque de Mayence, Arnold. « Dans l'intention, y est-il déclaré, qu'il n'y ait entre les frères du mont Disibode et les sœurs du mont Saint-Rupert aucun motif de contestation, avons décidé que les sœurs posséderaient leur couvent comme les biens y attachés, librement, en toute indépendance des frères qui ne devront sous aucun prétexte leur susciter des ennuis¹. » Voilà pour l'avenir.

Quant au passé, Hildegarde confirmait au nouvel abbé Hélinger l'abandon précédemment fait à Conon, par échange ou vente, de tous les biens fonciers qu'elle ou ses sœurs avaient apportés au couvent. Elle y ajoutait comme appoint une assez forte somme d'argent, *pecuniarum non modica quantitate*. L'archevêque renouvelle l'obligation de Disibodenberg de procurer l'assistance spirituelle nécessaire à Saint-Rupert. Enfin, il place le couvent sous sa protection immédiate, prononçant l'anathème contre quiconque porterait atteinte à ses droits. Hildegarde n'eut plus qu'à apposer sa signature.

Et malgré le succès de sa mission, elle s'en revint triste, trouvant en son chemin la persécution

1. Joannis Spicilegium. Cité d'après Schmelzeis, p. 128.

de l'envie et de la haine. « Sur ces entrefaites, dit-elle, j'eus à supporter plus d'une attaque hostile.... Ainsi qu'il arriva à Joseph, jaloué par ses frères, quelques-uns, par envie, essayèrent de déchirer la tunique de grâce et de louange que notre père nous avait donnée. » Ce n'est qu'une allusion ; mais si on la rapproche d'une lettre écrite quelques années auparavant à Conon où Hildegarde se plaint de la conduite à son égard de quelques-uns de ses frères, on peut supposer que Disibodenberg n'avait pas désarmé. Peut-être s'échappait-il de cet endroit très fréquenté une fumée d'interprétations, d'insinuations, de faux-dires qui allait se condenser en nuages sombres au-dessus de Saint-Rupert. La lettre qui suit donnerait quelque raison à notre *peut-être*.... « Quelques-uns du troupeau de tes frères ont fait éclater sur moi leur indignation, comme si j'étais quelque oiseau noir de malheur, ou une bête horrible. Ils ont dirigé leurs traits contre moi, parce que je me séparai d'eux.... A ceux qui m'ont eu en pitié, salut et bénédiction. Quant aux autres qui ont secoué leur tête à mon propos, que Dieu dans sa miséricorde leur accorde sa grâce¹ », etc. C'est dans ces mêmes sentiments d'incertitude, et pour être éclairée, qu'elle écrivait à saint Bernard : « Il y a beaucoup de divisions à mon sujet parmi les hommes, comme je l'entends dire. »

1. Pitra, *Nova Series Epistolarum*, p, 527.

Évidemment, à mesure que la réputation de l'abbesse de Saint-Rupert se répandait, on devait discuter passionnément la valeur de ses révélations et de ses prophéties, les uns l'exaltant au rang des prophètes, d'autres la rabaissant au rôle de sorcière, de dupe, ou de démoniaque. Il en serait tout de même encore de nos jours parmi les catholiques, si pareil phénomène se produisait. Ne disait-on pas déjà du temps de Notre-Seigneur qu'il chassait les démons au nom de Beelzébud? Mais qu'importait d'ailleurs à la sainte puisque Dieu, après ces moments d'épreuve, faisait la claire lumière dans son âme?

*
* *

Toute cette musique de notes douloureuses n'était qu'un prélude aux grandes souffrances que le ciel orchestrait pour elle. C'est le rappel de toutes les tortures physiques et morales s'acharnant sur un corps sans vie; et leur évocation fait penser à ces luxueux attirails de supplices qu'on montre encore dans les vieux burgs de certaines villes allemandes. Le frisson vous prend d'y songer, et l'on est confondu de sa propre faiblesse en face de leur terrible et douloureuse majesté.

Pour Hildegarde rien ne manqua à l'épreuve de l'initiation que le Christ impose aux âmes qu'il veut adopter pour toujours. Une fièvre violente la terrassa. Pendant trente jours, ce n'est ni la vie ni la mort, mais l'agonie, cette lutte entre ces deux

effrayants mystères dont le patient fait tous les frais. « Mon corps, dit la sainte, semblait se fondre sous l'assaut de douleurs aiguës. Ma chair, mon sang, la moelle de mes os se desséchèrent. Mon âme semblait prête à se libérer de mon corps... mon ventre était comme une fournaise d'air embrasé. » On crut que c'était la fin. Elle se fit étendre sur un cilice. Ses sœurs, les aumôniers (*prælati mei*), peut-être l'abbé de Disibodenberg, l'entouraient pleurant déjà sa mort. Mais Dieu la soutint par une vision merveilleuse : Michel combattait contre le dragon... une armée céleste était avec lui, innombrable.... Un des grands chefs lui cria : « Allons, allons ! que dors-tu, et avec toi la science que Dieu t'a donnée pour son service. Sors de ton incertitude. Tu auras l'éclat de la gemme, les aigles te verront, le monde pleurera, mais il y aura joie dans l'éternité. Aurore, lève-toi, sors, soleil... lève-toi, mange et bois.... Et alors toute la troupe armée reprenait en un chœur éclatant : Écoute la voix, les messagers de la mort ont fait silence, ce n'est pas encore le temps du passage. Vierge, lève-toi ! » Et elle fut guérie à la grande joie de ses filles et sans doute au scandale de ces bonnes âmes, confidentes ordinaires des secrets de la Providence qui avaient déclaré qu'une maladie si extraordinaire « ne pouvait être qu'un châtement du ciel ». La race n'en est pas perdue de ces aruspices qui lisent sur la carte du ciel et dirigent au besoin les décisions divines.

A l'exaltation de la voyante succéda l'humble soumission de la pénitente ; car il est à remarquer que lorsque, détournant ses yeux du ciel dont elle rapporte les propos avec une sorte d'inconsciente sincérité, elle les penche sur elle-même, c'est toujours dans un sentiment d'humilité : « Tous les coups dont vous me frappez, Seigneur, je les aime, parce que vos œuvres, toutes, sont bonnes et saintes. J'ai mérité ces tourments dès mon enfance. Mais j'ai confiance que vous ne voudrez pas que mon âme soit torturée dans la vie future » (*Vit.*, II, 27). Et c'est toute la plainte qu'elle exhale lorsque la main qui la jugulait se desserre.

Elle était à peine remise de cette violente secousse, lorsqu'elle « fut avertie par vision de se rendre au monastère où elle avait été consacrée à Dieu et d'y porter les paroles qu'Il lui avait montrées ». Évidemment il ne s'agissait plus d'affaires temporelles, mais d'un de ces messages de salut que la sainte, comme nous le verrons, avait coutume de transmettre, selon les ordres d'en haut, car elle ajoute dans son récit « qu'elle se rendit encore en d'autres monastères pour y exécuter les volontés divines ».

Elle revint à son couvent toujours malade : « Mon corps, dit-elle, était toujours exposé au feu de la tribulation, ainsi que *Dieu a coutume d'éprouver ceux qu'il charge de parler en son nom*. Il m'a accordé un grand soulagement dans la compassion infatigable de deux de mes filles et de plusieurs autres personnes. Je l'ai remercié de ce que les

hommes ne me rebutaient pas. Car ma chair n'eût pu résister à une semblable torture qui ne serait pas venue de sa main; tandis qu'au milieu de ce martyre, j'ai pu dicter, écrire et chanter dans une vision céleste ce que le Saint-Esprit m'inspirait. »

Cet état de langueur fiévreuse se prolongea pendant trois ans et finit comme avait fini la crise aiguë : « Elle vit un chérubin poursuivant d'un glaive enflammé les esprits aériens qui la tourmentaient. Et ceux-ci s'enfuirent en criant : « Ah! malheur! malheur! Elle nous échappera sans que nous en ayons pu triompher. »

Il est certain que le rationalisme moderne ne serait pas à court d'explications pour interpréter naturellement les diverses phases si palpitantes de cette lutte physique et morale. Quelques mots très simples : fièvre, hallucination, état nerveux suffiraient à reléguer dans le monde des fantômes, les esprits bons et mauvais que l'Écriture met si souvent en action et qui reparaissent dans la vie des saints. Mystère pour nous, sans doute, mais ce mystère, n'en déplaît à Montaigne, est doux oreiller à la tête, plus que leur doute, dont ils essayent vainement de se faire une paisible réalité. Le monde des choses invisibles, s'il est ouvert aux yeux des saints, demeure fermé aux yeux des hommes et ceux-ci tiennent, hélas! en défiance tout ce qui échappe au rayon, pourtant borné, de leur vue. Notre âme est souvent un terrain de bataille où démons et anges se rencontrent, et — pour si cachés qu'ils

nous soient — nous n'en ressentons pas moins violemment les rudes combats qu'ils s'y livrent.

Au surplus, il y a dans le contraste entre ce déchaînement de maux furieux et le calme du patient quelque chose de sublime qui évoque les grandes scènes du Colysée où de jeunes martyres, les Agnès, les Blandine, étaient plus fortes que les héros les mieux construits de la fable. C'est aussi l'histoire de Job qui se répète de loin en loin dans les générations des saints et dont quelque chose se reflète en toute vie humaine : c'est la tentation, la *probation*, l'épreuve..., et la récompense : *Quia acceptus eras Deo necesse fuit ut tentatio probaret te*. Et combien cette conception de la valeur morale où intervient le surnaturel est humainement plus féconde et plus pratique que les rigides calculs du déterminisme !

Quant à notre sainte, son âme ne s'ébranla jamais à ces secousses. La confiance la tenait attachée à Dieu. Quand les difficultés viennent du côté des hommes, nous la voyons anxieuse, nerveuse, incertaine et troublée parce que la lumière manque devant ses pas ; mais quand l'épreuve tombe directement de la main de Dieu, elle lui devient d'un support facile, parce qu'alors elle sait la raison et voit le but.

Certes, refondue par la main de Dieu lui-même au creuset de la souffrance, Hildegarde était bien l'acier poli et trempé qui va entrer tranchant dans le vif des plaies à guérir. Alors, va se réaliser cette

parole que le Seigneur lui adressa et qu'elle cite au début du livre des *Scivias* : « Épands-toi comme une source abondante ; laisse couler le flot de ta science mystérieuse ; et ils seront ébranlés par le heurt de ce flot, ceux qui se prévaudront, pour te mépriser, de la prévarication d'Ève. »

CHAPITRE III

VOYAGES DE MISSION D'HILDEGARDE

Elle est contrainte de se mettre en route. — But de ses tournées apostoliques. — Leurs effets. — Improbabilité du voyage de Tours et Paris. — Affluence de personnages au mont Saint-Rupert. — Elisabeth de Schonau. — Le bienheureux Gerlach.

Bien que vouée par son état à la vie contemplative, Hildegarde ne s'enferma pas dans son moutier de Saint-Rupert comme en une tour d'ivoire pour s'y exercer à la gymnastique céleste sur les durs degrés de la prière et des macérations corporelles. Son action devait être plus étendue. Orante, elle le fut et le demeura — la prière est la source d'où jaillit l'action. — Patiente aussi, et nous savons avec quelle inépuisable douceur. Elle n'ignorait point, la résignée servante, que la souffrance est comme le sceau de la participation divine à l'action humaine. — Toutefois, elle devait être avant tout militante. Dieu, après l'avoir assouplie dans l'épreuve, lui confia un ministère public. Il en fit son porte-messages, sa voyageuse à travers les con-

sciences, la redresseuse des torts commis à son égard, celle qui devait réveiller les âmes de leurs oublis épais et de leurs sommeils profonds.

Sans doute, elle n'est qu'une femme « pauvre et chétive », et bien que la voix l'appelle fréquemment « homme », comme pour marquer l'énergique virilité de son rôle, son sexe lui interdit le ministère ordinaire de la prédication. La Providence n'est pas à court de moyens ; elle lui ouvrira des chemins à côté : elle lui fera suppléer à l'apostolat régulier de la parole, par des écrits de diverse nature, par une vaste correspondance, par des relations innombrables, des conseils inspirés du ciel, des réponses prodigieuses aux questions qui lui sont posées sur des intérêts de tout ordre et par des voyages de mission.

Car elle doit voyager beaucoup, contre son gré le plus souvent, non point *conduite*, nous dit son historien, mais *contrainte* (*non acta, sed coacta*). S'il y a suggestion, il faut reconnaître qu'elle est d'origine divine et d'un mécanisme bien puissant pour déterminer cette volonté dans un sens si absolument opposé à ses goûts. Privilégiée, comme elle l'était, par la faveur céleste, on n'a pas de peine à croire qu'elle eût aimé, pour en jouir plus à l'aise, « fermer sur elle la porte de sa cellule », ainsi que s'exprime l'auteur de l'Imitation. Elle la ferme en effet ; mais Dieu frappe à l'huis, et selon un joli mot de son biographe, « elle se lève pour obéir à son bien-aimé, et elle part annoncer au

clerc et au peuple ce que Dieu veut qu'elle dise ». Obéir, n'est-ce pas le premier et le dernier terme d'aimer ?

Le plus grand nombre de ces voyages se placent de 1152 à 1162, c'est-à-dire au moment de sa vie où elle eut le plus à souffrir, et où elle mettait la dernière main au livre *De la vie des mérites*.

Théodoric nous en donne comme un programme abrégé. « On sait, dit-il, qu'elle alla à Cologne, Trèves, Metz, Wurtzbourg, Bamberg, et aussi au mont Saint-Disibode, à Siberg, à Everbach, à Hirschau, à Soirfalten, à Maulbrunn, à Rudenkirchen, Kitzingen, Crudenthal, Herde, Werde, Andernach, sur le mont Sainte-Marie, à Elsim et Winkel. Et là, elle fit connaître pour l'utilité des âmes ce que Dieu lui avait révélé. »

On reste songeur quand, lisant la vie d'un saint Bernard ou celle d'une sainte Hildegarde, on essaye de mesurer le chemin parcouru par ces intrépides messagers de Dieu. Ce qui est un jeu de notre temps était à leur époque entreprise difficile et hasardeuse. Les moyens de transport étaient primitifs, les routes lentes, mauvaises, semées de dangereuses surprises ; et il semble que les anges leur prêtent leurs ailes « pour qu'ils ne heurtent pas leur pied aux cailloux du chemin ». De plus, ils sont dans un état de santé qui touche à l'infirmité, et toujours ils vont, sans paix ni trêve, portant non seulement le poids de la fatigue, mais de préoccupations morales constantes ; et il apparaît

que Dieu donne à leur corps ruiné une force de résistance qui tient proprement du miracle.

Nous aimerions pouvoir suivre Hildegarde comme en un journal de voyage et faire entrer ces expéditions saintes dans la trame de sa vie. Malheureusement, les sources, avares de détails et de dates, se contentent de nous les livrer en bloc, et il serait téméraire de prétendre leur assigner une époque précise. Ainsi ramassés en une trop lourde nomenclature à laquelle d'ailleurs la correspondance de la sainte sert de commentaire lumineux et indispensable, ils ne donnent pas moins l'impression saisissante de l'action qu'Hildegarde exerça sur les âmes. Qui donc eût dit, en voyant cette frêle religieuse perdue dans la blancheur de sa robe, escortée seulement d'une ou deux compagnes, traverser fleuves et monts, tantôt inaperçue des foules, tantôt acclamée d'elles, qu'elle allait, à la face des laïques puissants, des grands clercs, des abbés, des empereurs même, jeter en encouragement ou en menace la parole de Dieu ?

Qu'importe d'ailleurs la faiblesse de la voix ! l'écho le plus timide de la vallée devient sonore et puissant quand Dieu ou son tonnerre le font parler.

Essayons de refaire après elle, quoique incomplètement, ce pèlerinage à travers les régions rhénanes qu'on prendrait pour un ossuaire élégant du moyen âge, tant il y a, émergeant de la verdure des vignes ou de la fraîcheur des vallées, de rui-

nes d'églises, de vieux burgs, de couvents ! tant aussi le passé, en ces régions où il couvait l'histoire d'Allemagne, a laissé fortement son empreinte. Sans s'écarter trop de la ligne du Rhin, c'est à l'est jusqu'à Bamberg et Wurtzbourg que Théodoric, notre guide, nous conduira, au nord-ouest jusqu'à Werden sur la Ruhr, au sud jusqu'à Metz.

Tels sont les points extrêmes de cet itinéraire que nous avons des raisons de croire incomplet, puisqu'il ne parle pas de la rencontre d'Hildegarde avec l'empereur Frédéric, lorsqu'il la manda à Ingelheim.

Un de ses premiers voyages fut celui de Franconie où elle visita dans le diocèse de Wurtzbourg le couvent cistercien d'Eberbach qui avait été érigé en abbaye par saint Bernard, en 1131, et dont les moines cultivaient déjà les vignes célèbres du *Steinberg*, l'émule de *Johannisberg*. L'abbé Adam se félicite dans une lettre de remerciement qu'il écrivit à la prieure, peu après sa visite, de la grande joie qu'il avait eue de voir Hildegarde chez lui, *in terra nostra*.

Elle profita de son séjour dans ces régions pour aller plus au sud visiter Bamberg et les bénédictines de Kitzingen.

En Souabe, elle visita les monastères célèbres de Maulbrunn et Saint Hirschau dans la Forêt Noire. Là, aux moines dont la discipline se relâchait sous les dissolvants de la richesse elle adressa de sévères et menaçants reproches. Elle fit connaître

également la parole de Dieu aux religieux et aux vierges de la double abbaye de Soirfalten (Xwiefalten). A ce voyage se rapporte aussi la visite qu'elle fit à Kirchheim, ainsi qu'en témoigne sa célèbre réponse à la lettre d'un certain prêtre Werner et de ses confrères.

En dehors du témoignage de Théodoric, nous savons par la lettre du prévôt de la cathédrale et du clergé de la ville, qu'Hildegarde alla à Cologne, et l'extraordinaire impression qu'elle y fit sur « ceux vers lesquels elle était venue, dit-elle, sur l'ordre du Seigneur ». Le prévôt fut nommé en 1167 archevêque de Cologne. Il faut donc placer le voyage d'Hildegarde quelque temps avant cet événement dont la lettre au clergé de Cologne a perpétué le souvenir.

Dans cette même tournée elle donna la joie de sa vivifiante présence aux abbayes d'Andernach où fleurit plus tard la légende de sainte Geneviève de Brabant et de son époux Siegfried, comte palatin de Hohensimmern, légende consacrée par des églises contemporaines de la sainte ; de Dietkirchen dont l'église romane de Saint-Lubence, si audacieusement élevée à pic au-dessus de la Lahn, existait déjà en 801 et où peut-être elle vint prier ; de Siberg près de Bonn dont les religieux la vénéraient comme leur mère spirituelle, « ne cessant de frapper à la porte de son cœur, afin que, vaincue par l'importune insistance de ses enfants, elle se levât pour leur donner les aliments spirituels

dont ils ont besoin » (Ep. CXXXVII, Migne); de Werden enfin, sur la Ruhr, près d'Essen où il y avait une célèbre abbaye bénédictine fondée au IX^e siècle par saint Ludger.

Dans un autre voyage elle alla à Trèves où elle remplit à l'égard du clergé la même mission qu'à Cologne : « Moi, frêle et timide créature, écrit-elle, (Lettre XLVIII) je me suis beaucoup fatiguée pendant deux ans pour publier ces oracles de vive voix en présence des pasteurs, des docteurs et autres sages, me rendant pour cela aux divers lieux de leur résidence. »

*
* *

De Trèves, elle poursuivit jusqu'à Metz, rencontrant sur son chemin le monastère de Crudendal ou Crouchdal dont l'abbesse Hageccha « avait si longtemps soupiré après la présence d'Hildegard ». On peut supposer qu'elle visita le monastère de Crouchten près d'Echternach. La reconnaissance lui en faisait un devoir. Ce monastère fondé par saint Willibrod avait comme supérieurs les abbés Louis et Gottfried, ses amis, qui, à Mayence, devant le pape Eugène III s'étaient, avec saint Bernard, généreusement employés à sa cause. C'est d'ailleurs sur leur ordre, que le moine Théodoric entreprit d'écrire plus tard la vie de la sainte qu'il dédie « à ses vénérables supérieurs *Louis et Godefroy*, abbés ».

Théodoric a nommé les grandes villes qui étaient

dans les missions d'Hildegarde comme des points de repaire. Elle s'y arrêta parfois, comme nous l'avons vu pour Cologne, Kirchheim, Trèves, afin d'y faire entendre, à une communauté de prêtres spécialement désignés, les avertissements divins; mais n'oublions pas que sa mission avait surtout les monastères pour objectif. Elle est comme la mère visiteuse des cloîtres. Or, les moutiers s'établissaient le plus souvent dans le voisinage des villes, en quelque retraite fraîche et boisée qui donnait l'illusion de la solitude tout en ménageant les commodités d'une agglomération voisine.

Le monastère, à cette époque troublée et mal assise représentait l'asile sacré où les désenchantés du siècle, venaient chercher la paix et servir Dieu comme « chevaliers du Christ ». Semés entre les grandes villes qu'ils reliaient comme d'une chaîne mystique, ils formaient dans la plaine, répondant aux défis des burgs armés sur les sommets, une sorte d'invité permanente à la douceur et à la charité; et ils se multipliaient à mesure que la barbarie teutonique refusait de se replier. Saint Bernard pouvait dire, quelque temps après la fondation de Clairvaux : « le monde est rempli de moines ». L'Alsace à elle seule comptait quatre-vingt-dix couvents. Pas une de ses fraîches vallées ou de ses hirsutes sapinières qui n'abritât quelques membres, hommes ou femmes, de la famille bénédictine ou cistercienne.

Et encore aujourd'hui, quand on arrive, touriste,

pèlerin, à l'heure où le passé communie avec nous dans la paix du soir, au fond de quelqu'une de ces vallées dont le nom chante comme un écho qui s'éteint suavement,

Das Waldthal hall es wieder,

on croirait entendre dans la mélodie des pâtres, là-bas, sortant des murs en ruines s'exhaler l'âme plaintive de l'abbaye désertée.

On conçoit le labeur presque surhumain que Dieu imposa à sa servante Hildegarde, en l'envoyant parmi ces troupes d'élites pour ranimer leur ardeur cénobitique.

Il arrivait en effet que les couvents fondés sous l'observance stricte, se relâchaient peu à peu; la richesse y introduisait le traître bien-être, les dissentiments y pénétraient, les humaines faiblesses y exerçaient leur tyrannie, l'obéissance fléchissait; on y prenait avec la règle de fâcheuses libertés; bref, il apparaissait, ainsi que le dit l'expérience de l'auteur de *l'Imitation* : « que ce n'est pas peu de chose de vivre dans un monastère, d'y tenir une conduite irréprochable et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort. »

La parole de sainte Hildegarde qui était celle de Dieu, relevait alors ces pratiques à demi ruinées. cimentait les âmes disjointes, renflouait les volontés désemparées, pour un temps du moins; car l'humanité est indéfiniment réparable et la grâce y passe et repasse, jusqu'au jour où ces ruines consommées

cessent de retenir la vie en elles. L'Eglise par le fait qu'elle est un corps organisé et vivant, éprouve dans son économie — si vigoureuse et si parfaite qu'elle soit — à côté de ses profits continuels, d'inévitables déchets. Pour retarder l'action du temps et arrêter les pertes, la fidèle messagère ne cesse de prodiguer les conseils, les avertissements et même les menaces. Il lui arrive aussi de faire luire aux consciences fermées l'éclair qui annonce la foudre.

Au surplus, pour juger de l'importance de ces visites monacales, il faut se reporter à la correspondance de la sainte. Ses lettres sont comme le prolongement de ses voyages; elle y continue sa direction spirituelle au grand profit de ses visités qui ne cessent de lui en faire la demande.

Or, c'est à la voix d'une femme parlant au nom de Dieu que ces hommes tremblent, que ces cœurs se fondent et que ces vocations chancelantes se raffermissent; d'une femme de naissance, il est vrai, mais sans culture, qui n'avait, pour agir sur des volontés d'hommes ni l'éloquence documentée de saint Bernard ni son habile diplomatie. Mais qu'importe! ainsi que d'autres femmes en apparence faibles comme elle, les Jeanne Hachette, les Geneviève, les Jeanne d'Arc, elle accomplissait simplement, et avec tout son cœur, les gestes du Tout-Puissant.

*
* *

A cette série de voyages circonvoisins, la légende

— d'autres disent l'histoire — s'est plu à ajouter le lointain pèlerinage de Tours que la sainte aurait entrepris sur la fin de sa vie en passant par Paris pour soumettre ses écrits au jugement de la célèbre université. Le cardinal Pitra, dans son enthousiaste piété pour la sainte dont il a entrepris avec un légitime succès d'étendre la gloire humaine, n'hésite pas à confirmer de son autorité cette hypothèse improbable. Il s'appuie sur les *Actes d'Information* de la vie et des miracles de sainte Hildegarde rédigés sous Grégoire IX en 1233, lesquels, dit-il, « ne laissent subsister aucun doute, tant au sujet de cet étonnant pèlerinage que du solennel examen de ses écrits¹ ».

La Cour de Rome — tout le monde en convient — ne s'informe pas à la légère quand il s'agit du procès de canonisation d'un saint; mais le texte des *Actes* a pu être faussé involontairement dans la rédaction ou l'interprétation. Il le fut sans doute dès le début par quelque copiste distrait, indifférent ou trop zélé qui aura substitué comme sujet de la phrase le nom d'Hildegarde au pronom représentant un prêtre ou un moine qui, faisant lui-même le voyage de Tours, eût porté à Paris un exemplaire des écrits de la sainte, lesquels commençaient à se répandre dans les couvents en multiples copies.

Du texte des *Actes*, il résulterait alors simplement que les livres de la prieure de Saint-Rupert

1. *Nova Opera*, préface, p. 9.

furent, sur l'initiative de quelqu'un, soumis à l'examen de l'archevêque de Paris, le célèbre Maurice de Sully, qui chargea les théologiens de l'Université de lui en rendre compte. Le pieux voyageur, à son retour du tombeau de saint Martin, reprit les livres des mains de Guillaume d'Auxerre qui en aurait rendu ce témoignage au nom des docteurs parisiens : « notre opinion est que les paroles contenues dans ce livre sont non pas humaines, mais divines. » (*Acta*, N° 9.)

Quel est ce pèlerin ami ? Sans doute quelqu'un de ces clercs allemands qui allaient étudier près des maîtres de Paris ; ceux, par exemple, que citent les *Actes*, Bruno de Lorch qui avait été béni enfant par Hildegarde et fut plus tard gardien de Saint-Pierre à Strasbourg, ou Arnold scholastique à la même église, ou maître Jean prévôt à Bingen, qui tous avaient étudié la théologie en France, ceux-là même qui déposèrent au procès d'information plus de cinquante ans après la mort d'Hildegarde.

Tel est, du moins, l'avis du docte abbé Schmelzeis. Pour mon compte je préfère me ranger à l'opinion de Roth¹ confirmée d'ailleurs par les récents travaux du cardinal Pitra, et reconnaître dans l'ardent pèlerin le moine Guibert de Gamboux qui, en 1181, deux ans après la mort d'Hildegarde, fit un second voyage à Tours, l'âme encore toute illuminée du souvenir de la sainte abbesse.

1. Roth, *Beiträge*, etc., p. 470.

A vrai dire, il n'eût pas été sans intérêt de voir cette doctoresse d'inspiration aux prises avec les porte-paroles officiels de la science théologique; mais précisément en raison de la curiosité qui s'y serait attachée, pareille rencontre eût laissé des traces historiques plus profondes. Or, Théodoric, son biographe, qui énumère ses voyages, ne parle pas de celui de Paris et Tours, qui en raison de son étrangeté avait certainement place dans la liste. De plus, il n'en est pas une fois fait mention dans la correspondance de la sainte très active à cette époque, pas même dans cette longue et touchante lettre¹ où le moine Volmar se plaint avec larmes de l'absence prolongée de la mère. Enfin — et cette raison paraît concluante — Guibert, qui ne laisse rien ignorer de ce qu'il sait, reste muet. Or, l'abbé de Gambloux était un admirateur passionné de saint Martin dont il avait, assez lourdement d'ailleurs, écrit l'éloge rythmé². C'est lui qu'Hildegarde avait chargé, comme nous l'avons vu, de mettre au point sa *vision de saint Martin*, et cela à l'époque où l'on prétend placer le voyage de la sainte, vers 1177. Comment Guibert n'eût-il pas dit dans une de ses prolixes épîtres qu'Hildegarde avait le projet

1. Pitra, *Nova Opera*, p. 346.

2. *Idem*, p. 584.

Quis hominis nomen ejus
 Non audit, nisi surdus?
 Quis hunc tacet, nisi mutus?
 Et quis nescit, nisi nullus?

d'aller à Tours ou y était allé autrement qu'en vision.

Nous ajouterons comme preuve morale qu'à la fin de sa vie, Hildegarde n'en était plus pour ses écrits aux hésitations du début et ne se sentait plus si poussée à chercher aide et lumière ailleurs qu'en haut.

D'ailleurs, sans épiloguer plus, il est difficile, à moins de prolonger sa vie de deux années, comme le font certains, d'y trouver place pour ce voyage au long cours. Et la gloire de la sainte n'en est en rien diminuée.

*
* *

Ce mouvement d'âmes qu'Hildegarde produit en flots pressés sur les rives humaines où Dieu l'a conduite provoque naturellement un reflux vers Saint-Rupert. Outre les lettres qui, de tous les points de l'horizon viennent, en souvenir du passage de la sainte, quémander une assistance spirituelle, outre l'habituel cortège populaire des curieux, des convaincus, des chercheurs de frissons religieux, des désabusés, des languissants d'âme et de corps, des prêtres, « nonnes et nonnains », plusieurs personnages de marque viennent de loin consulter la voyante et soumettre, dans la simplicité de leur âme, leur conscience à l'épreuve de la claire vue de « la lumière vivante ». Citons l'archevêque de Salzbourg Eberhard, inflexible devant le schisme et les menaces, qui, se trouvant à Mayence avec l'empereur, va vi-

siter la prieure « dans le carosse impérial »; l'archevêque Hartwich de Brême, un intègre aussi qui accomplit près d'elle le pèlerinage pieux en mémoire de sa sœur; Henri son archevêque de Mayence qui se plaint « que ses occupations ne lui permettent pas de la visiter plus souvent »; l'abbé Louis de Trèves qui lui écrit que « les difficultés du chemin ne sauraient l'arrêter », et même le terrible chancelier de l'empire, Philippe archevêque de Cologne, sorte de pontife soldat et diplomate qui y vint une fois, à s'en rapporter à la correspondance de Guibert de Gambloux; ce qui, à la vérité, dut le changer de l'habituelle eau bénite des cours.

Quelques-uns empêchés d'accomplir le pèlerinage, se font pour ainsi dire excuser : tels le roi Conrad III « qui ne pouvant comme il le désirait la visiter ne saurait omettre d'aller la voir, au moins par correspondance », l'archevêque Arnold de Cologne qui « regrette de ne pouvoir exécuter le projet depuis longtemps conçu de se rendre auprès d'Hildegarde ».

Il semble qu'avec ce don de lecture des âmes, elle soit pour quelques-uns comme un mystère à la fois attirant et redoutable, une sorte de voix de la conscience gênante et accusatrice, et soit qu'ils veuillent se rassurer à son contact soit qu'ils désirent se la concilier près du ciel, on voit accourir, les plus hautains comme les plus humbles, les empereurs schismatiques, les évêques simoniaques; à voir les prêtres infidèles baisser les yeux sous son

regard, sans que jamais elle songe à se prévaloir et oublie qu'elle n'est ici-bas que l'œil et les lèvres de Dieu.

Certaines âmes privilégiées appellent d'autres âmes similaires jumelles. Il semble que, lorsque le ciel crée un de ces types hors l'espèce, — sans toutefois le produire à exemplaire unique, mesquinement — il évite d'en multiplier le nombre afin de ne pas amoindrir l'influence de chaque unité.

Les prophètes authentiques n'ont jamais été légion dans le monde. Ils s'allument sur l'horizon de l'histoire, un à un, comme les étoiles sur un ciel sombre, et comme elles, tous ont un petit nombre de satellites. Hildegarde en eut un, mais un seul, sa sœur, de lumière moindre, il est vrai, mais céleste, en la personne d'une vierge, Élisabeth de Schonau, abbesse d'un couvent de Bénédictines dans le diocèse de Trèves. Beaucoup plus jeune que la prieure de Saint-Rupert, elle eût pu passer pour son élève, si ces créatures d'élection avaient d'autres maîtres que Dieu¹.

Élisabeth était une des visiteuses assidues de Saint-Rupert. Elle venait chercher auprès d'Hildegarde conseils et appui dans cette voie douloureuse de messenger du ciel, où, tandis que la tête est dans la suavité des nues, à y lire les ordres divins, sur terre, les pieds s'embarrassent dans les

1. *Acta S. S.*, 18 juin.

contradictions humaines. Hildegarde en avait fait la dure expérience. La vie d'Élisabeth semble une copie réduite de la sienne. Comme la vénérable prieure, la jeune abbesse eut des visions prophétiques dont elle composa quatre livres. Mais, pas plus que celle-là, celle-ci n'osait les publier, tant l'imbécile raillerie montait la garde autour de ses lèvres. Le rôle de prophète, depuis Jérémie qui y risqua sa vie, fut toujours ingrat, les contemporains ayant la faiblesse de se réfugier de la peur dans la fanfaronnade, et d'accueillir les proclamateurs de menaces par les insolentes épithètes de bateleurs ou d'insensés.

Élisabeth fut doublement malheureuse; elle eut à supporter en même temps que les humaines dérisions, les sévices des esprits célestes. Un ange, pour l'obliger à parler, la fouetta si vivement qu'elle fut malade et devint muette jusqu'au jour où elle remit aux mains de son abbé le livre de ses révélations. Elle avait quelques raisons de se plaindre à Dieu filialement; et le Seigneur la consola en lui disant que sa justice avait été satisfaite.

Hildegarde, dans sa correspondance et ses entretiens, instruit cette novice sur la nature du ministère prophétique, insistant sur ce point de vérité, que les âmes honorées de cette fonction doivent être douces, simples, humbles, toutes vertus plus précieuses que le don de prophétie. « Quant à moi, ajoute-t-elle aussitôt en exemple, je suis également victime de cette crainte pusillanime, lorsque je sers

d'organe à la lumière vivante. Que Dieu donc me soit en aide¹. »

Les saints, par un privilège spécial, ont des relations d'amitié en dehors du temps et de l'espace ; la présence matérielle n'est pas indispensable ; ils ont le ciel qui est le lieu des âmes ; et c'est là même, à en croire la légende, qu'Hildegarde fit connaissance avec le bienheureux Gerlach, ermite de Belgique.

Cet enfant du siècle, ce riche dissipateur frappé de la grâce, après un long pèlerinage de pénitence en Terre sainte était venu s'établir sur ses anciennes possessions, près de Maëstricht, le plus modestement du monde, habitant le tronc creux d'un vieux chêne. Il ne sortait de son étroite cellule végétale que pour assister chaque nuit à l'office des matines du couvent de Saint-Servais, et pour aller le dimanche prier à Aix-la-Chapelle. Il mourut saintement dans sa retraite, et, sur le tombeau du vieux cénobite s'éleva dans la suite l'abbaye célèbre qui porte son nom.

Or, un jour, où le ciel s'était ouvert aux yeux d'Hildegarde, elle aperçut, au rang des confesseurs, un siège encore vide tout éblouissant de lumière. Elle comprit que le titulaire de ce siège était un solitaire nommé Gerlach qui, chaque jour, pèlerinait de Saint-Gervais à Maëstricht. La pieuse vierge eut alors la délicate attention de lui envoyer

1. *Lettres*, Migne, XLV.

comme gage d'hoiries sur le ciel, la couronne de fleurs dont l'évêque avait ceint son front au jour de sa profession. Le saint ermite, favorisé sans doute d'une vision analogue, comprit le sens mystique de ce présent symbolique. Peut-être les fleurs suspendues aux branches du vieux chêne reprirent-elles à son contact leur fraîcheur première. Le biographe du bienheureux néglige de nous le faire savoir, mais il ajoute documentairement : « Ce précieux souvenir est conservé avec vénération jusqu'à ce jour dans notre église¹. »

1. *Vit. S. Gerlaci. Acta*, 5 janv.

CHAPITRE IV

A L'INTÉRIEUR DU COUVENT

Hildegarde musicienne. — Les *Carmina*. — Le chœur des vertus. — La langue inconnue. — Ce qu'il faut en penser. — Occupations du cloître. — Humeur difficile des religieuses de noblesse. — Sage direction de l'abbesse. — Fondation du couvent de Saint-Gisilbert à Eibingen. — Son amour des pauvres.

Les pérégrinations en lointain pays, dans les bergeries reculées du Seigneur, ne faisaient point oublier à Hildegarde le soin des brebis directement confiées à ses soins. Saint-Rupert, c'était dans sa sollicitude universelle des âmes, la petite famille toute rejointe dans son cœur. Il y avait fête quand la Mère, après une longue absence, apparaissait au seuil du monastère. Avec elle, il y rentrait plus de ciel et plus de soleil aussi; on y voyait renaître l'entrain que donne une présence aimée, et comme l'appétit qui suit un long jeûne. La vie du cloître, un peu éteinte dans l'exercice de la règle uniforme, reprenait l'ardeur intense que la prieure y savait introduire; car elle réservait à ses filles les meil-

leures de ses gâteries spirituelles. Bien des choses avaient manqué pendant ses absences : « Où sont, gémit le moine Volmar dans une lettre déjà citée à Hildegarde en voyage, où sont, mère très douce, ces commentaires des Écritures ? Où sont ces chants d'une mélodie nouvelle, ces accents d'une langue inconnue ? Et ces homélies sur la fête des saints ? Et l'évocation des âmes défuntes ? Et la manifestation des choses passées, présentes et futures, et l'exposé de la nature des êtres créés, toutes sciences que la grâce divine vous a données, en même temps qu'une bonté et une humilité suaves jointes à une maternelle sollicitude pour tous ceux qui viennent à vous ? »

A leur usage, Hildegarde avait composé un recueil d'homélies¹ sur tous les évangiles de l'année. Il ne nous en est parvenu qu'une soixantaine si maculées d'épaisses ténèbres, qu'elles ne sauraient nous faire regretter beaucoup celles qui se sont perdues dans le voyage des siècles. C'est à ce point, déclare le cardinal Pitra, que « le vaillant Trithème, un Germain cependant, friand de ces épais brouets a dû y renoncer ». Ces homélies improvisées en salle capitulaire, dans la langue allemande, en dehors de la présence de Volmar, furent maladroitement reproduites et arrangées par les religieuses, qui essayaient de saisir au vol et de fixer ensuite

1. Ce qu'il en reste se trouve dans le grand manuscrit de Wiesbaden.

ces fuyantes subtilités; le texte qui nous est parvenu révèle à peine la main d'Hildegarde.

A ce genre appartient, mais voisinant au-dessus des nuages, dans la lumière, l'*Explication du symbole de saint Athanase*; cet écrit fait à juste titre l'admiration des théologiens. Dans ces sentiers ardues des processions divines, la savante abbesse se meut avec l'aisance d'un scolastique ou d'un Père de l'église. Nous n'avons pas le loisir de l'y suivre; citons seulement le début, sorte d'exorde insinuant qui montre comment elle s'ingéniait à enraciner dans le cœur de ses filles l'amour de leur vocation et l'attachement à leur couvent, dont elle rappelle l'origine inspirée : « Mes filles, qui avez suivi les traces de Jésus-Christ par amour de la chasteté et qui, dans l'humilité dont vous avez fait profession pour mériter d'être un jour exaltées, m'avez choisie, moi chétive, pour votre mère, je vous parle, non point en mon nom, mais par la révélation de Dieu et poussée par ma maternelle tendresse. Cet endroit où reposait les reliques du bienheureux confesseur Robert, sous le patronage duquel vous vous êtes réfugiées, je l'ai trouvé par des signes manifestes de la volonté divine, et je m'y suis retirée en votre compagnie, avec l'aide de Dieu et la permission de mes supérieurs. »

Pour ses filles, elle se fit musicienne et barde, et elle composa sur « des rythmes nouveaux », en forme de stances, d'antiennes, d'hymnes, des cantiques en l'honneur de l'église et des saints. Dès

lors les cloîtres silencieux exhalèrent de virginales mélodies, et aujourd'hui encore ces chants de moniales dont la tradition nous est venue du lointain des âges, comme des chants d'oiseaux qui ne varient pas, restent le charme des dilettantes et la passion des érudits. Il y a en eux du mystère qui nous remue. On dirait, à les entendre monter derrière les grilles claustrales où ils se sont perpétués, le léger frôlement d'ailes que feraient des âmes en passant.

La sainte mère — saluons cette légère faiblesse — était assez fière de ses compositions musicales. « N'avait-elle pas, sans le concours de personne, composé des cantiques avec la mélodie, ne sachant même pas ce qu'était une mesure ou un chant quelconque ? » (*Vit.*, II, 17). Cependant au temps d'Hildegarde le chant religieux était fort en honneur ; moines et moniales, sans le secours des gros antiphonaires, chantaient par cœur, animés seulement par le texte saint qu'ils comprenaient.

La musique de sainte Hildegarde ¹, malgré qu'elle en attribue le mérite à une inspiration céleste, dérive directement du vieux chant grégorien auquel elle avait été initiée comme toutes les moniales de son époque, dès les tendres années de son noviciat ;

1. Schmelzeis donne avec un fac-similé des cantiques de sainte Hildegarde, d'après le manuscrit de Wiesbaden, cinq de ces cantiques traduits en musique ordinaire. — Gregorius-Blatt (*De cantilenis et musica S. Hildeg. Aquis Gran*), cité par le card. Pitra. — *Item*, Roth, *die Lieder der H. Hildegardis*.

l'influence est évidente, et, si elle nous en montre la source au ciel, c'est sans doute pour marquer en quel respect elle tenait ce chant grégorien qui est resté, malgré de regrettables déformations, l'austère formule où la musique d'église s'est fixée pour les siècles.

Sans doute les improvisations ou compositions de l'active prieure n'ont pas encore l'allure ferme et souple de celles d'un Palestrina. Sa phrase musicale s'épand en larges ondées d'une harmonie un peu flottante et monotone qui s'attache à muser sur les rives, à chaque finale, en mesures complaisamment interminables. Le texte n'a pas, pour soutenir l'allure du chant, les ailes du rythme prosodique ; mais encore, malgré ces inévitables imperfections, faut-il reconnaître que les essais musicaux d'Hildegarde ne sont pas sans mérite pour le temps où ils se sont produits. Les *Carmina* ont leur place dans l'histoire du chant religieux ; ils ont attiré depuis longtemps l'attention des érudits bénédictins qui, remontant aux sources de l'art chrétien, ont essayé de reconstituer ces primitives mélodies en leur pureté originelle et leur exquise saveur.

Au surplus, qu'importe le mérite artistique de ces sortes de hors-d'œuvre. Le but était atteint. Hildegarde était dans la saine tradition des maîtresses des cloîtres en pensant que l'ennui doit en être banni et qu'il faut à Dieu, en plus du sacrifice, le sourire qui en est la fleur.

Il n'est pas sans intérêt, au point de vue litté-

raire, de rencontrer parmi ces œuvres secondaires d'Hildegarde où la poésie et la musique s'associent, une sorte de drame religieux¹ à la fois chanté et

1. Nous pensons intéresser le lecteur en donnant un court extrait de l'*Ordo Virtutum*.

La scène s'ouvre par l'apparition des patriarches et des prophètes. L'âme jusqu'alors fidèle apparaît à un moment de crise, incertaine, défaillante. Les Vertus, les unes après les autres, l'encouragent, tandis que le démon essaye de l'entraîner à lui. C'est l'éternelle lutte, le *coarctor in duobus*, « la plainte des âmes en peine de corps », l'apologue chrétiennement traduit d'Hercule entre le Vice et la Vertu.

Dans une deuxième scène que nous traduisons, l'Âme devenue pénitente appelle les Vertus à son aide.

L'Âme. — O vertus royales, vous êtes belles ! Vous êtes brillantes comme le soleil à son plein. Qu'enviable est votre demeure ! Malheur à moi qui vous ai fuies !

Les Vertus. — Pauvre fugitive, viens, viens à nous, et Dieu t'accueillera.

L'Âme. — Ah ! ah ! un attrait passionné m'a entraîné tout entière dans le péché, et je n'ose plus entrer.

Les Vertus. — N'aie pas peur. Ne fuis pas ; car le bon Pasteur te cherche ; tu es sa brebis perdue.

L'Âme. — Oui, j'ai besoin que vous m'accueilliez. Je suis empuantie des blessures dont m'a souillée l'antique serpent.

Les Vertus. — Viens vite à nous ; suis les traces que voici, et jamais en notre société tu ne tomberas. Dieu te guérira.

L'Âme. — Pécheresse, j'ai fui la vie. Je ne suis qu'une plaie. J'accours à vous pour que vous m'armiez du bouclier de rédemption. Humilité, reine de la milice sainte, et vous, ses lys blancs pourprés de rose, penchez-vous vers moi, car je vous ai quittées pour de lointains voyages ; aidez-moi à me relever dans le sang du fils de Dieu.

Les Vertus. — Âme échappée, sois forte désormais et revêts les armes de lumière.

L'Âme. — O médecin sûr, Humilité, donne-moi tes soins. L'Orgueil m'a brisée en m'entraînant dans des vices sans

joué qui se rattache directement aux *mystères* ou *moralités* dont le moyen âge, encouragé par l'Église, fut si friand. Cette composition, outre le mérite de la partie musicale, ne manque pas d'une certaine élévation de pensée et de tout le mouvement que peut comporter le genre conventionnel d'entités métaphysiques terrestrement costumées. Hildegarde l'a introduite sous le titre de *Incipit Ordo virtutum* « Chœur des Vertus » dans la dernière vision du *Scivias*; mais elle a sa place à part, et il n'est pas douteux qu'elle fut représentée par les religieuses

nombre, et m'a criblée de meurtrissures. Je me réfugie vers toi; prends-moi.

L'Humilité. — Vertus, toutes, au nom des blessures du Christ, accueillez ce pécheur qui pleure sur ses cicatrices. Amenez-le-moi.

Les Vertus. — Oui, nous te ramènerons; nous ne t'abandonnerons pas. Toute la milice céleste se réjouit à ton sujet. Il faut donc faire entendre nos mélodies.

L'Humilité. — Ma fille malheureuse, je t'embrasse; car le grand médecin a subi à cause de toi de cruelles et d'amères blessures.

Le Diable. — Qui es-tu? D'où viens-tu? Tu t'étais donnée à moi et je t'avais libérée. Et voilà que ta désertion me couvre de confusion; mais je combattrai pour te ravoir.

L'Ame. — J'ai reconnu que les chemins où je me trouvais étaient mauvais. Je t'ai donc fui. Et maintenant, trompeur, je saurai lutter contre toi.

L'Humilité (s'adressant à la Victoire). — Victoire, tu vois celui que tu as vaincu au ciel. Sus avec tes soldats! Garotte ce diable

Suit une dernière discussion entre la Chasteté et le Diable, et le mélodrame se conclut par un bref épilogue peu approprié au sujet et tiré du livre des *Œuvres divines*.

elles-mêmes, en salle capitulaire, sous la direction de l'auteur. Cette innocente distraction si éloignée des usages austères des Bénédictines actuelles, leurs sœurs, ne saurait nous étonner, si l'on pense que l'Église considérait alors ces représentations comme une suite naturelle de sa liturgie.

C'est sans doute aussi dans un but récréatif qu'Hildegarde avait imaginé cette *langue inconnue*, sur laquelle s'est penchée la sagacité ingénieuse des savants allemands dans le trompeur espoir de découvrir les traces fossiles d'une syntaxe et d'une grammaire inédites¹.

On peut admettre, sans porter ombrage à la gloire d'Hildegarde et à la susceptibilité chatouilleuse de certains de ses admirateurs, que cette *langue inconnue*, sorte de Volapück claustral sans issue sur le monde extérieur, n'a pris ses racines que dans l'imagination inventive de la mère abbesse toujours en quête de récréations nouvelles pour ses filles, quand celles-ci étaient trop disposées, comme nous l'avons vu, à écouter le démon de l'ennui. Peut-être bien n'est-elle qu'un travestissement des deux langues que possédait Hildegarde, l'allemand et le latin amalgamés au gré de la fantaisie ou d'après une méthode déterminée de substitution de voyelles et de diphthongues à d'autres. C'est ainsi que dans la *langue*

1. Roth, *Die Lieder und die unbekannte Sprache der H. Hildegardis*. — S. Grimm, de *lingua ignota*. Haupt, *Zeitschrift für deutsch. Alterthum*, t. VI, Leipzig. — Schmelzeis, dans l'ouvrage déjà cité, p. 441-449.

inconnue Teufel (le diable) se dit *Diveliz*, *homo* (l'homme) *Iminois*, *Weil* (la femme) *Vaniz*, etc. On découvre dans les assonances comme un écho maladroit et faussé par l'adjonction de la sifflante *s* ou *z* prodigués à l'excès, ce qui devait produire à l'audition un bruit de musique sauvage¹. Encore, pour désorienter davantage, elle affuble sa langue d'un alphabet particulier qui n'est guère autre chose que l'alphabet allemand dont les lettres auraient été renversées et agrémentées de quelques fioritures énigmatiques.

Libre à l'honnête Théodoric de s'extasier devant « cette merveille (*quis vero non miretur!*) d'une langue jusqu'alors inouïe! », et, à d'autres², plus modernes museurs, doués de patience, de pêcher en ces eaux, des racines détrempées d'hébreu, de grec et de latin. C'est admirable! Tout à leur amusement, ils traitent Grimm de sceptique pour avoir osé insinuer qu'Hildegarde aurait bien pu s'inspirer, sans plus, de quelque glossaire du xi^e siècle compliqué

1. Voici d'après le manuscrit de Wiesbaden où se trouvent le mieux conservées les traces de la *langue inconnue*, le début du dictionnaire.

Deus	Angelus	Sanctus	Salvator
<i>Aigonz</i>	<i>Aieganz</i>	<i>Zinienz</i>	<i>Linious</i>
Diabolus	Spiritus	Homo	Vir
<i>Dinneliz</i>	<i>Ispariz</i>	<i>Inimoiiz</i>	<i>Jur</i>
Patriarcha	Propheta	Vates	Apostolus
<i>Peularrez</i>	<i>Korsinthio</i>	<i>Falschiri</i>	<i>Sonziz</i>

2. Voir Schmelzeis, p. 442.

de dialecte. Il n'y a rien dans cette hypothèse, quoi qu'en ait conclu à tort le savant philologue allemand, qui entame la valeur de ses autres écrits où elle se déclare inspirée de Dieu.

Il est vrai qu'Hildegarde qui ne veut rien devoir à elle-même attribue cette découverte à une illumination intérieure et que même, accidentellement, elle en fait part au pape Anastase, lui mandant « comment Celui qui est le Parfait a touché cette pauvre petite chose qu'elle est (*gchaus, maison*) jusqu'à lui faire produire des lettres et une langue inconnues ». Toutefois, cette sorte de faculté surnaturelle surajoutée aux autres est chez la sainte le siège si ordinaire des opérations intellectuelles qu'elle a pu s'y méprendre. Au surplus, Hildegarde n'insiste pas, et nous savons que la piété naïve des moniales s'est complu de tout temps à attribuer les moindres petits événements du couvent à une intervention directe du Tout-Puissant.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions suivre le prolix auteur de sa vie, Schmelzeis, sur les routes mystiques où, à ce propos, il entraîne ses lecteurs en marquant le pas d'un lourd syllogisme : Les envoyés de Dieu « parleront en des langues nouvelles¹ ». Hildegarde messagère divine doit jouir de ce privilège. C'est le sceau indispensable. Soit ! Mais peut-on admettre que Dieu se résolut à faire de ce merveilleux outil de conversion qu'était le

1. Saint Marc, XVI, 17.

don des langues dans la bouche des apôtres un hochet inutile entre les mains de sa servante? Qu'avait-elle besoin pour sa mission de syllabes nouvelles! Certes, elle allait parler aux plus grands de ses contemporains la langue qui leur était la moins connue : celle de la Vérité et de la Justice.

*
* *

Les délassements à Saint-Rupert n'étaient qu'un légitime intermède aux labeurs quotidiens. La mère abbesse ne laissait pas ses filles inoccupées. Guibert dans sa lettre à Bovon¹ nous décrit la série des exercices variés de la communauté : « en dehors des jours de fête où elles répondent à l'appel du Seigneur : « *Vacate et videte, quoniam ego sum Deus*, cessez le travail, et pensez que je suis votre « Dieu », les religieuses gardent dans le cloître un silence décent, se livrent à l'étude de l'Écriture sainte, apprennent le chant sacré. Fidèles à la parole de l'apôtre : *Celui qui ne travaille pas n'est pas digne de manger*, les jours ordinaires, suivant leurs aptitudes, elles copient des manuscrits, tissent la toile ou se livrent à d'autres travaux manuels. C'est ainsi que, par l'étude des Écritures, l'intelligence s'éclaire des lumières divines dans la grâce de la componction, tandis que les exercices extérieurs apaisent ce bruit bavard de vaines paroles qui s'élève à l'ordinaire des assemblées oisives. »

1. *Lettre à Bovon*, Pitra, 406

« Merveilleux concert, ajoute-t-il, où dans cette lutte d'affection de la mère pour ses filles, de tendre révérence des filles pour la mère, on ne saurait auxquelles donner le prix. »

Cette lettre est écrite vers la fin de la vie d'Hildegarde, quand l'action de l'éminente prieure est devenue décisive ; mais nous savons par la sainte elle-même que la conduite des filles de noblesse n'avait pas toujours été très aisée. Et, à la vérité, nous avons humain plaisir à voir Hildegarde aux prises avec les difficultés inhérentes aux frottements des volontés même brisées par le vœu d'obéissance ; elle eût été moins touchante si, en vertu de sa maîtrise en sainteté, elle eût exercé sa charge dans une sérénité perpétuelle.

Ces jeunes filles de maison avaient du sang german encore neuf dans les veines et il perlait à fleur de peau en arrogante vanité. La discipline monacale ne courbait qu'à moitié leur front. Elles se targuaient de leur naissance — nous l'avons vu — et ce n'est que plus tard, dans l'effacement progressif des castes, que sera comprise la leçon de saint Bernard à une vierge noble qui se dispose à entrer en religion : « Le sacrifice que si peu ont le courage de faire, écrit-il, est bien plus illustre que l'honneur d'être sorti d'une grande famille. Ce mérite qui vous appartient en propre et ne vient pas de vos aïeux est d'autant plus précieux qu'il est plus rare¹. »

1. Ep. 113, cité par Vacandard, t. I, *Saint Bernard*, p. 135.

C'est par ce côté toujours mal défendu de la vanité féminine que le malin esprit prenait barre sur quelques-unes d'elles. « Je considérais, écrit¹ sainte Hildegarde dans une vraie vision et avec inquiétude, la tactique de combat qu'avaient contre nous les esprits aériens. Je vis qu'ils avaient réussi à envelopper certaines de mes filles nobles comme dans un lacet de vanité. Sur l'inspiration que Dieu m'en donnait, je leur en fis la remarque, essayant de les prémunir et de les armer par l'Écriture sainte, la discipline et les exhortations à la sainteté. Quelques-unes cependant persistèrent à me regarder de mauvais œil, à me déchirer par derrière, en paroles méchantes, répétant que ce bruit de discipline que je faisais sonner à leurs oreilles leur était insupportable, et qu'elles ne voulaient s'y laisser contraindre par moi. »

Pour arrêter ces poussées d'orgueil mondain, la sainte avait à sa disposition des moyens peu ordinaires. Qu'elles le voulussent ou non, les âmes s'ouvraient devant son regard comme des livres, les âmes lointaines dont elle percevait à distance les pensées, les fautes, les mérites, la mort prochaine, les âmes séparées de leur corps, dont elle entrevoyait, par delà les limites du temps, la gloire ou la peine expiatrice, les âmes proches d'elle-même qu'aucun voile ne pouvait soustraire à ses regards. C'est ainsi que, vis-à-vis d'elle, ses filles,

1. *Vit.*, Migne, col. 112.

au plus intime de leur être pensant, n'habitaient qu'une maison de verre. La connaissance qu'elle avait de leur intérieur était si complète, qu'à l'office elle discernait celles qui se laissaient bercer à des pensées vaines et les en reprenait immédiatement. Souvent, lorsqu'elles avaient à lire une leçon de l'office, elle conformait sa bénédiction à leur désir intime.

Entre des mains moins délicates, ce don eût été une arme terrible d'inquisition ; Hildegarde n'en usa jamais qu'avec la plus extrême réserve, communiquant seulement à son confesseur, quand cela était utile, ces incursions dans les consciences.

Au surplus, la mère prieure, douée d'un instinctif bon sens, n'était pas sans savoir que la formation des moniales, qui est une sorte d'éducation supérieure de l'âme, ne se fait pas avec fruit sans qu'on y mette beaucoup d'amour et une complète abnégation. Ce sont là les outils essentiels. Elle aimait ses filles tendrement, et, bien qu'elle fût la première par sa dignité et ses privilèges si nettement dérivés du ciel, son humilité la faisait se regarder comme la dernière de toutes. Elle possédait surtout cette constante égalité d'humeur qui assure l'unité de direction et sans laquelle il peut y avoir de hardis entrepreneurs de vie religieuse, mais pas de vrais pilotes. Chez elle, pas de ces coups de barre nerveux, dont l'effort momentané n'aboutit qu'à un glissement plus grand de l'autorité. Son historien la compare à un

arc toujours tendu vers le devoir comme but.

Sa vie fut traversée par les épreuves les plus troublantes, sans que ces dernières fissent une ride à son âme. Sans peur des hommes, elle n'a d'autre crainte que de déplaire à Dieu. Qu'importe que le maître caresse ou frappe, pourvu qu'il ne cesse pas d'aimer ou d'être aimé. On sent, aux heures mystiques d'abandon qui suivent l'énergie de l'action, une âme contemporaine de cette autre lassée du temps, dont on perçoit encore si étrangement le bruissement furtif dans les pages séculaires de l'*Imitation* : « Le grand progrès de l'homme ne consiste-t-il pas à regarder du même œil les biens et les maux de cette vie..., à trouver tout égal et à remercier Dieu également de tout ? » (*Im.* III, 24.)

Sous l'impulsion d'un esprit aussi puissamment ordonné, le monastère prit un essor remarquable. « C'est miracle, écrit Guibert dans cette même lettre à Bovon, que ce monastère fondé non point par les largesses des empereurs, des évêques, des puissants ou des riches de ce monde, mais par une pauvre femme étrangère et malade, ait pris en si peu de temps un développement aussi considérable tant au point de vue de la piété que des revenus. Les bâtiments, sans être somptueux, sont, dans leur honnête allure, vastes et merveilleusement adaptés à la vie religieuse ; des conduits amènent l'eau dans tous les offices. Enfin, sans parler des hôtes qui ne manquent guère et des employés

domestiques assez nombreux, le couvent peut suffire, et sans lésinerie, à l'entretien, nourriture et vestiaire, de pas moins de cinquante sœurs. »

*
* *

Encouragée par le succès, Hildegarde, toujours malade et jamais lassée dans son labeur inouï, songea à multiplier les remparts de la prière sur cette terre allemande où s'élevaient partout, en dépit du Droit, les citadelles de la rapine et du meurtre.

A Eibingen, sur l'autre rive du Rhin — la rive droite — à une lieue de Saint-Rupert et presque aux portes de Rudesheim, elle fonda, en 1165, un monastère nouveau sous le vocable de Saint-Gisilbert (Gilbert), celui-là même peut-être qui fut évêque de Meaux au commencement du xi^e siècle. Plus modeste que la maison-mère, ce couvent fut pourvu, par les soins de la fondatrice, d'un revenu dotal prévoyant l'entretien de trente religieuses, et le prieuré resta soumis à l'abbaye.

Cet endroit avait été déjà marqué par un miracle de la sainte abbesse : Un jour qu'elle naviguait sur le Rhin, raconte Théodoric, tout près de Rudesheim, une femme s'approcha de la barque portant dans ses bras un petit enfant aveugle. Elle conjura Hildegarde d'imposer les mains au petit infirme. Celle-ci, en souvenir du Christ, qui avait dit à l'aveugle : *Va vers la fontaine de Siloë, et lave-toi* (Jean, ix), puise dans sa main gauche de l'eau à

même dans le fleuve, la bénit de sa main droite et en asperge les yeux de l'enfant qui, par une faveur divine, recouvra la vue¹.

Il n'est pas question ici, comme pour la fondation de Saint-Rupert, d'une pression céleste évidente. On peut supposer que les circonstances influèrent sur la décision d'Hildegarde, et qu'elle y vit une manifestation du ciel.

En venant à Eibingen, elle rallumait un foyer éteint depuis peu. En 1148, un couvent double de Bénédictins et Bénédictines y avait été établi par une noble dame pieuse de Rudesheim, nommée Marcka, en vue du salut de son âme et consacré à la Mère de Dieu. Hildegarde, vu la proximité de Saint-Rupert, dut même le visiter souvent.

Par suite de quelle soudaine catastrophe ce double couvent avait-il disparu? C'est ce que nous ne connaissons point; mais le vénérable curé d'Eibingen, à défaut de documents précis émet à ce propos une hypothèse vraisemblable.

Le schisme césarien battait son plein. Pour punir Mayence de la mort tragique de son archevêque Arnold² et du peu d'empressement que mettait son successeur Conrad de Wittelsbach à adhérer au schisme, l'empereur qui s'y trouvait en diète le 31 mars 1163, ordonna que tout le pays mayençais

1. Ce fait est rapporté, quoiqu'un peu transposé dans les *Acta Inquisitionis*, 3 col. 133, Migne. *Item*, 5 col. 134.

2. Il fut brûlé au cloître de Saint-Jacques par les moines et les bourgeois de Mayence, aux portes de la ville.

serait ravagé par ses bandes. Louis de Thuringe fut l'exécuteur des hautes œuvres. Rudesheim, Bingen, tous les environs furent mis à sac; on n'épargna même pas, disent les chroniques, les sanctuaires et les personnes consacrées au culte. Il est probable que le nouveau couvent d'Eibingen fut détruit, ses moines et moniales dispersés. Quant au monastère de Saint-Rupert qui se trouvait aussi dans le cercle de fer et de feu, il dut vraisemblablement son salut à la toute-puissance d'un privilège impérial récemment accordé, en considération d'Hildegarde, par Frédéric Barberousse lui-même et qui mettait le couvent sous la protection directe de l'empereur. Les hordes du landgrave se retirèrent devant le sceau du terrible César.

On peut supposer que, l'ouragan passé, la noble dame Marcka ou sa famille, désirant rétablir le couvent, songèrent tout naturellement à s'adresser à l'abbesse du monastère voisin, Hildegarde qui avait fait ses preuves. Les ressources nécessaires durent lui être fournies par les familles nobles de Rudesheim, et peut-être aussi par ce philosophe converti et riche dont la silhouette originale ne fait que se glisser rapidement dans la vie de la sainte.

C'était une façon de sceptique qui longtemps égara son ironie et sa curiosité sur les visions et les écrits d'Hildegarde, y dépensant toutes les pointes d'un esprit prévenu et naturellement raisonneur. A se jouer devant ce foyer, son âme roide de sage se trouva prise. Il fut retourné. Le méfiant philosophe

se mua en un fervent admirateur et en un prodigue bienfaiteur. « Il enrichit, dit Hildegarde, notre monastère de bâtiments, d'alleux et d'autres biens, ce qui me remplit de joie. En sorte que nous nommions ce philosophe notre père. Il demanda à être enseveli chez nous, et nous nous rendîmes à ses désirs. »

Quant au patron du nouveau couvent, il fut sans doute imposé à Hildegarde par la noblesse de Rudesheim où son nom était fort répandu. Rien de plus naturel d'ailleurs, que ce choix, puisque les reliques de saint Gisilbert y étaient conservées.

Et voici que, sur ses deux rives, fut enlacé par les bras de la prière ce Rhin avide qui, dans le cours des siècles devait boire, sans rougir ses eaux glauques toujours chantées et disputées, tant de sang humain. Longtemps sur ses bords, moines et moniales ont versé des prières exorcistes... puis les légendes berceuses ont germé sur les ruines des couvents déserts et les poètes y ont entendu des sirènes qui chantaient pour endormir la plainte de tous les trépassés dont les os, en bas, sont mêlés aux galets blancs du fleuve.

Saluons en passant Eibingen et son couvent de Saint-Gisilbert puisqu'il fut la dernière étape de la petite famille cénobitique dont Hildegarde fut la mère. C'est là en effet que, pour un temps trop court, se réfugièrent les religieuses de Saint-Rupert, lorsque leur abbaye fut détruite au xvii^e siècle par les Souabes.

C'est ainsi que la sainte fondatrice put prolonger jusqu'à Eibingen la tradition de Saint-Rupert, c'est-à-dire l'exercice de la charité.

Le couvent n'est pas seulement l'asile où l'âme meurtrie cherchant des voies plus paisibles et plus hautes, se réfugie dans la prière ; il est, suivant un des jolis mots du moyen âge l'*hôtel-Dieu* où les vagabonds, les colporteurs, les gueux, les marchands de béatilles, les pèlerins, les cheminaux de vocation s'arrêtaient pour apaiser leur faim, reposer leurs fatigues, panser leurs plaies. C'était l'auberge évangélique toujours ouverte aux passantes misères, secourable

A tous les porteurs faméliques
De besaces et de reliques¹.

Ils la connaissaient, les pauvres, cette halte reposante qui, de la montagne, les accueillait et les adressait pour une dernière réfection au couvent de Saint-Gisilbert qui, lui, s'ouvrait directement sur la ville hostile aux fidèles des grands chemins. Le flot, dans la misère des temps, grossissait toujours de ces épaves et la charité d'Hildegarde jamais ne se lassait.

Sur le seuil, la bonne hôtelière accueillait le passant misérable,

Ce symbole éternel de la Douleur qui marche
au nom du Christ qui aima les pauvres ; pour eux

1. Paul Harel, *Heures lointaines*. « La bonne auberge. »

elle se fit herboriste, médecin, je dirais sorcière, s'il fallait prendre au sérieux certaines recettes étranges que des copistes mal inspirés ont intercalées dans ses livres de médecine dont nous aurons plus loin à apprécier la valeur.

Sa sainteté, plus encore que ses connaissances naturelles, faisait des miracles. Beaucoup s'en allaient guéris après avoir reçu le viatique de sa bénédiction, qui trouvaient la besace moins lourde, le chemin moins pierreux, et qui, dans des lointains d'horizons insoupçonnés vers le ciel, sentaient s'ouvrir leur cœur à l'espérance des éternelles compensations. Il lui arriva même plusieurs fois de convertir des Juifs. Guérisseuse des corps, elle restaurait les âmes aussi ; mais élève du bon Samaritain, elle savait bien qu'on arrive plus facilement au cœur des hommes en passant par le lamentable chemin de leurs misères corporelles pour les soulager. Elle y entrait toute grande comme une ombre pure de la charité, et c'est, avec elle, Jésus qui passait pour se mêler à la foule méprisée des gueux.

CHAPITRE V

CORRESPONDANCE

Son importance politique et religieuse. — Son caractère impersonnel. — Lettres aux rois, aux papes, aux princes, aux évêques, abbés, etc. — Nature prophétique de ses lettres. — Son souci de la justice. — Lettres au clergé de Cologne, Trèves, Kirchheim, annonçant le protestantisme. — Succès immense de ses lettres.

On ne saurait se faire une idée de l'étendue et de l'importance de l'action exercée par sainte Hildegarde sur l'élite de ses contemporains, si l'on ne tenait compte de sa volumineuse correspondance.

Il y a peu de trace de ses lettres avant 1148, époque où le synode de Trèves inaugura sa réputation ; mais, de 1152 à 1165, le flot monte sans cesse, s'accroissant de toutes les relations nouvelles que la sainte a faites au cours de ses voyages. La lettre, c'est, à défaut de la présence, le souvenir qui persiste. « J'eus à répondre, dit-elle, et à donner des conseils à beaucoup de personnes de toute condition qui me les demandaient. »

Or, c'est au milieu de ses voyages, de ses luttes

avec le chapitre de Mayence, alors qu'elle achevait pendant sept ans d'un incessant martyre¹ son *Livre de la vie des mérites*, qu'elle dut, épuisée, accablée, suffire à cette correspondance ininterrompue ; car pas un jour ne se passait, qu'elle n'eût à donner son avis sur une foule de questions concernant les mystères les plus transcendants du dogme ou les infimes détails de la vie religieuse.

Si l'on excepte saint Bernard, mêlé à tous les grands événements de son époque, on peut dire que la correspondance de sainte Hildegarde est une des plus considérables et des plus importantes du siècle². Elle fournit à sa biographie trop incomplète un précieux supplément, malgré qu'on ne puisse assigner de dates précises à la plupart des documents qu'elle renferme. Le cardinal Pitra, tout devin qu'il est, se trouve à leur propos le plus souvent réduit aux hasardeuses conjectures, parmi lesquelles, naturellement, il choisit les plus propres à confirmer ses hypothèses.

Nous ne prétendons pas, dans ce chapitre, es-

1. « J'avais soixante ans, dit-elle, lorsque j'eus cette vision d'un mystère si profond et d'une telle force que je tremblai de tout mon corps et que je commençai, faible comme je l'étais, de tomber malade. Cette vision, j'ai mis sept ans à l'écrire, et, à peine, ai-je achevé. »

2. Migne donne 145 lettres, le cardinal Pitra en a recueilli autant, ce qui donne un total de 290.

Ce dernier, en publiant les lettres de Guibert de Gembloux, a éclairé d'un jour tout nouveau celles de sainte Hildegarde qui en sont la réplique.

quisser même un aperçu général de ces lettres. Le champ en est trop vaste. Nous avons eu d'ailleurs l'occasion d'en citer quelques-unes en passant. Nous serions satisfaits, sans plus, de donner l'impression de leur puissance, pour que le lecteur pût juger de la force qui était en elles, et de l'influence qu'elles mirent entre les mains d'Hildegarde. Le crédit de cette dernière était immense devant Dieu, immense aussi devait-il être auprès des hommes.

D'ordinaire la correspondance de quelqu'un, vivant ou disparu, est le refuge particulier de son être intérieur. Sous la mobilité des impressions qu'on y trouve, le léger pli familier de l'âme se trahit, mille petits traits se découvrent qui donnent à la physionomie morale de l'écrivain un aspect qu'on ne lui avait point soupçonné. Écrire c'est livrer quelque chose de soi, du soi intime et vrai. Quand, au travers des œuvres d'un homme, on cherche sa secrète pensée, que l'on veut aller droit à son sentiment personnel, on se dirige vers sa correspondance, comme dans la maison d'un défunt, on interroge la pièce où il vécut davantage, où son intimité, naguère, s'abandonnait, où s'attarde à présent son souvenir, parce qu'en ce petit foyer enclavé dans le grand il a enclos plus de lui-même.

Rien de semblable chez Hildegarde. Ses lettres — à de rares exceptions, celle par exemple à Hartwich ou celle à la malheureuse veuve du comte

Hermann — ont un caractère impersonnel très marqué. Il ne faut pas y chercher ce charme de l'abandon et du cœur à cœur d'une causerie ou d'une confiance. Ses lettres, ce sont des papiers d'affaires... spirituelles. En écrivant copieusement, comme elle le fait, elle ne sacrifie pas à la mode du genre épistolaire qui sévit sur le moyen âge. Écrire peut être pour un Guibert de Gambloux un agréable amusement qui sent l'école et l'antiquité classique; pour elle, c'est une forme de l'action. Elle se propose toujours un but; mais elle se dissimule derrière ce but. Elle semble, sorte de médium surnaturel, parler au nom d'un autre. Qu'elle exhorte, sermonne, vitupère ou menace — ce qui est le ton habituel de ses épîtres — on sent qu'elle le fait par ordre. A peine trouve-t-on de loin en loin dans l'austérité grandiose de ce désert quelques oasis où un élan vraiment humain jaillit de son cœur.

Et alors subsiste tout au long cette impression de décevant mirage.

On espère à la lumière intime de ses lettres la voir de plus près, et elle s'éloigne tout au contraire dans cette sorte de halo surnaturel qui ne la quitte pas.

On ne saurait nier toutefois que la correspondance de sainte Hildegarde contrôlée par l'histoire ne soit quelque peu sensationnelle en raison des prophéties qu'elle contient et qui intéressent soit le sort des destinataires, soit l'Église en général; mais encore ce caractère prophétique obnubile

son style et enveloppe sa pensée d'énigmes quelque peu sibyllines¹.

C'est donc moins le portrait de la sainte qu'il faut chercher dans sa correspondance que la physionomie de l'époque, ses troubles, ses convulsions, ses inquiétudes de conscience. A ce titre, elle offre un immense intérêt. Hildegarde, sans être comme saint Bernard facteur actif dans les événements, influe sur ceux qui les provoquent ou les subissent. Son rôle est effacé ou plutôt mystérieux comme celui de la Providence qui agit sur la scène humaine sans que nous puissions pénétrer le secret des coulisses.

La nomenclature de ses correspondants ressemble à la pompe superbe des cortèges se rendant aux diètes plénières avec le souverain pontife et l'empereur en tête.

Parmi eux, il y a des papes — tous ceux qui ont vécu et bataillé de son temps : — Eugène III, Anastase IV, Adrien IV, Alexandre III; des empereurs : Conrad, Frédéric I^{er}; des princes et des reines : Philippe de Flandre, la reine Éléonore d'Angleterre, le jeune roi Henri, le futur bourreau de Thomas de Cantorbery, Berthe, reine de Grèce, épouse d'Emmanuel Comnène, Gertrude, comtesse palatine, Mathieu, duc de Lorraine; des saints : saint Bernard, saint Éberhard de Salzbourg, Éli-

1. Le célèbre bollandiste Stilting s'est complu à faire le relevé de toutes les prophéties de la sainte qui s'étaient accomplies de son temps.

sabeth de Schonau. Il faut citer encore des cardinaux romains, les tout-puissants archevêques d'Allemagne, les évêques de France et de Belgique, les abbés et abbesses de monastères florissants, en tout pays, des communautés de prêtres, des maîtres de l'université de Paris, certaine somnambule de Lausanne qu'elle malmène assez durement, etc., etc., et la liste en serait longue à ne citer que les plus illustres.

On dirait de nos jours que ce sont là de belles relations d'un cosmopolitisme effréné et d'une impeccable distinction. Nous allons voir avec quelle sainte et généreuse hardiesse elle en usait.

Inspirée par l'intelligence surnaturelle des besoins de l'Église ou des dangers qui la menacent, Hildegarde écrit au pape, comme le faisait saint Bernard, avec une rare franchise d'allure qui n'exclut pas l'humilité dans la pensée ou l'expression. Elle s'excuse toujours d'oser ce qu'elle ose ; elle n'est que le « chétif édifice touché par Dieu » et qui, à la façon d'un écho, renvoie le son. Au surplus ce sont le plus souvent les papes qui, apercevant de la barque de Pierre que la tempête tourmente ce fanal mystérieux, cinglent vers elle, lui demandant avis et prières ; et l'on est saisi devant ces deux humilités qui s'inclinent dans un beau geste de foi chrétienne.

Elle proclame la grandeur de la charge ; mais c'est pour que l'homme qui en est investi se grandisse à sa hauteur. Elle se rencontre avec saint

Bernard. « Vous vous glorifiez de votre trône, écrivait celui-ci à Eugène III ; mais ce n'est là qu'une éminence pour découvrir au loin tout ce qui se passe ; le nom d'évêque vous a été donné à cette fin. » Hildegarde, dans son langage plus mystique, lui écrira : « Vous qui voulez avoir la puissance d'une grande gloire dans le palais du roi, dilatez la Justice du Très-Haut. » Et elle ajoute : « Soyez miséricordieux aux malheurs publics et privés, parce que Dieu ne méprise pas les souffrances de ceux qui le craignent. »

Et sans cesse apparaît chez elle le souci des opprimés. Cela revient dans ses lettres comme leitmotiv douloureux. Elle est la voix de la Justice méconnue qui crie vers ceux qui en détiennent quelques lambeaux. Plus ses correspondants sont puissants, plus elle fait monter vers eux, ardente et irritée, la plainte des victimes dont elle semble les rendre responsables.

A Anastase IV (1153-54), un vieillard presque centenaire « qui désire avoir de ses lettres, à l'exemple de ses prédécesseurs », elle répond *ex abrupto* : « O homme, qui avez cru pouvoir vous désintéresser de l'orgueilleuse jactance de ceux qui vous entourent, pourquoi ne sauvez-vous pas les naufragés qui, sans secours, ne peuvent échapper à leur perte... Vous ne vous souciez pas de la Justice, cette fille du roi, objet de l'amour du ciel, et qui fut confiée à vos soins. Vous la laissez gisante à terre, cette royale, dépouillée de son dia-

dème et de sa tunique par la brutalité de vos administrateurs, ces hommes qui aboient comme des chiens et qui gloussent de loin en loin dans la nuit, comme des poules pour l'inepte plaisir de faire entendre leur voix.... Vous laissez le mal lever fièrement la tête; et cela par crainte de ces hommes détestables qui *aiment la richesse plus que la justice.* » Enfin, après avoir prédit très clairement les malheurs qui, dans quelques années vont fondre sur Rome « parce qu'elle n'a pas aimé d'un ardent amour la Justice, fille du roi », elle termine sa lettre par cette exhortation : « Vous, ô homme établi pasteur aux yeux de tous, levez-vous, allez vous rallier au plus vite à la *Justice*, afin que le médecin suprême ne vous accuse de n'avoir pas purifié son bercail ni fait l'onction aux brebis malades. »

Dans sa réponse au pape Adrien IV (1154-1159) qui commença si vaillamment la résistance aux envahissements de Frédéric Barberousse et qui lui demande des paroles d'admonition, *commonitoria verba*, elle annonce de rudes combats. « Vous aurez à subir la violente attaque du lion cruel et du léopard. » Vraiment, on ne saurait qualifier mieux ce glorieux Hohenstauffen où il entre du reître et du recors, et que le génie allemand, mirant en lui son idéal, a magnifié en héros de légende. Elle termine ainsi : « La vraie lumière vous dit : Pourquoi ne frappez-vous pas ces tristes serviteurs qui vous dressent des embûches dans l'ombre, à la façon

des araignées. Veillez, ainsi que le demande l'intérêt du peuple au temps où nous sommes, très saint père, souvenez-vous que vous êtes homme sur cette terre, et ne craignez pas que Dieu vous délaisse, car vous verrez sa lumière. »

Écrivant au pape Alexandre III (1159-81) qui eut à soutenir tout le poids de la lutte, probablement après la solennelle réconciliation de Venise (23 juillet 1177), qui fut un triomphe pour la papauté, elle demande l'indulgence du pontife pour les vaincus et les compromis, et cela dans des vues d'apaisement : « O Père très doux, imitez ce père miséricordieux qui accueille son fils repentant et qui dans la joie de le retrouver fait tuer pour lui le veau gras. Soyez dans l'Eglise comme l'étoile du matin qui annonce le soleil. Longtemps plongée dans la nuit du schisme, elle attend la lumière de la Justice divine. Corrigez sans doute dans les limites qu'exige le zèle pour Dieu ; mais versez à flots sur les repentants l'huile de la miséricorde ; Dieu la préfère aux holocaustes. »

*
* *

Il en va de même avec les évêques. Les éloges extraordinaires qu'ils lui adressent avec des demandes de prières ne peuvent ni ébranler son humilité fortement assise, ni faire dévier la ligne de sa vision. Elle y répond, respectueusement d'ailleurs, par des exhortations pieuses, des admo-

nestations, des reproches même assez vifs s'accordant avec ce que l'histoire nous apprend de ces prélats vivant de l'Église, hors l'Église. Il en est qu'elle loue sans réserves, saint Eberhard de Salzbourg pour sa noble résistance, Arnold de Trèves qu'elle avait connu prévôt de Saint-André de Cologne, Hartwich de Brême, quelques abbés et abbesses.

Mais les éloges ne sont pas la note dominante de ses lettres.

Hilin, archevêque de Trèves, qui avait été légat du pape en Allemagne et — pour l'honneur de son pontificat — trop comblé de la confiance de Frédéric (1152-69), écrit à Hildegarde dans un style assez précieux, la priant « avec tous ceux qui se réfugient dans le port de sa consolation, de lui *distiller quelques gouttes du cellier du roi céleste*, afin que ces voluptés l'enivrent à merveille dès cette vie ».

La sainte n'y manque pas. Après lui avoir prédit des jours « de grands dangers et de crainte » succédant à l'époque présente qui n'est « ni froide, ni chaude, mais simplement malpropre », elle conclut par cette parabole imaginée de l'art de fortifier au moyen âge : « Un roi avait une ville dont il faisait sa gloire. Il confia à trois hommes le soin de la défendre. Le premier, il le chargea de la tour, le second du centre de la ville, le troisième des murs d'enceinte avec les bastions. C'est vous qui êtes sur la tour, le peuple est dans la ville et

le clergé sur les murailles. Si le mur est attaqué, le centre envahi, tenez ferme dans la tour pour éviter la ruine complète de la ville. »

Elle excite véhémentement à la pénitence Gunter, évêque de Spire (1146-61). « O homme, sortez de votre ruine, et bâtissez pour le ciel. Surgissez des ténèbres qui vous enveloppent; car c'est à peine si votre âme est vivante à cause de vos œuvres. »

Plus sévère encore envers l'évêque Hermann de Constance (1138-66), elle lui reproche sa vanité et ses injustices : « La lumière de Justice dit : Homme, ressaisissez votre âme; laissez-la se morfondre à l'exemple des anciens prélats que n'atteignait pas le souffle de la vanité.... Des ouvriers viennent nombreux défendre leurs intérêts. Ils ne demandent que ce qui est nécessaire à une vie étroite et sans plaisir.... Et vous, remuant vos lèvres, vous y faites passer superbement, à l'unisson de votre cœur, les grands vents de la magniloquence; et vous les réduisez à s'indigner contre vous. »

Elle exhorte l'évêque de Verdun à « soigner mieux son jardin », celui de Prague « à ne pas imiter ces bergers qui se découronnent en fuyant, plutôt que de défendre l'Église de Dieu », celui de Cologne à renoncer à l'avarice; elle annonce à Arnold, archevêque de Mayence, voué corps et âme au schisme et à l'empereur, sa mort prochaine. « Tournez-vous donc vers le Seigneur, lui écrit-elle, parce que votre temps viendra bientôt. » Elle avait fait la même prédiction à Henri, son prédécesseur

On éprouve comme un frisson du *movebo candelabrum*; et il semble, dans ce double courant de sévérité et d'encourageante douceur qui traverse la correspondance d'Hildegarde, qu'on voit s'avancer côte à côte, dans la grande nuit du sanctuaire, l'ange de la Justice et l'ange de la Miséricorde, l'un écartant les lampes mortes à jamais, l'autre ravivant celles qui brûlent encore et que le souffle d'un siècle violent voudrait éteindre.

*
* *

Quand Hildegarde écrit aux rois et aux empereurs, sa parole ne faiblit pas, mais semble s'élargir en ondes prophétiques plus étendues dont après sept siècles passés la ligne d'horizon nous échappe encore.

Telle sa réponse (1148) au roi Conrad, le premier des Hohenstauffen, à son retour désenchanté de la deuxième croisade, lui demandant des prières pour lui et « son fils qu'il désire voir régner après lui ».

Elle y prend ouvertement l'attitude de prophétesse, peignant à grands traits et avec une précision remarquable toute l'histoire de l'Église jusqu'aux persécutions suscitées par l'antéchrist. Elle signale d'abord les plaies de son temps qui préparaient le triomphe de l'hérésie protestante : « Le temps où vous vivez est d'une légèreté de femme. » Elle voit ensuite la réforme : « Après, viendront des temps encore plus mauvais où les vrais Israélites seront flagellés, où l'édifice catholique sera secoué par

l'hérésie. » Puis, une nouvelle force se manifeste dans l'Église : « Des temps plus vigoureux viendront. »

C'est, comme on le voit, le bilan établi par avance des pertes et des gains de l'Église, de ses défaites et de ses triomphes sous l'action providentielle du Très-Haut.

Cette réponse dut être une décevante énigme pour Conrad qui ne désirait pas voir si loin dans l'avenir, préoccupé seulement d'assurer le trône à son fils. A cette question sous-entendue, Hildegarde ne répond pas. Peut-être ne veut-elle pas accabler le vieux roi malade en lui montrant sa couronne sur la tête de son neveu Frédéric. Plus probablement, la sainte ne se laisse pas distraire, par des contingences secondaires, de sa grande vision générale.

Hildegarde n'écrivit pas seulement à Frédéric; elle le vit, mandé par lui à Ingelheim. La lettre de l'empereur rend justice à sa perspicacité prophétique. « Nous vous faisons savoir, ô sainte abbesse, que les prédictions que vous nous avez faites, quand nous vous priâmes de vous présenter à nous, lors de notre séjour à Ingelheim, se sont d'ores et déjà réalisées. Néanmoins, ajoute-t-il, nous ne négligerons rien de ce qui peut contribuer à l'honneur de notre règne. » Cette restriction du *sed nos tamen* semble indiquer que, malgré les arrhes prophétiques qu'il a déjà en mains, Frédéric ne consent pas à se laisser détourner de la lutte criminelle engagée contre la papauté et qui entre dans son programme

de politique impériale. La réponse de la sainte doit vraisemblablement se placer vers 1155, avant la mort d'Adrien IV. Dans une parabole légèrement obscure, elle condamne au nom du Souverain Juge les entreprises du prince, et l'engage à régner par la miséricorde et la justice, à se garder de l'avarice; puis, lui annonce un règne assez long mais agité : « Dans une vision mystérieuse, je vous vois : vous vivez au milieu des troubles et des luttes; cependant il vous reste un certain temps pour régner sur les choses de ce monde. Prenez donc garde que le roi suprême ne vous abatte à cause de votre aveuglement, si vous oubliez que le sceptre vous a été donné pour gouverner selon la justice... » Puis elle lance comme un trait de foudre l'apostrophe comminatoire vibrante, rapide : « Celui qui est, dit : la révolte, je la détruis, l'opposition de ceux qui me méprisent, je la brise. Malheur ! malheur à celui qui se laisse aller à ce grand mal du mépris de moi. Retiens ces paroles, roi, si tu veux vivre; autrement mon glaive te frappera¹. »

On ne saurait nier qu'il n'y ait de la part d'une femme, fût-elle abbesse et sainte, une certaine hardiesse virile à parler de la sorte à un empereur, quand cet empereur portait le nom le plus redouté depuis le nom exécré d'Enobarbe. Elle déploie plus de courage encore que saint Bernard, quand, dans sa suprématie incontestée, il traitait de suppôt

1. Pitra, 562, *Nova Opera*; Lettre CCXXI, p. 369.

du diable le roi Louis (1142) qui, disait-il, « voulait forcer de nouveau les pauvres, les captifs, et ceux que le fer moissonne, à pousser vers le père et le vengeur de la veuve et de l'orphelin leurs cris plaintifs, leurs gémissements et leurs sanglots. »

Saluons en passant cette hardiesse courageuse chez ces deux éminents contemporains mise sans marchander au service des opprimés. Elle montre comment les saints arrivent par la vie parfaite à la plénitude de la vérité libératrice — *Veritas liberabit*. — Ils sont, humainement parlant, à un degré supérieur, des hommes libres, et ils puisent dans cette conscience de leurs droits imprescriptibles la force d'opposer le Roi éternel et juste aux rois tyrans, aux rois éphémères, aux rois pour rire ! Ce n'est pas la moindre gloire aux yeux des hommes, des Benoît, des Ambroise, des Grégoire !

Faut-il croire qu'Hildegarde exerça quelque influence sur ce règne de domination sinistre et glorieuse tout à la fois ? Pourquoi non ? Peut-être bien le terrible Hoenstauffen assagi par le temps dut se rappeler sur la fin de sa vie les mystiques prophéties de la sainte en qui il avait eu confiance. Il fut bien de son temps dans ses excès comme dans la persistance vivace de sa foi, terminant sa carrière politique ainsi qu'il l'avait commencée, par une croisade. Ce fut la grande expiation ; car il y trouva la mort. Dieu, ainsi que l'avait prédit Hildegarde, abattit le colosse aux pieds d'argile. « Il fut, comme Nabuchodonosor, renversé par la petite pierre des-

« cendue de la montagne », et la pierre est toujours prête à descendre pour renverser les pygmées de passage, dressés sous une couronne orgueilleuse contre la papauté qui demeure.

Quand Mathieu, duc de Lorraine, croisé obstiné non moins qu'incorrigible viveur, deux fois excommunié par le pape Eugène, la consulte sur son avenir, un peu comme de nos jours certaines gens consulteraient une somnambule extra-lucide, la sainte abbesse se contente de blâmer sa conduite indigne « d'un sergent de ce serviteur vers qui regarde la montagne ».

A la malheureuse Éléonore d'Angleterre « dont l'esprit est semblable à une tour enveloppée de nuages », elle conseille « de se mettre dans la paix avec Dieu et avec les hommes ».

A Henri d'Angleterre tout jeune encore, le futur assassin de saint Thomas, elle donne de sages avis : « Vous avez en partage des dons précieux capables de vous valoir le ciel ; mais voici qu'un oiseau noir vient de l'aquilon et vous dit : Tu peux tout faire, à ton bon plaisir. Va donc, et à quoi bon te soucier de la justice ; si tu observais ses principes tu serais esclave et point roi. »

*
* *

Ses contemporains ne doutent pas un instant qu'elle possède le secret de l'avenir et des choses cachées. De toutes parts affluent les lettres de consultation. Beaucoup l'interrogent sur leur pré-

destination. Extrêmement réservée quand il s'agit de ces inutiles curiosités, la sainte satisfait à toutes les demandes de direction spirituelle. Combien de vocations affermies par elle, de persévérances assurées, de consciences apaisées ! Combien de pasteurs d'âmes reprennent vaillamment leur boulette que le découragement allait faire glisser de leurs mains !

Hildegarde n'échappe même pas, hélas ! — et c'est là un étrange mérite — à l'épreuve des disputes métaphysiques qui sévissaient cruellement alors, et à l'état endémique, sur les régions universitaires. C'est le temps des Abeilard, des Gilbert de Porée, des Guillaume de Champeaux, de Pierre Lombard, de Guillaume d'Auxerre et autres maîtres des sentences, tout aussi entraînés aux joutes de l'esprit que les chevaliers aux galants tournois. Les écoles opposées des nominalistes et des réalistes se complaisent en des exercices dangereux d'acrobatie sur corde lisse. On ne sait quel esprit assemble-nue jette sur la scholastique tant de subtiles poussières qu'elle en restera troublée plusieurs siècles. Au lieu de mordre au beau fruit savoureux de science théologique, on ergote indéfiniment sur son écorce dure et conventionnelle.

C'est ainsi qu'un docteur de l'Université de Paris, maître Udo, écrivant à Hildegarde lui soumet cette proposition dont la négative soutenue par Gilbert de Porée fut ensuite condamnée au concile de Reims (1148) : « *Pouvait-on dire la paternité est Dieu, la divinité est Dieu* en se servant de termes

abstrait? » La sainte n'hésite pas à répondre par l'affirmative : « En Dieu, dit-elle, il n'y a rien qui ne soit Dieu. » (Lett. CXXVII).

On ne saurait donner une notion plus exacte de l'Eucharistie, continuation de l'Incarnation, qu'elle ne le fit à un prêtre qui l'avait consultée : « La même vertu du Très-Haut qui a formé la chair du Verbe dans le sein de la Vierge convertit sur l'autel, à la parole du prêtre, l'oblation du pain et du vin au sacrement de la chair et du sang du Seigneur en le fomentant par sa vertu. »

Moins discrets encore, les Bénédictins de l'abbaye de Villars, en Brabant, mis en relation avec la sainte par leur compatriote Guibert de Gambloux, lui demandèrent la solution de trente-huit questions très épineuses sur l'Écriture sainte et la théologie. La sainte compose un opuscule¹ pour leur répondre. A la demande d'un autre monastère du même ordre, elle compose également un traité intitulé : *Explication de la règle de saint Benoît*.

Tant il est vrai que, de l'Orient à l'Occident, de Lutèce à Jérusalem, notre sainte avait renom d'universel savoir.

*
* *

Nous rangeons sous la rubrique *Correspondance*

1. On ne trouve nulle part trace de ces réponses. Guibert de Gambloux dans sa lettre à Rudolphe, abbé de Villars, déplore amèrement qu'elles aient été dispersées à la mort de Wicelin, neveu d'Hildegarde, prévôt de Saint-André de Cologne.

les trois lettres au clergé de Cologne, à l'Église de Trèves et à l'abbé Werner de Kirchheim, bien qu'elles dépassent la portée des communications ordinaires. Elles contiennent en effet l'annonce du protestantisme, et ne sont au surplus qu'un résumé assez détaillé des prédictions disséminées dans les œuvres de la sainte, sur les grandes tourmentes de l'Église, le protestantisme, la Révolution, l'antéchrist et la fin du monde.

L'incomparable voyante se répète sur ce point. Il semble qu'elle est le tocsin d'alarme ou le marteau qui frappe à vide sur l'enclume pour que le bruit du marteau frappeur éveille au loin les consciences endormies. Elle redit les mêmes choses presque dans les mêmes termes, tant elle a nette et invariable attachée à l'esprit l'image de l'avenir. Elle y vit comme dans le présent.

A ce point de vue, sa lettre au clergé de Cologne¹, contrairement à beaucoup de ses prophéties, est lumineuse.

Contre les prêtres de l'Église du Christ que la négligence a découronnés, « parce qu'ils ne veulent pas travailler pour Dieu », mais en vue de leur cupidité rapace, le démon suscite une église à lui, faite de ses disciples et de ses sujets, et il leur dit : « Vous êtes plus disciplinés qu'eux devant le peuple ; et, parce que vous êtes ainsi, élevez-vous au-dessus d'eux, prenez-leur richesses, honneurs,

1. Migne, col. 244 à 253.

et quand vous les aurez dépouillés, étouffez-les. » Quel est ce peuple nouveau que le démon lance à l'assaut de l'Église? « Ce peuple séduit et envoyé par le diable viendra, la face pâle, se composant un masque de sainteté, et *il gagnera les plus puissants princes du siècle.* »

Suit, tracé à grands traits sobres, le portrait de ces *réformateurs austères*, pharisiens hypocrites, loups cachés sous la peau de brebis, s'affublant des vertus opposées à leurs vices, l'austérité, la continence, le désintéressement. « Et le diable dit encore en lui-même : Dieu aime la chasteté et la continence ; je leur en donnerai l'apparence. » Cependant beaucoup résistent à ces menées ; « alors *ils conseillent aux princes et aux riches de contraindre* par la violence ces pasteurs de l'Église, et les autres hommes spirituels, leurs disciples, à *devenir justes* ».

Cette invasion de l'erreur est un fléau nécessaire parce qu'il est purificateur. C'est la tempête qui nettoie le ciel. « Il est nécessaire que les œuvres d'iniquité soient purgées par les tribulations et les brisements. Or, ces hommes infidèles, séduits par le démon, seront pour vous comme *des balais et des fouets*, parce que vous n'adorez pas Dieu purement. »

Enfin, sur le ciel de l'Église encore humide des tempêtes, l'arc-en-ciel se pose, le soleil de la prospérité luit, « et les hommes admireront comment une si violente tempête a pu s'apaiser dans un tel

calme. » La lettre se termine par quelques prophéties spéciales à l'Église de Cologne, qui eut en effet le bonheur d'échapper à la contagion.

Cette analyse trop rapide ne saurait donner la physionomie exacte de la lettre prophétique qui est comme un monument d'histoire. Cependant il est aisé d'y saisir tout le dessin de la Réforme : sa cause qui est la corruption vénale et les scandales du clergé, prétexte de sa révolte et en partie de ses énormes succès, le caractère pharisaïque de ses tenants qui est resté chez leurs successeurs la tare ignominieuse, l'influence entraînant et presque décisive de ses chevaliers-servants, les princes d'Allemagne cupides, ignorants et ambitieux, jusqu'à sa doctrine essentielle de la justification (*Ils les forceront à devenir justes*), et, enfin, la faillite sur le *sursum* glorieux de l'Église qui, éprouvée et épurée, se reprend.

La lettre au clergé de Trèves¹ est dans le même sens. Hildegarde, dans sa visite, avait transmis les menaces du ciel qui avaient eu déjà un commencement de réalisation. C'est alors que le prévôt de Saint-Pierre, de concert avec son clergé, pria la sainte de leur renouveler par écrit ces avertissements qui resteront tout à la fois comme un monument de la Justice de Dieu et une preuve de la valeur des révélations de leur mère bien aimée.

La sainte répond humblement à leur prière :

1. Migne, col. 253 à 258.

« Moi, écrit-elle, la chétive forme qui n'ai ni santé, ni force, ni courage, ni doctrine, mais qui suis soumise aux maîtres, j'ai entendu du sein de la lumière mystique de la vision vraie ces paroles dirigées contre les prélats et les clercs de Trèves. »

Elle annonce alors, comme dans la lettre à Cologne, les spoliations et les persécutions de l'Église, la suppression des couvents ainsi que les triomphes qui suivront. Après cela viendra un nouvel assaut de l'erreur dans lequel on peut voir l'impiété du XVIII^e siècle aboutissant à la révolution, et enfin la période de l'antéchrist.

« Des hommes puissants ravageront beaucoup de villes et de cloîtres. J'ai vu et entendu que ces périls et ces désastres arriveront aux villes et aux cloîtres pour punir la transgression de l'obéissance et des autres préceptes. »

Les mêmes prophéties, plus menaçantes encore, sont contenues dans la lettre à Werner de Kirchheim¹. Après avoir évoqué magnifiquement, à la façon de Jérémie pleurant sur Jérusalem, l'image de l'Église humiliée, elle met sur ses lèvres décolorées cette austère apostrophe à ses prêtres infidèles : « O prêtres, qui m'avez négligée jusqu'à présent, les princes surviendront et avec eux un peuple nombreux. Ils se jeteront sur vous, vous chasseront avec mépris et enlèveront vos richesses, parce que vous n'avez pas rempli les devoirs de votre

1 Migne, col. 269.

office sacerdotal. Et ils diront de vous : ces adultères, ces voleurs, ces malfaiteurs, il faut les chasser de l'Église ; et en cela ils prétendront servir Dieu, parce qu'ils diront que vous déshonorez l'Église. Alors s'accompliront ces paroles : *Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité des choses vaines, les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont unis.* » (Ps., II).

Dans cette trilogie, l'oracle passe au-dessus des sollicitudes privées des âmes qui s'adressent à elle comme à leur refuge, pour prendre son essor sur les cimes prophétiques, et de là, fouiller de ses yeux perçants d'aigle illuminé, dans un but qu'on devine, les lointains de l'avenir qui s'enténébrent. Prédire l'orage ce n'est pas le conjurer ; mais n'est-ce pas du moins en atténuer les effets ?

*
* *

Le caractère fatidique des lettres d'Hildegarde fit une partie de leur succès. Ce succès fut immense, comme est inépuisable chez les hommes la curiosité de savoir l'inconnaissable. On peut dire d'elle, comme d'une spirituelle précieuse du xvii^e siècle, que « ses lettres étaient fort répandues à la cour et à la ville », et ajouter qu'elles passaient, traduites, commentées, admirées, de mains en mains et de couvent en couvent, non point pour l'agrément des esprits, mais pour l'édification des âmes. Rien n'est suggestif de ce sentiment complexe de curiosité et de crainte mystérieuse qu'elles

inspiraient, comme une lettre¹, au tour d'ailleurs agréable, qu'écrivit à la sainte, vers l'année 1177, Guibert de Gambloux en réponse à une des siennes. Elle est très longue. On nous saura gré d'en détacher quelques passages :

« Guibert de Gambloux à Hildegarde.

« Notre ami commun, le seigneur Liger de Vaura, d'illustre souche et d'une piété encore plus remarquable, par lequel je vous ai fait tenir la deuxième partie de nos lettres, est revenu d'auprès de votre sainteté. Je ne lui laissai la paix qu'une nuit à peine ; car le lendemain, à l'aube, je me fis ramener un cheval par un familier et me transportai vers lui. Comme je ne le trouvai pas sur l'heure, je reçus des mains de sa compagne Élisabeth, une fervente chrétienne — et cela dans des sentiments de respectueuse reconnaissance — la réponse que votre douceur m'adressait par son intermédiaire. Soupçonnant — avec vérité d'ailleurs — que ce pli renfermait quelque importante et magnifique communication et, je l'avoue franchement, redoutant par trop que la colère divine, irritée de mes fautes, ne se serve de votre bouche pour *m'annoncer quelque châtiment immédiat ou quelque menace pour l'avenir*, je n'ai osé prendre connaissance de votre lettre qu'après avoir prié.

1. Citée pour la première fois par le card. Pitra, *Nova Opera*, p. 381.

« Je suis donc entré à l'église qui est proche de la maison et j'ai déposé sur l'autel le parchemin. Je tombai alors à genoux priant l'Esprit-Saint de me rendre digne de cette lecture et d'ouvrir mon cœur à l'entendement de ce que j'allais lire. Quant à mes péchés, en supposant qu'ils me valussent l'imminence d'un grand péril, je comptais y échapper par l'intercession des saints....

« ...Le soir approchant, le chevalier Liger revint à la maison. Il m'accueillit d'un sourire gracieux, s'acquittant du devoir que vous lui aviez confié de me saluer de votre part. Il s'aperçut bientôt que j'étais déjà en possession de votre lettre et il me pria de la lui traduire en langue romane. « Vous ne voudriez pas, ajouta-t-il, que je ressemble à un âne qui porte du vin sans y goûter. » Il insista avec prières. J'eus peine à obtenir, car il était tard, que la lecture fût remise au lendemain.

« Je m'efforçai donc, l'heure venue, devant de nombreux clercs et laïques, malgré les difficultés de la tâche, de satisfaire de mon mieux à ses désirs. Tous furent saisis d'étonnement et d'admiration et rendaient grâces à l'Esprit-Saint, esprit de sagesse, qui parlait par son truchement, je veux dire par votre bouche. Ensuite, les personnes qui se trouvaient là, de tout âge et hiérarchie, m'obligèrent, malgré que je m'y refusai, à donner — entreprise délicate — le commentaire de vos paroles.

« Faut-il dire avec quelle avidité tous les assistants, dont plusieurs appartenaient à l'Église, lurent, copièrent votre lettre en l'exaltant ? Il y avait là un homme de grand nom et de grand savoir, dom Rupert, ancien abbé de Valroy. A la lecture de la lettre qu'il écoutait en silence, agitant seulement la tête assez souvent, il fut si ému qu'il eut peine à se contenir jusqu'à la fin et déclara, en un élan, non cependant dépourvu de dignité, que les paroles qu'il venait d'entendre ne pouvaient être attribuées qu'au Saint-Esprit.

« Mon avis est, dit-il, que, pour atteindre à la force et à l'élévation de ces paroles, les grands maîtres de France qui sont nos contemporains, quelle que soit d'ailleurs la souplesse de leur génie, eussent eu besoin du Saint-Esprit. Eux ! leur cœur est vide et leur bouche est un sac à bruit. Sans souci des questions pratiques d'où naissent les rixes, sans intelligence de ce qu'ils disent ou affirment, ils s'enlacent eux et les autres dans les lacets subtils des disputes vaines. Mais elle, la sainte âme, à ce que j'apprends, soumise à une discipline régulière, purifiée par les verges de la maladie, réservée, douce, humble de cœur, n'a qu'un but, le seul nécessaire, la gloire de la bienheureuse Trinité. Elle la contemple dans la simplicité de son âme virginale ; elle puise à sa plénitude de quoi apaiser au dehors la soif des humains. »

Un autre, que Guibert de Gambloux ne nomme

pas et qui ne saurait être que lui-même, prend alors la parole, si longuement, que nous ne l'écouterons pas, le prolix moine. Nous lui saurons gré, toutefois, en attendant de faire avec lui, au prochain chapitre, plus ample connaissance, d'avoir donné, en langage humain, la note exacte sur la correspondance si édifiante de la sainte abbesse.

CHAPITRE VI

NOUVELLES ET DERNIÈRES ÉPREUVES (1177)

Difficultés avec le chapitre de Mayence. — Saint-Rupert est mis en interdit. — Christian de Buch. — Lettre sur l'art religieux aux prélats de Mayence. — Solution du conflit. — Guibert de Gambloux à la mort de Volmar devient aumônier et confident de la sainte, 1177.

La fin de la vie d'Hildegarde ne devait pas être exempte d'épreuves. N'était-il pas dans sa destinée d'être une perpétuelle porteuse de croix ? Plus elle s'approche du Soleil de Justice, plus elle se cristallise dans la souffrance pour resplendir au feu de ses rayons. Les contradictions ne lui avaient pas fait défaut jusque-là, au milieu même des témoignages d'admiration où brillaient comme les premiers feux de son auréole de prédestinée. Il lui restait à subir la persécution injuste, et celle-ci monta de la chancellerie ecclésiastique de Mayence dont dépendait Saint-Rupert, portée sur l'aile noire du schisme que la sainte prieure abhorrait.

Nous avons vu qu'à l'archevêque Arnold, sa créature, sorte de tyran féodal et fiscal, tué par

les bourgeois de Mayence irrités de ses exactions, Frédéric avait donné pour successeur (1161) Conrad de Wittelsbach sur lequel il croyait pouvoir compter. Mais celui-ci, soutenu d'ailleurs par les conseils d'Hildegarde, fit profession de fidélité à Alexandre III et dut s'enfuir auprès de lui (1165) pour se soustraire au serment schismatique exigé par l'empereur qui mit à sa place son ancien compétiteur, Christian de Buch.

Ce dernier, plus soldat qu'évêque, devint en Italie où il était depuis 1172 avec les pleins pouvoirs impériaux (*gerens plenam vicem imperatoris*), le bras droit de Frédéric dans la dernière campagne qu'il entreprit en Italie contre Alexandre III. Il assiégea même le pape dans Tusculum.

Après l'insuccès de cette campagne, ce fut lui qui mena entre le pape et l'empereur les négociations qui aboutirent à la réconciliation de Venise en 1177.

On consentit alors une sorte de concordat en vertu duquel les prélats schismatiques et rebelles seraient maintenus dans leur siège. C'est ainsi que, d'intrus, Christian devint pasteur légitime, continuant d'ailleurs de paître son troupeau à distance et par intérim.

Christian, *par la grâce de Dieu* archevêque de Mayence, écrivit même, à l'exemple de ses prédécesseurs, et après que son élection eut été régularisée, à son illustre diocésaine une lettre qui ne manque pas d'onction épiscopale. Il y sollicitait des

avis (*exhortatoria verba*) ; « car il lui arrivait, en se consacrant au service extérieur du roi terrestre, de négliger trop, en son intérieur, le roi céleste. Il se recommandait donc à ses prières, afin que, grâce à elle et au secours de Dieu, il pût échapper aux orages et tempêtes de ce siècle qui, vraiment, l'obsédaient ».

La sainte, qui apprécia sans doute cette sincérité à sa juste valeur, ne manqua pas de l'engager à s'occuper de sa charge pastorale, « en attendant que la nuit ne vienne pour lui ». Occupé à batailler en Italie, il n'y prit pas garde et continua de laisser son diocèse entre les mains de prélats administrateurs.

Souvent les serviteurs, dans leur empressement intéressé, font parade d'un zèle intempestif. C'est ce qui arriva. On se souvint qu'Hildegarde avait soutenu Conrad, l'encourageant « à fuir les ténèbres de l'injustice, de façon à être aux yeux de Dieu un fils légitime ayant droit à l'héritage, et non l'enfant de la concubine¹ ». On voulut venger ces allusions cinglantes, et on chercha un prétexte. Il n'est pas long à trouver quand la rancune est rabatteuse de la malveillance.

Or, en l'année 1177, un jeune homme était mort à Bingen, frappé des censures, probablement — c'est l'avis de Stilling — pour avoir soutenu la cause d'Alexandre III, mais, relevé de l'excommu-

1. Traduit du card. Pitra, *Nova Opera*, p. 557.

nication et absous avant sa mort ; l'abbesse avait cru pouvoir l'inhumér au cimetière ou à l'église de Saint-Rupert. Ordre immédiat de Mayence d'avoir à exhumer le corps aussitôt ou à s'abstenir *a divinis*. C'était donner à Hildegarde des apparences de révolte et la placer perfidement entre une injustice à commettre et un châtement immérité à subir. Elle se soumit à la peine ; mais ne renonça pas à plaider sa cause et celle du mort.

Malgré son grand âge, elle se rend à Mayence, accompagnée de l'archevêque de Cologne, Philippe, son ami, et d'un soldat de marque qui peut-être était le parent du défunt. Les prélats aveuglés ne voulurent rien entendre ; bien plus, quelques-uns d'entre eux se rendant à Rome à l'occasion du concile qu'y tenait Alexandre III, à Latran, desservirent l'abbesse auprès de Christian et en rapportèrent la confirmation de l'interdit.

Celle-ci, dans une lettre d'une énergique précision dont cette fois les considérations mystiques n'occupent que le second plan, en appelle directement à Christian. Après un exposé très net des faits, elle se plaint de l'inutilité de sa démarche auprès des prélats. « Leurs yeux sont tellement chassieux qu'ils n'ont pu s'éclairer d'une lueur de pitié en la voyant se retirer tout en larmes. »

Ils ont d'ailleurs trompé l'archevêque en dénaturant odieusement les faits. Quant à la conduite qu'elle doit tenir, sa vision, dont rien ne saurait altérer la sérénité, la lui a manifestée clairement :

« Mieux vaut tomber entre les mains des hommes que de transgresser les ordres de Dieu (Dan. XIII). » Elle supplie néanmoins le pontife de ne pas mépriser les larmes de ses dolentes filles qui sont dans la peine la plus extrême.

Hildegarde écrivit en même temps une longue lettre¹ aux prélats de Mayence, lettre vraiment étrange, où, après avoir dénoncé « l'esprit de vengeance » qui les animait, elle s'élève aux considérations les plus hautes sur l'art chrétien qu'elle définit joliment : « Une réminiscence à moitié effacée d'une condition primitive dont nous sommes déchus depuis l'Éden. »

La musique en particulier est un souvenir de l'état d'innocence, alors que l'homme jouait avec les bêtes et chantait avec les anges. L'âme humaine est une *harmonie*, une *symphonie* vibrante en accord avec l'universelle création. Adam par sa désobéissance a rompu le charme, brisé les cordes. L'instrument sorti si parfait des mains du créateur ne rend plus que des sons malhabiles; et cependant, il reste à l'homme, dans les profondeurs sommeillantes de son être « ce souvenir vague, indéfini, que nous avons à notre réveil des images qui ont visité nos songes ». Comme dans la caverne de Platon les images passent éveillant en nous une mystérieuse nostalgie du divin; car l'art, dans son principe, se confond avec la Beauté infinie dont cha

1. Migne, col. 218 à 243. Aux prélats de Mayence à propos de l'interdit lancé par eux.

cun de nous ne perçoit qu'un rayon tremblant et furtif, issu du grand foyer pour lui seul.

Toutefois, l'homme peut remonter en partie la pente descendue. Il peut s'essayer à réparer l'instrument brisé par Satan qui est ennemi de l'harmonie. C'est ce qu'ont fait les prophètes inspirés en composant les cantiques et les psaumes et, à leur exemple, les sages (Hildegarde appelle sages les artistes même profanes) que le Dieu a touchés de son archet pour qu'ils vibrent à leur tour. Peut-être avait-elle à l'esprit quelque poème national, le *Kudrun* par exemple, qui nous montre le chanteur Horant domptant la nature entière par le charme de ses chants.

« Comme la nuit s'en allait, et que le jour commençait à paraître, Horant se mit à chanter, et tout à l'entour, dans les bosquets, les oiseaux se turent, charmés par son chant.

« Les animaux de la forêt quittèrent leur pâturage. Les vers de terre qui rampent sous le gazon, les poissons qui nagent sous les flots, quittèrent leurs voies. Horant jouissait du prix de son art¹. »

On semble pressentir déjà l'admirable théorie de l'harmonie des êtres rétablie par la sainteté. Le péché a ouvert des abîmes entre les éléments divers de la création; la sainteté, en des cas particuliers, y jette des ponts provisoires. Plus l'homme est saint, plus il se rapproche de l'Éden, sanctuaire

1. *Kudrun*, 6^e aventure. Bartsch, Leipzig, 1880.

de Beauté et d'Harmonie, plus aussi l'Éden perdu se rapproche de lui. C'est saint François d'Assise conversant avec les bêtes; c'est notre sainte, comme plus tard saint Ignace de Loyola, aimant passionnément la musique, même dégénérée; « car telle était l'aptitude musicale d'Adam que l'homme actuellement n'en saurait supporter la puissance ».

Et la dissertation se poursuit ainsi gracieusement idéale, rencontrant en chemin par une géniale coïncidence les théories des penseurs les plus élevées du paganisme, Pythagore, Platon, pour s'élever ensuite en des régions baignées de plus de lumière, parce que le Soleil de la Révélation y a lui. Elle déploie tant de grâce insouciant à parler de son art favori, qu'on la croirait distraite un instant de sa peine par le génie de la musique, n'était-ce le trait qui ramène par une traverse imprévue ses pensées vers l'objet de sa lettre : « Ceux donc qui, sans raison légitime, font le silence dans les églises habituées aux chants en l'honneur de Dieu ne mériteront pas d'entendre au ciel l'admirable orchestre des anges qui loueront le Seigneur. » Et si, seulement, on a vu la gracieuse théorie des anges musiciens de Fra Angelico ou de Memling, on conçoit que ce doive être une privation que de ne les point retrouver dans l'orchestre céleste.

Les prélats de Mayence furent-ils sensibles à ces accents inspirés? Il est permis d'en douter; tou-

jours est-il que Christian, mieux informé, dans une lettre pleine de déférence en réponse à celle de la sainte, leva l'interdit, à charge pour cette dernière de faire à nouveau la preuve de son innocence : « Les témoignages manifestes de votre sainte vie, très chère dame en Jésus-Christ, donnent sur notre âme un tel poids à vos prières, qu'elles sont pour nous des ordres.... Nous vous prions en attendant et supplions que si, par notre faute ou à notre insu, nous vous avons causé quelque peine en cette affaire, vous consentiez à nous accorder un pardon indulgent et à prier vous-même le Père des miséricordes de nous ramener sain et sauf auprès de votre personne et de notre Église de Mayence. »

Sincère ou non, ce vœu de retour ne fut pas exaucé. Frédéric, en quittant l'Italie, avait chargé son fameux chancelier Christian de Mayence de maintenir et de défendre Alexandre III à Rome et dans le patrimoine de saint Pierre. Christian s'y employa si bien que, fait prisonnier par les ennemis du pape, il dut subir une très longue captivité et fut relâché contre une forte rançon. Il était tombé à son tour *in manus hominum*. A la mort d'Alexandre III (1181), il soutint son successeur Lucien III contre les Romains révoltés, et mourut en 1183 assisté par le pape lui-même. Les prières d'Hildegarde avaient porté leurs fruits, Christian mourait défenseur attitré de la papauté indépendante dont il avait été si longtemps l'ardent adversaire.

Mais il y avait beau temps déjà que la paix était rentrée à Saint-Rupert. Le mort dormait son paisible sommeil sous les dalles de la chapelle où le Dieu de l'Eucharistie était rentré et où s'élevaient les pieuses mélodies des moniales rassérénées. En toute cette affaire, la prudente abbesse avait su merveilleusement concilier les droits délicats de la conscience avec les devoirs de la soumission à la hiérarchie ecclésiastique.

C'est au milieu de ces événements qu'apparait comme le bon Cyrénéen, pour l'aider à porter sa croix, le moine Martin Guibert (Wibertus) qui fut plus tard abbé du couvent de Gambloux en Brabant où il était né vers 1120¹.

Il est temps, ayant si souvent fait appel à son témoignage précieux, de le présenter lui-même, d'autant qu'il fut mêlé aux dernières années de la vie de notre sainte. Nul ne fut placé mieux que lui pour la connaître et aussi pour la faire connaître ; car, honoré de l'amitié d'Hildegarde pour laquelle il avait un culte d'enfant, il était en plus doué d'une remarquable *abondance* littéraire qui servait à merveille sa nature expansive. Nul ne put, dans le cercle assez étendu de ses relations, ignorer de ses moindres sentiments. Témoin de sa vie, pendant

1. Le card. Pitra a fait revivre cette originale figure de moine en publiant ses lettres dans ses *Nova S. Hildegardis Opera*. Voir aussi dans la *Revue des Questions historiques*, 1889, l'article du P. Delahaye : *Guibertus Gamblacensis in Brabantia abbas*.

les deux dernières années, et de sa mort bienheureuse, il est regrettable qu'il n'ait pas achevé la biographie de la sainte, ou, s'il l'a achevée, que le temps rongeur en ait dévoré les derniers feuillets¹.

La renommée de celle qu'on appelait la *Sybille du Rhin* ou la merveille de l'Allemagne était, plus de dix ans avant sa mort, universellement répandue en tout pays allemand. Naturellement, on la discutait, dans les couvents d'hommes plus que partout. Malgré l'unanimité des témoignages en faveur de l'abbesse, Guibert avoue qu'il fut quelque temps disciple de saint Thomas : « Sans contredire absolument à ceux qui la louangeaient sans réserve, je ne me pressai pas de croire ni de rechercher la vérité des faits, d'autant que tous ceux qui revenaient d'auprès d'elle ne rapportaient rien d'absolument précis.... Satan ne se transfigure-t-il pas en ange de lumière?... Je pensai donc qu'il valait mieux m'en rapporter aux paroles mêmes de la sainte vieille femme qu'à toutes ces rumeurs qui avaient colporté partout le bruit de sa sainteté² ». C'est alors que le chevalier Siger de Vaure qui fréquentait à l'abbaye de Villars où il se fit moine plus tard et qui visitait souvent la sainte, mit Guibert en relation épistolaire avec elle. La complaisance avec laquelle Hildegarde répondait à

1. *Hildegardis vita, auctore Guiberto*. Pitra, *Nova Opera*, p. 407, d'après le manuscrit de Bruxelles.

2. Lettre à Raoul, abbé de Villars. Pitra, p. 575, d'après le manuscrit de Bruxelles.

ses abondantes épîtres toutes alourdies des questions les plus complexes cueillies à la ronde, dans tous les couvents, la hauteur de ses vues, la splendeur de son âme qui rayonnait à travers ses lettres et aussi — nous l'avons vu — l'enthousiasme de Siger allumèrent en lui un vif désir de la voir. Il ne fallait qu'une occasion. Un certain chanoine de Saint-Lambert de Liège, cédant, comme tant d'autres, à l'entraînement général, désira faire le pèlerinage de Saint-Rupert, et pria Guibert de l'accompagner. Cela se passait probablement en l'automne de 1177¹.

Admirablement accueillis, ils furent pendant quatre jours sous le charme. Guibert ne tarde pas de faire part à Raoul de Villars de ses premières impressions : « Dans un si court espace de temps, ayant observé attentivement tout ce qui concernait Hildegarde, je n'ai rien trouvé de faux, de trompeur, d'hypocrite ; je n'ai rien remarqué qui pût blesser ou nous-mêmes ou un autre homme raisonnable. Tout en elle, pour le dire en un mot, brillait par sa religion, sa discrétion, sa modestie, son édification et la parfaite honnêteté de ses mœurs. »

Sur ces entrefaites mourut le moine Volmar, celui que la sainte « chérissait comme un fils » et qu'elle appelait son « bâton de consolation ». Ce fut pour elle une perte sensible : durant de longues années, il avait été à ses côtés, dans un dévoue-

1. C'est l'opinion du P. Delahaye contrairement à celle du card. Pitra qui le place en 1178.

ment constant et effacé, son collaborateur anonyme dans la rédaction de ses visions, le directeur de son âme et le préposé aux intérêts matériels du monastère.

Son attention se porta alors sur le moine Guibert dont elle venait de faire la connaissance. « Ayant prié et consulté ses amis, écrit ce dernier, elle me manda par lettre afin que, à défaut de Volmar, elle put jouir de la consolation de ma présence ». Ces quelques lignes qui ne sont pas sans fatuité accusent assez nettement le contraste entre ces deux natures de moines qui n'avaient de commun qu'un dévouement sans limite et une parfaite régularité de vie. Au surplus, qu'importe qu'une place soit occupée apparemment par l'un ou par l'autre, quand le souvenir l'a faite sacrée et que le regret la laisse solitaire ! Le choix de la sainte, qui se connaissait en âmes, ne nous permet pas de douter que Guibert n'en fût digne ; mais peut-être met-il un peu de suffisance à penser qu'il allait, en paraissant, faire oublier l'ami de plus de trente années.

La demande d'Hildegarde ne fut pas agréée sans quelque difficulté. Il fallut toute l'influence de l'abbé du Parc pour que Guibert obtînt de son supérieur la permission de se rendre à Saint-Rupert. A peine y était-il depuis un mois que son abbé le vint quérir. « On le reçut à Bingen, écrit-il, avec tous les honneurs, mais non sans d'amères craintes ; car on soupçonnait bien ce qu'il y venait

faire. » Pareille exigence de la part de l'abbé ne pouvait être plus inopportune. Coup sur coup la mort vient de frapper, après Volmar, deux moines dont l'un était Hugon, frère d'Hildegarde, préposé à l'extérieur, et l'autre, aumônier spirituel du couvent. C'est ce moment que le cruel abbé choisit pour enlever aux religieuses leur dernier appui. Le dernier venu est souvent le plus apprécié. Guibert ne saurait laisser passer l'occasion de tracer du chagrin des moniales un dramatique tableau, renouvelé des grandes désolations classiques. Je n'ose nommer le désespoir de Didon. Qu'on en juge : « Dès que l'on connaît le motif de son arrivée, un chagrin subit accable toutes les sœurs. Distraites par la douleur, elles ne sont plus à elles-mêmes. La pâleur envahit leur visage, leurs cheveux se dressent, et, comme il ne circule plus dans leur veine qu'un sang glacé par la peur, elles se raidissent comme des cadavres. » Revenues de leur première émotion, elles font le siège de l'abbé, *aggrediuntur abbatem*, et, à force de gémissements et de soupirs, *cum gemitu et suspirio*, elles obtiennent de lui que, vaincu par leur douleur et cédant d'ailleurs aux circonstances, il le leur laisse, provisoirement du moins, comme aumônier. Guibert, avec une joie d'écolier libéré dit que son abbé s'en retourna seul (*et inefficax*) et bredouille.

Le péril n'est que différé. Les religieuses profitent alors du passage, en cette même année, de l'évêque de Liège, Raoul, son ordinaire, pour

essayer de fixer définitivement Guibert au couvent de Saint-Rupert. Toutefois, celui-ci met une sorte de coquetterie à se faire prier. Il ne veut promettre de rester au delà d'une année; « car, dit-il, j'ai toujours eu l'intention de finir mes jours, non parmi les femmes, mais au milieu des hommes. Plaise à Dieu, ajoute-t-il, qu'ils fussent honnêtes! » Ce dernier trait à l'adresse de son couvent de Gambloux un peu tombé en abbaye de Thélème.

L'archevêque de Cologne (1167-91) Philippe de Heinsberg, chancelier de l'empire, sorte de Richelieu au petit pied du potentat german, était un assidu de Saint-Rupert où « il avait trouvé la perle précieuse dont parle l'Évangile ». Ce puissant personnage s'entremet auprès de Guibert pour obtenir de lui qu'il voulût bien ne pas fixer de limite à son séjour à Bingen; et Guibert céda sans trop de peine. Il s'en ouvre dans une lettre écrite un peu à cœur ouvert qu'il adresse à Bovon¹, vraisemblablement un moine confident de Villars ou de Gambloux, les deux abbayes sœurs : « Ce troupeau pour qui j'étais un inconnu m'obéit; ma présence le réjouit. On me comble d'honneurs, et je ne les mérite pas. C'est même un lourd fardeau à porter que cette estime qu'on a de ma personne, et, dans la conscience que j'ai de ma faiblesse, j'en suis aussi effrayé que confus... En échangeant, dit-il, Gambloux contre Bingen, il lui paraît qu'il a passé de l'esclavage de

1. Bovoni Guibertus, año 1177 et Delahaye. Card. Pitra, *Nova Opera*, p. 405, d'après le manuscrit de Bruxelles.

la chassieuse Lia aux doux embrassements de la belle Rachel. » Cette comparaison biblique devait dans la suite lui attirer bien des ennuis. Quelque temps après, un ami trop complaisant du couvent de Gambloux lui écrit le mauvais effet produit par quelques expressions de cette lettre. Il se défend impétueusement : « Au lieu de forcer mon abbé, écrit-il¹, à me rappeler à Gambloux, ils feraient bien mieux de le pousser à relever les ruines de nos murs en même temps que la discipline, et à envoyer dans des maisons plus régulières plusieurs des vôtres, qui, je le sais, ne savent pas encore ce que c'est que la règle. » Ne demeure-t-il pas à Bingen pour obéir aux évêques de Liège et de Cologne qui lui ont ordonné d'y rester pour la rémission de ses péchés? Ce dernier trait est à l'adresse de ses frères trop jaloux.

Au surplus, le poste de confiance qu'il occupe et au sujet duquel on lui adresse de perfides insinuations n'est pas une sinécure. Tout retombe sur lui : *mihique soli magna pars curæ monasterii imponitur*. Outre la direction spirituelle de cinquante religieuses, il sert à l'abbesse de secrétaire, l'aide de son style dans ses rédactions, répond aux demandes que la renommée de sa sainteté fait affluer à Saint-Rupert. Il dut aussi s'employer au règlement des difficultés avec le chapitre de Mayence. Il regrette seulement de ne pouvoir s'occuper de l'administra-

1. Lettre à ses frères de Gambloux. Migne, col. 1299.

tion extérieure, faute de savoir l'allemand. Dans ce commerce journalier avec une âme si entièrement sainte, il a tout à gagner. « Je me dirige, écrit-il, sur ses conseils, je m'appuie sur ses prières, j'ai part à ses mérites, je me nourris de ses bienfaits, et chaque jour, je me refais l'âme à ses entretiens. »

Nous savons gré cependant à l'excellent moine de ne point nous parler que de lui et de nous initier un peu à la vie d'Hildegarde, au moins dans sa teneur générale; car il ne donne aucun fait précis, aucun récit des miracles dont il dut être témoin en ces dernières années de sa vie. Il semble même qu'ainsi séparée des faits, cette grande figure s'idéalise pour la définitive et éternelle vision, et le respect ému de son biographe nous fait faire silence devant ce grand mystère de transfiguration que la souffrance achève d'opérer en elle. C'est le *tempus resolutionis*, l'heure de la grande transformation, et cette heure, comme pour le Christ, est précédée de l'agonie de Gethsémani. « Toute sa vie, notre vénérée mère, sans répit, dès son enfance, a subi, par une permission de Dieu, l'épreuve de la maladie. C'est à ce point qu'elle ne se tient pas debout, et quand la nécessité l'y oblige, elle sort, portée plutôt par les mains des autres que par ses pieds. Il lui fut donné, pour la stimuler dans sa langueur, un ange qui ne cesse de la souffleter, sans doute afin qu'elle ne s'enorgueillisse pas de la grandeur de ses révélations... » Mais, à la fin de la vie, c'est le grand assaut de la souffrance contre « un corps si brisé par les

jeunes et les mortifications, que les chairs se sont consumées ne laissant plus sur les os desséchés qu'une peau aride. Qui donc, ajoute Guibert, pour témoigner de l'énergie de la sainte, d'un pareil instrument démoli par la carie de la vieillesse et la tarière de la maladie, n'attendrait pas l'explosion de gémissements plutôt que les suaves accents de la doctrine? Ne savons-nous pas que le chalumeau brisé, ou tout autre instrument de musique où se sont produites des fissures, n'émet plus de mélodies, mais un bruit strident de dissonances? ¹ »... Elle, au contraire, « a la charité de s'employer pour tous, donnant les conseils demandés, répondant aux questions les plus difficiles qui lui sont proposées, écrivant, instruisant ses sœurs, réconfortant les pécheurs qui viennent à elle, toujours occupée malgré le poids de l'âge et de l'infirmité ² ».

Les saints sont des vaillants; c'est toujours sur le champ de bataille que la mort vient les cueillir pour le ciel.

1. Lettre à Raoul, déjà citée.

2. Lettre à Bovon, déjà citée.

CHAPITRE VII

SES ŒUVRES

Le *Scivias*. — La grandeur de cette œuvre. — Forme des visions de la sainte. — La sûreté de sa doctrine théologique. — Sa cosmogonie. — Valeur littéraire de ses écrits. — Les obscurités. — La fin du monde. — Les prophéties; leur valeur. — Comment il faut entendre l'inspiration. — Révélations faussement attribuées à Hildegarde. — Le *Livre de la vie des Mérites*. — Son caractère moral. — Son ordonnance. — Hildegarde précurseur du Dante. — Le *Livre des œuvres divines* (1163-69). — Son caractère scientifique. — Ouvrages de médecine et d'histoire naturelle.

Nous nous arrêterons surtout dans ce chapitre à l'importante partie des œuvres d'Hildegarde composée par la trilogie de ses révélations, le *Scivias*, le *Livre de la vie des mérites* et le *Livre des œuvres divines*, ayant de-ci de-là, au hasard des rencontres, parlé de la plupart de ses œuvres secondaires. Dans ce cadre restreint, nous ne saurions prétendre à autre chose qu'à donner une idée générale d'un labeur aussi considérable¹, éveillant peut-être —

1. Ce qu'on en connaît remplit tout un volume (CXCVII) de la patrologie de Migne. Le card. Pitra y a ajouté par

c'est là le bénéfice spirituel de l'hagiographe — des curiosités plus étendues qui voudront être satisfaites. Toute l'âme de la pieuse bénédictine est dans ses œuvres écrites ; c'est son témoignage vivant qui demeure contrôlé par l'histoire. Le regret de ne pouvoir dépasser les limites d'une brève analyse est toutefois atténué par le sentiment d'insuffisance où l'on se trouve en face de ces pages qui portent si visiblement le sceau du divin. Eût-on pour les recevoir l'enthousiasme épique d'un Dante, d'un Milton, et pour les interpréter le pinceau des grands maîtres tragiques, des Michel-Ange, des Carravage, des Ribéra, des Doré, qu'il faudrait encore l'âme sainement mystique d'une sainte Thérèse ou d'un saint Jean de la Croix. On reste confondu devant les majestueuses proportions de ces travaux qui sont bien vraiment, avant ceux mêmes de saint Thomas, une *Somme* de toute la science du moyen âge, dépassant le temps, pour aller d'une éternité à l'autre chercher la lumière et la répandre.

Le premier en date de ses ouvrages est le *Scivias* (1141-1151). Nous avons vu la sainte en soumettre timidement les premiers livres au pape Eugène III. C'est aussi le plus important, celui où les révélations sont plus abondantes, les prophéties plus nettes et la doctrine plus élevée.

Il se compose de treize visions dont les sujets multiples ne semblent pas au premier abord unis ses découvertes la valeur d'un volume égal. *Nova S. Hildegardis Opera.*

par des liens très apparents. C'est comme une vaste genèse du monde incréé et créé, de la Trinité à la matière, une sorte de cosmogonie universelle et philosophique embrassant tout ce qui est dans la durée infinie. Sur ce champ de vision que Dieu ouvre à son âme, comme en un immense kaléidoscope, tout passe en une procession géante : Dieu et sa nature, les anges et le paradis perdu, l'enfer, l'homme avec l'histoire de sa chute et de son relèvement, les prophètes, l'âme, l'ancien et le nouveau Testament, l'Eucharistie, les mystères, l'Église, pour aboutir au merveilleux tableau de la fin du monde. Toutefois, dans l'intervalle de ces grandes scènes, une quantité de traités se sont intercalés sur les mystères de la vie, sur la musique, sur la médecine et les sciences naturelles, sur la vertu des plantes et des éléments, sur la destinée des astres, et d'autres encore ; la pratique se mêle à la spéculation, la poésie à la théologie, les prophéties aux aperçus scientifiques. C'est beau comme le grand chaos tel que le décrit la Bible, en travail d'organisation, lorsque l'esprit flottait sur les eaux. Et cependant à travers les faiblesses manifestes qui sont la part humaine de cette œuvre, on sent que le génie de l'harmonie est latent sous le désordre dédaigneux. La preuve en est que la voyante poursuit toujours, dans cette multitude infinie d'applications diverses, une vue générale et, des hauteurs où l'a portée l'Esprit, revient sans peine à de pratiques conclusions. Ne parle-t-elle pas dans une de

ces visions d'une tour qu'elle appelle la tour de la Sagesse. Elle est en perpétuel et incessant achèvement, se dressant vers le ciel. Au pied de cette tour s'agitent les hommes de la science spéculative; ils vont et viennent et n'y entrent pas. Les hommes de pratique seuls y pénètrent et se placent, revêtus de robes blanches, aux divers degrés de l'édifice mystérieux, depuis la base jusqu'au sommet qui va toujours s'élevant.

Les visions de la sainte sont des visions-images. Elles suivent toujours le même *processus* : dans la *lumière vivante* qui luit en elle, comme sur un écran, une image lui apparaît de forme matérielle et toujours agrandie. C'est une montagne, un coin de firmament, un abîme, un édifice, une tour, une silhouette de bête ou d'homme ou de monstre (ces dernières sont particulièrement saisissantes). Ces images sont décrites par elle d'un pinceau minutieux, avec toute la complication des accessoires les plus imprévus, à la façon du moyen âge qui aime l'allégorie et qui, si facilement, éparpille la grimace dans la splendeur des formes architecturales. N'oublions pas que Dieu agit sur des instruments humains qu'Il pourrait transposer, mais dont Il respecte les données et les aptitudes, évitant de les dénaturer et de les délocaliser. Hildegarde résume en elle tout l'esprit religieux, toute la mystique du moyen âge.

La Sainte voit donc; elle ne saisit pas tout d'abord. Alors, du foyer de lumière, une voix

s'exhale qui explique la signification symbolique et mystique de la projection. Nous étions avec la voyante devant une énigme, et l'énigme se change en un tableau d'où se dégage l'enseignement doctrinal, historique, prophétique ou moral. S'il reste des parties obscures, un texte d'écriture jaillit en éclair. Et la prodigieuse interprète manie magistralement l'outil divin du verbe écrit. Elle le promène sur les arcanes de l'Ancien Testament pour révéler la raison d'une foule de faits dont le sens nous avait échappé. Il est incontestable que ses visions empruntent abondamment au fonds commun des livres saints — c'est le trésor de tous — mais sans que l'auteur cesse d'être parfaitement original dans le tour de ses expressions et la forme de ses images.

Au surplus, nous ne saurions mieux faire, pour donner quelque idée de sa manière, que de citer au hasard une de ses allégories, par exemple, celle de l'Église¹ donnant le jour à ses enfants régénérés par l'Esprit dans l'eau du baptême.

Ensuite, j'ai vu une image de femme, immense comme une cité très peuplée. Sur sa tête une couronne merveilleuse; de ses bras, des rayons de gloire descendaient, depuis le ciel jusqu'à terre, s'irradiant. Son ventre était en forme de rets aux mille mailles par lesquelles entrait une multitude de personnes. Ses jambes et ses pieds ne paraissaient pas; mais elle se

1. Vision 3^e du Livre II, Migne, col. 433.

tenait à la hauteur de la ceinture devant l'autel de Dieu qu'elle embrassait de ses mains. Ses yeux fixaient ardemment le ciel. Je ne pus distinguer ses vêtements ; dans la gloire qui l'environnait, elle paraissait vêtue de clarté ; à la hauteur de sa poitrine il y avait comme une aurore rutilante tout embrasée de feux rouges ; et j'entendis des musiques variées chanter en son honneur le cantique de l'aurore, de l'aurore rose. Et l'image étendit sa gloire comme un vêtement en disant : Je dois être mère. Et voici qu'accourent, en éclair, une foule d'anges préparant en elle des places pour les humains. Puis j'ai vu des enfants tout noirs soit par terre, soit en l'air où ils nageaient comme des poissons et qui entraient dans l'image par les mailles du filet. En gémissant, elle les attirait en haut, et ils sortaient par sa bouche, sans qu'elle eût à souffrir. Et voici qu'à la lumière sereine, une figure d'homme, brillante comme une flamme que j'avais vue déjà dans une vision, m'apparut. A chacun de ces enfants il enlevait leur peau noire, très noire, et la rejetait loin, en dehors du chemin ; puis il les revêtait d'une tunique blanche, et ils vivaient dans la lumière. A chacun il disait : « Dépouille ce vieux haillon de péché, et revêts pour te renouveler, cette robe de sainteté ; car la porte de ton héritage s'ouvre à nouveau, pour toi, etc... »

Et ainsi l'allégorie se poursuit, puis s'explique comme une leçon en image. On le voit : plus le sujet est grand, plus le symbole grandit dans le tableau qui devient colossal.

Mais ne nous y trompons pas ; la magicienne n'a élevé ces portiques étranges à l'entrée de chacune de ses visions que pour attirer notre attention. Quand nous les avons passés, nous sentant tout

petits, c'est Béatrice ou la Théologie que nous rencontrons; elle s'offre à nous guider dans la contemplation des choses célestes, ou du moins ce qu'il en transparaît à travers les voiles des mystères : la Trinité, la Rédemption, l'Eucharistie et le dogme tout entier. Elle évolue dans les sphères de ce dogme avec l'aisance d'un docteur ou d'un père de l'Église, traitant les questions les plus ardues avec une sûreté de vue bien merveilleuse en effet, quand on pense que cette humble religieuse n'eut pas de maîtres humains. Elle sort de ces dangereux contacts si parfaitement indemne et calme que, non seulement l'élite des maîtres parisiens — nous l'avons vu — ne trouvèrent rien à reprendre à ses écrits, mais déclarèrent à leur propos qu'ils émanaient du « verbe divin ». Plus tard, Grégoire IX, qui fut un pape de doctrine, put faire soumettre, avec sa vie et ses miracles, tous ses écrits à un examen rigoureux, à une sévère discussion, sans qu'on y relevât une erreur, — témoignage plus probant encore de l'orthodoxie de sa théologie, puisqu'il émane de l'autorité doctrinale.

Hildegarde ne se contente pas d'exposer. Elle défend sa thèse et va au devant de l'objection. Sa controverse philosophique revêt même parfois des formes toutes modernes. Qu'on en juge :

Elle s'adresse au rationaliste qui prétend traduire Dieu devant sa raison (1^{re} vision, Scivias), et le confond en lui montrant qu'il ne sait pas le pre-

mier mot des mystères de l'ordre naturel, et, par exemple, du mystère de la vie et de la mort.

Dis-moi donc, homme, ce que tu étais lorsque tu n'étais pas encore dans ton âme et dans ton corps, parle? Tu ne sais pas comment tu as été créé, et tu voudrais scruter le ciel et la terre, et sommer Dieu de justifier de son œuvre. Quoi! tu prétends connaître les mystères d'en haut, quand tu ne sais même pas ceux d'en bas, par exemple comment tu vis et comment tu meurs!

Et ailleurs cette réponse à la négation du libre arbitre sous la forme d'une fable (3^e vision, Scivias):

— S'il plaît à Dieu que je sois juste et bon, que ne me donne-t-il une nature bonne. — Tu prétends me réduire; autant imaginer un jeune faon qui voudrait prendre un cerf. Ce dernier aurait bientôt fait de le percer de ses cors robustes. Ainsi tu veux te jouer de moi en folâtrant à travers la morale, et les préceptes de ma loi sont là, comme des cornes qui te menacent de mon juste jugement. Ils sont comme des trompettes qui résonnent à tes oreilles; mais tu ne les entends pas; tu cours après le loup; tu penses le dompter pour qu'il ne te puisse nuire. Mais le loup te mangera, et il dira: « Ce pauvre agneau s'est écarté du chemin; il n'a pas voulu suivre son berger; il a couru après moi; alors j'ai voulu le prendre pour moi puisqu'il a quitté son berger pour me suivre. »

Ses aperçus théologiques alternent, nous l'avons vu, avec ses observations sur le monde physique. Elle voit en même temps les phénomènes extérieurs naturels et ceux de l'ordre surnaturel, essayant de

les coordonner les uns aux autres, de les unifier en ce principe simple, que l'homme, sorte de *microcosme*, image et résumé de la création, est le centre intéressant du monde, et que l'univers ayant été créé pour lui, il doit y avoir des rapports entre lui-même et l'univers, comme il y a des affinités cachées entre le monde surnaturel et le monde extérieur. Ainsi, elle distingue six cercles dans l'atmosphère; dans le sixième se trouve, comme en suspens, le globe de la terre, *globulus terræ*; ces six cercles sont reliés étroitement entre eux, et cette cohésion assure la stabilité du firmament. A quoi correspond ce sextuple cercle? Aux vertus qui, associées dans l'homme fidèle, sont fortifiées par l'action de l'Esprit saint. C'est imprévu. Nous avons là par avance la mystique naturelle de Gores. Sans doute cette planisphère céleste pourrait étonner nos astronomes modernes; mais la science a-t-elle songé à vérifier la réalité des neuf cercles infernaux du Dante? Il y a une part d'imagination — et c'est ce qui la rend intéressante — dans cette conception de cosmogonie à la fois simple et grandiose où se développe, en dehors des lois de Newton, en une science à la fois positive et mystique, toute la série complexe des causes et des effets; c'est la *cognitio rei per causas* de saint Thomas.

Ce mouvement de concentration de la nature autour de l'homme pour aboutir à Dieu par les voies surnaturelles tend à réaliser dans l'ensemble harmonieux des êtres cette unité qui est à l'origine

de la création en ordre et puissance de développement. Elle insiste sur la matière de toutes choses « création primitive », qu'elle appelle « le vêtement de Dieu ». Dante ne dira pas autrement par la bouche de Béatrice (Paradis, I) : « Toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre est la forme qui fait l'univers ressemblant à Dieu. » Peut-être pressent-elle cette *Symphonie* de la nature qui serait comme le terme idéal de l'évolution du monde créé où la raison de chaque chose apparaît, où l'échelle des êtres se révèle sans lacunes, où les mystères naturels s'expliquent, où se développe magnifiquement la grande philosophie de la connaissance des causes, où, dans la puissante orchestration sans discordances, tout ce qui est, vit, pense, depuis la pierre jusqu'à l'homme en passant par la fleur et la bête, jusqu'à l'ange, chanterait comme un immense cantique de louanges à Dieu créateur, ordonnateur, cause et fin de tout. Vision géniale que la poésie a dessinée dans son âme, à une heure inspirée où, avec le poète, elle percevait elle aussi ce moment divin de la durée,

Où comme des échos qui, de loin, se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité
Vaste comme la nuit et comme la clarté
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Et l'on se demande quelle œuvre aurait produite cette grande contemplative avec les mêmes ressources naturelles et surnaturelles à une époque plus tardive où sa pensée dégagée dans sa forme du

chaos germanique se serait libérée des obscurités qui la voilent. Le génie perd une partie de sa puissance quand il faut suivre ses traces, en tâtonnant, sur les routes où il passe semant tour à tour des clartés vives et des ombres épaisses. Encore, parmi ces obscurités qui, parfois, arrêtent notre élan, quelques-unes sont-elles imputables au temps qui a effacé le sens de bien des allusions dont l'évidence s'imposait aux contemporains. Mais que d'autres encore qui se révéleraient peut-être à nous si nous étions moralement moins éloignés de l'âme de l'auteur ! Car le sage Trithème a raison lorsqu'il déclare qu' « à son humble jugement, ces paroles inspirées par l'Esprit ne peuvent pas être comprises par tout le monde, mais par ceux seulement dont l'âme pure mérite d'être unie à Dieu par l'amour ». (Chron. St-Hirsauge). Qui donc aujourd'hui lirait sans s'aider de commentaires les *Mémoires de Saint-Simon* et qui donc comprendrait les *Élévations sur les Mystères* sans avoir l'âme intéressée au christianisme, au moins par un commencement de charité ?

Cependant, malgré l'influence visible du germanisme qui donne sa note épique échappée des poèmes nationaux, le génie latin domine en elle, marqué fortement de l'empreinte de l'Église, comme il l'était en ces temps neufs du moyen âge, avant que ne se pressentissent les brises folles de la Renaissance païenne. Alors même qu'elle les devance, Hildegarde marche parallèlement avec l'auteur de

la *Divine Comédie* et l'auteur de l'*Imitation*. Tous trois sont des formes intellectuelles du moyen âge chrétien et mystique et l'écho des tristesses d'alors. Hildegarde n'a pas à sa disposition le latin clair et pittoresque de l'*Imitation* et encore moins cette langue du Dante qu'on a qualifiée de divine; elle n'a comme ressource qu'un latin imparfait, souvent barbare¹, qu'elle sait mal; mais la pensée entraîne si haut avec elle la forme qu'on n'en voit plus les imperfections.

*
* *

Les quatre dernières visions du *Scivias* sont prophétiques. Elles concernent l'avenir de l'Église et la fin des temps. Les 11^e et 12^e visions peuvent compter parmi les plus belles.

La sainte, après avoir plongé ses regards sur l'avenir et révélé les trois malheurs de l'Apocalypse (chap. VIII, v. 13) qui seraient la réforme, l'impiété révolutionnaire et le jugement dernier, c'est-à-dire les trois dernières périodes de l'Église, nous montre en une série de tableaux apocalyptiques, au grand soir des siècles, les dernières convulsions du monde agonisant, le grand silence qui étreint l'univers après le jugement et le définitif triomphe du Christ sur l'Enfer.

1. Nous ne lui ferons pas cependant comme le card. Pitra une gloire littéraire d'avoir enrichi la langue latine de mots nouveaux qui sont de purs barbarismes. Au surplus, une langue morte ne s'alimente pas plus qu'une créature défunte.

D'après sainte Hildegarde, le monde se trouverait actuellement « au septième âge qui sera suivi des derniers jours », et déjà il inclinerait sa tête pour mourir.

« Mon fils est venu au monde, dit la vision, quand le jour de la durée des temps se trouvait au moment correspondant au temps qui s'écoule depuis l'heure de none jusqu'à celle des vêpres (*depuis trois heures du soir jusqu'à six heures*), c'est-à-dire lorsqu'à la chaleur du jour commence à succéder la fraîcheur de la nuit. En un mot, mon fils a paru dans le monde après les cinq premiers âges, et lorsque le monde était déjà presque vers son déclin.

« Le fils de perdition (l'Antechrist), qui régnera très peu de temps, viendra à la fin du jour de la durée du monde, au temps correspondant à ce moment où le soleil a déjà disparu de l'horizon, c'est-à-dire qu'il viendra dans les derniers jours. »

Nous ne discuterons pas la valeur des prophéties d'Hildegarde touchant la fin du monde, ni ne prétendrons en tirer des conclusions sur l'approche de la grande nuit du genre humain. Elle s'appuie sur l'Apocalypse, le répétant et annonçant dans le même ordre les mêmes événements qu'on suppose y être prédits dans les trois malheurs. Or, l'Apocalypse est un livre bien fermé dont nul ne saurait être assuré d'avoir les clés. Les révélations du *Scivias* en reproduisent toutes les obscurités; et cela s'entend : Il y a toujours la parole du Christ *Nemo scit*, « personne ne le sait ». Hildegarde serait-

elle une de ces âmes privilégiées pour qui aurait été soulevé le voile du mystère ? D'aucuns¹ l'affirment et voient en elle l'aigle annoncé par l'Apocalypse². *Alors je vis et j'entendis la voix d'un aigle qui volait par le milieu du ciel, et qui disait à haute voix : Malheur ! Malheur ! Malheur ! aux habitants de la terre à cause du son des trompettes dont les trois autres anges doivent sonner.* Ainsi sainte Hildegarde succéderait directement à saint Jean ; depuis que l'aigle premier a contemplé à Pathmos les destinées de l'Église, l'esprit prophétique se serait éteint, jusqu'à elle et encore après, sainte Brigitte et Catherine de Sienne n'étant que des prophètes partiels. Elle serait l'aigle second et la dynastie serait close. Qui serait cet aigle qui se montre au ciel après le son de la quatrième trompette, par conséquent après l'apparition de l'Islamisme et avant le son de la cinquième trompette qui annonce la réforme, si ce n'est la *Sybille du Rhin* ? Outre qu'elle paraît au temps marqué par saint Jean, ne répond-elle pas au signalement « regardant le soleil en face ? » — « Jamais aigle ne le regarda si fixement³. »

1. Allusion à un article anonyme paru dans la *Revue du monde catholique*, sous ce titre : *Le Passé, le Présent et l'Avenir de l'Église*, à qui nous empruntons cette hypothèse sans la faire nôtre. Elle semble d'ailleurs renouvelée de Gébenor qui est de nulle valeur.

2. Apocalypse, VIII, 13.

3. *Aquila si non gli s'affisse unquanco.* Paradis, chap. 1^{er}, vers 47.

Nous reproduisons cette hypothèse intéressante sans doute, mais peut-être un peu confiante, sans prétendre l'adopter non plus que la date précise de la fin du monde. Il est vrai que la sainte, conformément à l'Apocalypse, parle à maintes reprises, et en particulier à la fin de son livre *Des œuvres divines*, d'une courte période de triomphe qui doit précéder pour l'Église le fléau de l'Antéchrist; mais encore, faudrait-il être sûr que les périodes antérieures sont accomplies et voir poindre avec quelque vraisemblance à l'horizon de l'avenir l'aube des jours glorieux. En un mot, si Dieu a partiellement révélé à la sainte le mystère — ce à quoi nous ne contredisons pas — Il ne lui a pas transmis le verbe qui éclaire ces ténébreuses régions de l'avenir.

Au surplus, les prophéties ne tirent toute leur clarté que de leur accomplissement et nous pouvons dormir sans la crainte d'être réveillés par la trompette terrible. N'oublions pas non plus que nous sommes avec Hildegarde presque au lendemain de cet an 1000 qui, lui aussi, avait eu ses prophètes et qui secoua si fortement le monde dans la peur de l'échéance fatale que tout le moyen âge continua d'en être épouvanté; et ne perdons pas de vue que la méditation des fins dernières d'après l'Apocalypse convenait fort bien au but moral que se proposait l'abbesse de Saint-Rupert. Même après elle, le mystère reste inentamé.

Nous voilà bien loin de la clarté des prophéties concernant la Réforme que nous avons rencontrées

dans sa correspondance et qui sont reproduites dans le *Scivias* et le *Livre des mérites* ; l'incertitude forcée où nous laisse son annonce de la fin des siècles n'infirmé en rien la valeur de ses autres prophéties que l'histoire a d'ailleurs pu vérifier.

On ne saurait découronner notre sainte de son titre de prophétesse, que même ses contemporains lui décernèrent. Stiling, un des plus savants Bollandistes, relève avec admiration dans les écrits d'Hildegarde les oracles que les faits ont confirmés. Dès le commencement du XIII^e siècle (1220), le prieur d'Everbach Gebenon avait composé un recueil de ses prophéties sous le titre un peu forain de *Miroir des temps futurs*. Il encourage d'ailleurs ceux que l'obscurité des livres prophétiques d'Hildegarde pourraient rebuter par ces considérations plutôt naïves : « Les prophètes, dit-il, ont tous l'habitude de parler obscur. N'est-il pas écrit dans le psaume (XVII, 12) : *L'eau se répand en l'air en nuages ténébreux* ; ce qui signifie : La science dans les prophètes est enveloppée d'obscurité, preuve, ajoute-t-il, que le doigt de Dieu est là. » Voilà un moine qui en prend facilement son parti et ne s'embarrasse pas de subtilités.

N'oublions pas, dans l'appréciation générale des révélations de sainte Hildegarde, qu'elles ont été approuvées, partiellement du moins, de son vivant, par Eugène III. Bien que cette approbation ne confirme que l'orthodoxie de sa doctrine sans déclarer que les visions soient d'origine divine, elle n'en est

pas moins une preuve, — d'ailleurs appuyée par les déclarations subséquentes de plusieurs papes, Anastase IV, Adrien IV et Grégoire IX, — de la haute valeur que l'Église attribue à ces révélations.

Évidemment, même approuvées dans ce sens restreint par l'Église, elles demeurent des révélations privées et n'engagent pas la foi catholique. C'est la doctrine si sage de Benoît XIV : « Bien que plusieurs de ces révélations, dit-il, après avoir rappelé les révélations de sainte Catherine de Sienne et de sainte Brigitte, aient été approuvées, nous ne pouvons ni ne devons leur donner un assentiment de foi catholique, mais simplement un assentiment de foi humaine et selon les règles de la prudence, quand ces règles nous permettent de juger ces prédictions probables et dignes d'une pieuse créance. »

Le laissez-passer que donne l'Église n'implique pas une approbation positive, et encore moins une déclaration d'authenticité. Elle sait que l'Esprit-Saint agit d'une façon permanente en elle ; mais il ne lui sied point de déclarer : l'Esprit a parlé ici ou là, en visions ou en prophéties.

La liberté reste donc entière ; mais, à la suite de l'assentiment, du moins relatif, de l'Église si sévère en ces matières délicates, l'adhésion particulière est fortement inclinée lorsque le personnage favorisé de ces dons surnaturels les confirme — comme c'est le cas pour Hildegarde — par l'irréprochable sainteté de sa vie et par l'humilité de ses vœux.

Nous ne citerons que pour mémoire les *Révélations sur les quatre ordres mendiants* et les *Jésuites*, que l'apostat Oudin englobe dans la même réprobation « bien qu'ils soient venus, ajoute-t-il, longtemps après ». Ces révélations, ou plutôt ces diatribes, ont été — il est à peine besoin de le dire — faussement attribuées à Hildegarde. Comme toutes les œuvres malsaines, elles ont une origine bâtarde et cachée¹. On les signale pour la première fois au xv^e siècle. Plus tard, les protestants s'en firent une arme, s'efforçant d'accaparer sainte Hildegarde et saint Bernard, et de les présenter comme les prophètes avant-coureurs et les messies de la

1. Nous nous permettons de donner quelques extraits de ces prétendues révélations d'après *Fabricius* (p. 260, *Bibliotheca latina mediæ ætatis*); c'est le meilleur moyen de dévoiler cette supercherie :

« Le diable a enraciné en eux quatre vices, la Flatterie pour se faire donner plus, la Jalousie qui se montre quand on donne plus aux autres qu'à eux, l'Hypocrisie qui les aide à plaire par la dissimulation, et la Médisance par laquelle ils se font valoir au détriment des autres. Sans dévotion ni goût pour le martyre ils prêchent sans cesse la morale aux dignitaires de l'Eglise, détournent les fidèles de recevoir les sacrements des mains de leurs pasteurs ordinaires, ravissent les aumônes destinées aux pauvres et cherchent à attirer à eux le plus de monde possible.... Ils s'en vont partout disant : « Donnez-nous, et nous prierons pour vous, afin de mettre en lumière les vices d'autrui et de faire oublier les leurs.... Le peuple de jour en jour deviendra plus irrité contre eux, et il ne leur donnera plus, et ils rôderont autour des maisons comme des chiens faméliques et enragés, pendant que le peuple criera sur eux : « Malheur à vous, fils de tristesse, etc.... »

Réforme. Sans doute, l'un et l'autre dénoncèrent en un langage parfois sévère et incisif les abus de leur temps; mais ils le firent par obéissance, en serviteurs de l'Église et point en révoltés, pour guérir et non pour exploiter. Le pamphlet ne fut jamais l'arme des saints.

*
* *

Dans le *Scivias*, Hildegarde s'était montrée prophétesse et théologienne. Elle avait fait œuvre dogmatique. Avec le *livre de la Vie des Mérites*¹ (1159-1164), c'est plutôt le moraliste qui survient, décrivant l'entraînement des passions, leurs remèdes, le Purgatoire, l'Enfer, le Ciel, avec cette même magie de style qui fait de ce traité comme un poème chrétien.

Nous sommes aux abords de la *Divine Comédie*. Hildegarde, comme le Dante, tient ses yeux et « ses ailes dressés vers le Ciel » (*Dritte verso'l cielo*), parce que, c'est de là que le moyen âge, dont ils sont la pensée, attend le secours et l'implore. Le Ciel s'ouvre et voici que le Géant, *Vir*, qui est le Christ, apparaît immense aux quatre coins de l'horizon.

C'est par cette image que débute, suivant la forme ordinaire de ses visions, ce livre de morale.

Et je vis un homme d'une si grande taille que de la tête il touchait au ciel et avait ses pieds dans les abî-

1. Nous devons sa publication au card. Pitra, *Nova S. Hildegardis Opera*.

mes; ses épaules dépassant les nuages étaient dans l'éther pur; des épaules jusqu'à la ceinture, il était dans une sorte de nuée blanche; de la ceinture aux genoux dans l'atmosphère qui enveloppe la terre; des genoux aux jambes sur la terre, et des jambes aux pieds dans les eaux des abîmes; mais il dominait l'abîme. Et il se tournait vers l'Orient, promenant son regard de l'Orient à l'Occident. Son visage était si brillant, que je ne pus l'examiner à loisir. A ses lèvres on voyait un nuage blanc qui ressemblait à une trompette et qui, soudain, se remplit de toute espèce de sons. Le géant en y soufflant, en fit sortir trois vents, l'un porté sur une nuée de feu, le second sur une nuée caligineuse, l'autre sur une nuée brillante; les vents servaient de support aux nuées. Le vent qui portait la nuée de feu resta devant la face du géant; les deux autres descendirent avec leurs nuées à la hauteur de sa poitrine; cependant, celui qui était d'abord resté devant sa face se répandit avec sa nuée de l'Orient à l'Occident.

Ne dirait-on pas une de ces fantasmagories qui se dessinent vagues et immenses en nuages, le soir, sur l'écran du ciel, et que préciserait le pinceau d'un Michel-Ange? Ce *Vir* bondissant aux extrémités de l'univers, revenant au centre, réfléchissant sur lui-même, puis jetant un coup d'œil sur le monde, est comme le pivot qui fait mouvoir toutes les parties du grand poème moral. Il est le maître du chœur. Sans cesse sur un signe ou un mouvement de lui la scène change, les vertus et les vices se forment en groupes, luttent, discutent, pérorent comme en une assemblée humaine, contradictoire : c'est le désespoir et l'espérance, l'humilité et l'or-

gueil, la chasteté et la luxure, l'avarice et la charité; au dernier moment, les apôtres armés des Écritures saintes soutiennent les vertus et les font triompher. Chaque péché, chaque vice, trouve son châtiment dans le Purgatoire qu'elle représente dans sa conception traditionnelle et classique « d'un marais fumeux, fétide, d'où s'élève une fumée noire », et qui n'a pas le symbolisme de celui du Dante qui est une montagne dure à sa base, mais dont la pente s'adoucit à mesure que s'avancent les âmes. Nous rencontrons là, plus ou moins savamment torturés dans la geôle marécageuse, les violents, les avares, les médisants, les luxurieux, les mécontents de la vie et de l'œuvre de Dieu, et ceux (la leçon serait bonne à méditer en notre temps) *qui expient la tristesse qu'ils ont eue de leur époque*; des esprits malins leur crient aux oreilles : Que n'avez-vous mis votre confiance en Dieu!

Au sixième livre s'ouvre l'Enfer, moins dramatique que celui de la *Divine Comédie*, mais non sans analogie avec lui. C'est une multiple enceinte de ténèbres que lèchent des flammes sombres, sans éclat. Hildegarde ne peut y plonger ses regards, tant l'obscurité y est profonde; « mais elle entend monter de ces abîmes les hurlements immenses, inouïs, des âmes qui se plaignent, les gémissements stridents de celles qui pleurent; et cette plainte immense mêlée au crépitement des mille supplices infernaux reproduit comme le son de masses

d'eaux qui se précipitent ou comme le fracas de la mer qui aurait rompu ses digues ».

C'est, en nébuleuse, l'enfer Dantesque qui, un siècle plus tard, va sortir tout armé de la lumineuse imagination du Florentin pour rester en éternel frisson dans les moelles de l'humanité. Suivons-le :

« Je me trouvai¹, dit-il, sur le bord de l'abîme de douleur, triste vallée, d'où mille gémissements confondus s'élèvent comme un bruit de tonnerre.

« L'abîme était si profond, si nuageux et si obscur, qu'en vain je fixai mes yeux sur le fond ; je n'y distinguai rien. »

C'est l'Enfer du moyen âge avec son raffinement de supplices si crûment mis en images de pierres ou de couleurs ; celui que prêchaient sur les places publiques, avec un succès terrible, les Colombini et Bernardin de Feltre ; celui qui est resté dans la chaire chrétienne, timide, apaisé, mais toujours le même, faute de données nouvelles.

Nous arrivons enfin au ciel où Hildegarde nous montre les saints « dans la lumière » ; et son âme en commerce familier avec les rayons de « la lumière vivante » s'exalte, épuisant le verbe pour chanter cet élément essentiel, joie aux yeux, vête-

1. Vero è, che en su la proda mi travai
 Vella valle d'abisso dolorosa
 Che tuono accoglie d'infiniti guai.
 Oscuro, profond'era e nebulosa
 Tanto, che por ficcar lo viso al fondo,
 I non vi discernea veruna cosa.

(Canto quarto).

ment à l'âme, qui est comme la grâce du dehors, et qu'on ne conçoit que sans éclipse, sans crépuscule, sans adieu ni nuit, immarcescible, invincible, éternelle, céleste enfin.

C'est cette lumière que les saints, en faisant le bien sur terre, « se tissaient comme un ornement éternel, dans la clarté qui ne fléchit pas. Le firmament a ses astres comme joyaux; la terre a ses fleurs, eux, ils ont la lumière! »

Et, comme dans le *Paradis* du Dante, tout vibre dans la lumière et l'amour éternel!

Qu'on nous excuse d'avoir en cet endroit des œuvres d'Hildegarde, où l'enseignement moral confine avec la poésie, rapproché avec insistance ces deux noms; mais ils s'appellent comme l'aube appelle le jour. Sans doute l'œuvre d'Hildegarde plus impersonnelle ne se développe pas avec la même magistrale ordonnance dans un cadre historique vivant; elle est moins rythmée, moins artistement agencée, moins dramatique, moins humaine surtout, mais elle est grande aussi!

*
* *

Le *Livre de œuvres divines*¹ représente plus spécialement dans l'ensemble des écrits d'Hildegarde la partie scientifique. Il répond d'ailleurs à son titre: c'est l'exposé des œuvres de Dieu dans l'or-

1. Le titre complet est *Le Livre des œuvres divines de l'homme simple*; ce dernier qualificatif est comme une sorte de signature dont la sainte aime à se servir.

dre de la nature et dans celui de la grâce. Nous y retrouvons le même parallélisme qu'ailleurs entre l'existence matérielle d'un objet et son côté spirituel, entre les deux mondes distincts, mais non séparés de la grâce et de la nature. C'est en un mot la science vue à la lumière de la foi.

Hildegarde procède par une sorte de synthèse qui ramène tous les éléments de la création à leur centre qui est l'exemplaire divin par le lien spirituel de l'âme, principe de vie. Conformément aux habitudes intellectuelles du moyen âge qui, dans l'ignorance où il était des forces naturelles, les pliait aux fantaisies de son imagination toujours en coquetterie avec les sciences occultes, astrologiques et autres, Hildegarde crée de toutes pièces un système préconçu et contraint les faits d'y entrer, alors qu'il faudrait remonter de l'observation aux principes, suivant la rigueur de la méthode scientifique. L'arbitraire est le moindre défaut de ce procédé plus ingénieux que fécond en résultats ; mais enfin, on ne saurait tenir rigueur à Hildegarde de n'avoir pas réformé les méthodes scientifiques de son temps comme elle essaya d'en réformer les mœurs. N'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir tenté cette démonstration sans cesse à refaire de l'accord de la science et de la foi ?

Prenant comme point de départ le récit de la Genèse, Hildegarde divise son ouvrage en dix visions où il entre une telle variété de sujets qu'il défie l'analyse.

Dans la première vision, elle nous montre la charité cause première de la création. L'homme est fait à l'image divine : « Or, la création réalisée dans le temps existe éminemment de toute éternité dans l'archétype divin, comme les arbres et autres objets apparaissent dans les eaux voisines, sans y être corporellement » (Vision I). Au verbe créateur du *fiat* les créatures apparaissent dans leur substance, et au *fiat lux* les anges qui sont « la lumière rationnelle » s'échappent comme une gerbe du sein de la divinité.

Les quatre visions suivantes sont consacrées aux mystères du firmament, du corps humain, de la cosmographie, de la terre et des jours de la création. Ces quelques lignes sur les plantes nous donnent bien l'idée de la manière dont chaque objet se révèle à elle sous une double réalité : « La terre vivante, c'est l'Église. Elle produit des fruits de justice par la prédication des apôtres qui ont enseigné à leurs disciples à garder comme une herbe toujours verte la pureté de la foi qu'ils avaient reçue par la semence de la parole de Dieu, et à être des arbres féconds par l'observation des préceptes divins » (Vision V). Dans la dixième vision, la sainte revient sur ses précédentes prophéties, et, en particulier, sur la réforme du xvi^e siècle, avec une précision telle que certaines pages semblent comme arrachées à une étude historique contemporaine de ces temps désastreux pour l'Église.

Au *Livre des œuvres divines* se rattache un ou-

vrage de physique que des recherches récentes permettent d'attribuer authentiquement à Hildegarde et qui embrasse toute l'histoire naturelle au point de vue de la médecine pratique. Il a pour titre *Livre des subtilités de la nature des diverses créatures*, avec, comme suite, le *Livre de la médecine simple et de la médecine composée*¹.

Sa thérapeutique est loin, — cela va de soi, — d'être à l'abri de toute critique. A côté d'observations ingénieuses, d'aperçus nouveaux, on trouve des puérités, des raisonnements enfantins et des recettes comiques de bonnes commères villageoises². Encore serait-il injuste d'en faire Hilde-

1. L'un et l'autre tirés de la nuit des manuscrits par le card. Pitra, *Nova Opera*. Voir note p. 468. Le *Liber medicinæ compositæ* se trouve à un exemplaire unique dans le manuscrit de Copenhague.

2. Quelques exemples : La mandragore est chaude, un peu aqueuse ; elle se développe dans la terre dont a été créé Adam ; c'est pourquoi elle ressemble un peu à l'homme, tout en étant herbe. Toutefois à cause de cette ressemblance humaine, elle se prête plus qu'aucune autre herbe aux suggestions et embûches diaboliques. Aussi elle excite l'homme dans ses bons et ses mauvais désirs, comme autrefois les idoles.

Voici maintenant la manière de s'en servir : « Il faut, quand on l'a arrachée, la laisser un jour et une nuit dans une fontaine, pour qu'elle y dépose son venin et ses mauvaises humeurs. Elle est alors désarmée de sa puissance magique et fantastique. On prend dans la plante la partie qui correspond à l'endroit du corps où on a mal, main droite, tête, bras, etc., et on se l'applique, ou bien, si l'on souffre d'un membre, on mange le membre correspondant de la mandragore. Elle est bonne aussi pour les chagrins in-

garde entièrement responsable ; car, à en juger par les variantes du texte, l'écrit original a dû être indignement revu, augmenté et défiguré.

Elle tourne fatalement dans le cercle traditionnel des quatre éléments, des influences célestes, du sec et de l'humide, du froid et du chaud, adoptant les erreurs de son temps, non sans y ajouter quelques

vétérés. Il suffit de coucher avec elle en disant : « Dieu qui a créé l'homme du limon de la terre, sans douleur, soyez témoin que je place près de moi cette terre qui n'a jamais péché, afin que ma propre terre éprouve cette paix qu'elle ressentait quand vous l'avez créée. »

La laitue est efficace pour les maux de dents, l'ortie mêlée avec un peu d'huile d'olive rend la mémoire, le radis fait maigrir, etc. Au surplus, les plantes se font une concurrence terrible et guérissent, à peu près toutes les mêmes maladies.

Une des recettes les plus amusantes (car on ne s'ennuie pas à parcourir cette physique) est celle de l'âne. Sachons d'abord que « l'âne est plus chaud que froid, bête, presque aveuglé par l'exubérance de sa nature. Tout en craignant la brutalité (*grimheit*) et en aimant sa liberté, la société de l'homme ne lui déplaît pas ; car, par plus d'un côté de sa nature, il se rapproche beaucoup de l'homme. Sa chair ne vaut rien, parce qu'elle est infestée par la bêtise. Il est triste de voir la sainte céder à un injuste préjugé contre cet animal. Mais ne s'arrêtant pas à l'esprit des bêtes, comme le fit si ingénieusement plus tard, Toussenel, elle a hâte d'en arriver à la recette pratique. Si donc, quelqu'un souffre de la paralysie, ou de la peste lunatique, conduisez-le à un endroit où un âne s'est vautré (*walgert*) ; laissez-le là couché une heure, qu'il y dorme ; prenez alors sa main en disant : « Lazare a dormi, s'est reposé, est ressuscité, et le Christ l'a tiré de l'infection ; sors ainsi du danger de la peste et de la fièvre, etc. »

Et il en va ainsi des autres animaux, plumes et poils.

grains de bon sens personnel. Elle y mettait plus encore : elle y mettait sa sainteté ; et c'est là qu'il faut chercher surtout le secret des cures merveilleuses qu'elle opérait et qui sont certifiées par Théodoric et les *actes d'examen*. Toutefois, au point de vue purement naturel elle n'est pas quantité négligeable. « Parmi toutes les religieuses, écrit le docteur Reuss dans sa préface au livre des *Subtilités*, qui ont exercé la médecine au moyen âge ou qui ont écrit des traités, la première, sans contre-dit, est sainte Hildegarde. Tous ceux qui voudront étudier l'histoire des sciences médicales et naturelles devront lire ce livre, dans lequel cette vierge initiée à tout ce que connaissait son époque des secrets de la nature, ayant reçu des secours d'en haut, examine et scrute jusque dans leur essence la plus intime tout ce qui était jusqu'alors plongé dans les ténèbres et caché aux yeux des mortels. Il est certain qu'Hildegarde connaissait bien des choses ignorées des savants du moyen âge, et que les chercheurs de notre siècle, après les avoir retrouvées, (par exemple l'action chimique et magnétique des corps) ont données comme leur étant dues. Mais pour arriver à ce résultat, il faut une longue étude, il faut comparer avec soin toutes les œuvres de la sainte, entrer dans son esprit, dans sa manière de voir et de présenter les choses. »

Il serait puéril de faire un grief à Hildegarde de s'être occupée de médecine. Outre que la sainte religieuse y trouvait l'occasion d'exercer la charité

évangélique — celle-là même du bon samaritain — nous ferons remarquer que la médecine au moyen âge, pas plus que les arts, les lettres et les sciences n'étaient sécularisés; les couvents étaient au contraire leur habituel sanctuaire, et, quand il le fallait, leur inviolable asile contre l'envahissement des nuits barbares d'où qu'elles vinssent. Hildegarde n'avait, d'ailleurs, qu'à se chercher dans la famille bénédictine d'illustres devanciers. Quant au reproche de parler crûment de certaines choses délicates, la commission romaine chargée d'examiner sa vie et ses œuvres ne le lui a pas fait. N'est-ce pas là l'essentiel? Personne n'ignore d'ailleurs que le moyen âge n'était point rigoriste et que la « pruderie », cette forme déshonnête de l'honnêteté, due à la Réforme, n'avait pas encore banni de notre langue le bon et franc parler gaulois.

Il convient d'ailleurs, quand on étudie les œuvres si complexes d'Hildegarde, de monter plus haut, et si on relève d'inévitables erreurs dans les faits de ne pas méconnaître la grandeur des principes qui la guident dans leur appréciation. C'est ainsi qu'au prologue des *Subtilités*, après avoir montré l'analogie des éléments avec l'homme, l'influence civilisatrice qu'a ce dernier sur les plantes par son travail, elle établit cette loi, que tout être en contact avec l'homme tend à s'améliorer, à se rapprocher de lui, et cette autre, que tout être qui s'en éloigne tend au contraire à retourner vers une condition inférieure.

Ses connaissances en astronomie sont plus étonnantes encore et semblent devancer de beaucoup celles de son temps. Elle pressent les lois de l'attraction, nous montrant le soleil *au milieu du firmament* et retenant par sa force les étoiles qui gravitent autour de lui, les nuages qui flottent dans l'air, comme la terre soutient les créatures qui l'habitent. Les étoiles inégales en grandeur retenues dans leur cours par un astre supérieur, se meuvent, envoyant des étincelles comme des bonds de lumière. Puis, tout à coup, son astronomie tourne à la fantaisie jolie, lorsqu'à la fin du monde, elle nous représente les astres conviés à prendre leur retraite et à jouir d'un repos bien mérité. « Le soleil, la lune et les étoiles, comme des pierres précieuses enchâssées dans l'or, brilleront au firmament dans tout l'éclat de leur beauté. Ils n'auront plus à s'inquiéter de leurs évolutions pour faire le jour et la nuit. Le monde fini, ils seront immobiles ; nulles ténèbres nocturnes ne se montreront plus ; le jour sera sans déclin, suivant la parole de Jean (Apoc. XXII) : « Il n'y aura plus de nuit, les hommes n'auront plus besoin de la lumière du soleil : Dieu les illuminera » (*Scivias*, vis. XIII du livre III). Hildegarde, d'accord en cela avec quelques savants allemands, sème des fleurs de la poésie l'austère chemin des calculs mécaniques. « La terre, dit Ritsler, cherche peut-être dans ses révolutions continuelles le lieu de repos » ; et Herschell affirme que tous les globes

iront se reposer dans leur foyer central, « les fleurs de tous les mondes se réuniront dans le même bouquet ».

Il serait trop long — et c'est là plutôt affaire aux spécialistes — de suivre la savante religieuse dans tous les coins de la science inexplorée où l'a conduite quelque génie familier très perspicace; mais les quelques aperçus que nous avons sur ses ouvrages nous montrent en elle, quelle que soit la part du divin, un grand esprit non moins qu'une grande âme. Elle honore l'Église à la fois par sa sainteté et sa science.

CHAPITRE VIII

MIRACLES ET MORT D'HILDEGARDE

La forme de sa sainteté. — Son humilité. — Sa mort. — La fête de la lumière. — Son dernier miracle. — Encore Guibert de Gambloux. — Canonisation semi-officielle de la sainte. — La destinée de l'abbaye de Saint-Rupert. — Eibingen. — Conclusion.

Après ce que nous savons de sa vie, ce n'est pas ajouter beaucoup à la gloire d'Hildegarde que de dire qu'elle fit, comme la plupart des saints, de nombreux miracles, authentiques et attestés par la commission d'enquête. Elle rendit la vue aux aveugles, délivra des possédés, et, d'une façon générale, guérit un grand nombre de malades; ce don paraissait chez elle corrélatif de celui de la guérison des âmes. Théodoric affirme qu'aucun malade n'arrivait à elle sans retrouver la santé. La triste théorie des humaines infirmités ne cessait pas, conduite par l'espérance, de gravir la colline; et le calvaire se changeait pour elle en Thabor. Dieu ne pouvait faire moins à la demande de Celle qu'Il avait destinée à retourner les âmes. Le don était la confirmation de

l'esprit prophétique. Le miracle n'est-il pas le signe où l'on doit reconnaître les maîtres-ouvriers du Christ ? *En mon nom, ils chasseront les démons.... Ils imposeront les mains aux malades, et ils seront guéris.* Hildegarde n'a fait que se conformer abondamment au programme de l'évangile, et elle eût pu faire siennes ces paroles de son illustre contemporain, saint Bernard, confus de ses propres miracles : « Je le vois, ces miracles ne sont pas le signe de la sainteté, ils ne sont qu'un moyen de gagner les âmes. Dieu les a faits, non pour me glorifier, mais pour édifier le prochain. »

Parmi ses miracles, aucun n'offre un intérêt bien particulier. Un de ceux qui fit le plus de bruit, fut la délivrance d'une possédée de Cologne, la dame Sigervise. Le démon avait résisté à tous les exorcismes successivement tentés en divers lieux de dévotion, déclarant qu'il ne serait chassé que par une *vieille* dont la résidence était vers le Rhin supérieur et qu'il nommait en dérision *scrumpilgarde*. On conduisit la possédée à Saint-Rupert, et là, après un long intervalle de prières, de mortifications et de bonnes œuvres qui durèrent depuis la Chandeleur jusqu'à la semaine sainte, « la femme fut délivrée et demeura depuis saine de corps et d'esprit tant qu'elle vécut dans ce siècle ». La lutte entre la sainte vieille religieuse et l'esprit du mal avait été longue et tenace; elle se termina tout à l'honneur de la première; et il paraît encore que tout le gain de la victoire fut à l'humilité. Dès que le fait fut

connu, Arnold, évêque de Cologne, en demanda une relation à Hildegarde; celle-ci la lui envoya très brève, comme en post-scriptum à une lettre où elle lui adressait de sévères exhortations « ayant à peine vu chez lui dans sa vision un commencement de bonnes œuvres ». Le prévôt de l'Église des apôtres, dont la malheureuse possédée était la triste et scandaleuse paroissienne, félicite l'abbesse en termes un peu emphatiques de ce que « l'humble monticule de Saint-Rupert a vu s'accomplir des œuvres de miséricorde que les plus hautes montagnes et les plus larges vallées ne connaissent pas ». La sainte répond, en repoussant l'éloge pour elle-même, que ce fut là l'œuvre commune; car chacun y eut sa part par la prière, les mortifications et autres œuvres.

Un autre miracle est intéressant parce qu'il a quelque relation avec la faculté divinatoire de la sainte. Le fait se passa au village de Rudesheim, en Souabe, tout près de Saint-Rupert. Il est raconté tout au long dans la vie de la sainte.

Un soir, à la nuit tombante, comme le curé du village entra dans son église pour entretenir le feu de la lampe, il vit avec stupeur deux cierges allumés sur l'autel, le corporal déployé sur la pierre sacrée et portant en forme de croix les cinq lettres A. P. H. de gauche à droite, et K. P. D. de haut en bas¹. Les lettres mystérieuses demeurèrent visibles

1.

K
A - P - H
D

pendant huit jours; mais personne ne put lui donner explication de l'énigme. Seize ans plus tard, l'idée lui vint de consulter Hildegarde dont on racontait partout des merveilles. La sainte lui révéla en effet le sens de cette écriture-rébus comme jadis Daniel l'avait fait à Balthazar.

Elle traduisit ainsi : *Kyrium Presbyter Derisit : Ascendat Pœnitens Homo. Le Prêtre s'est moqué du Seigneur : qu'il se relève, homme pénitent.*

Le curé touché de la grâce confessa aussitôt ses péchés et entra en religion; moine, « il s'éleva par la pénitence, dit Théodoric, à la hauteur de la sainteté et devint un parfait serviteur de Dieu ».

Ces miracles de circonstances, si providentiels qu'ils soient, s'effacent devant le miracle perpétuellement « un » de sa vie d'apôtre puisant directement ses inspirations à même le ciel. Dieu lui confie ses secrets et lui ouvre vue sur ses mystères sacrés, non point pour qu'elle les garde, mais pour qu'elle les répande en semence de salut. Elle est comme une colombe voyageuse portant les messages du ciel à la terre, par les chemins de la souffrance. Tout son être a été façonné à ce rôle d'intermédiaire : son œil perce les nuages comme celui de l'aigle; ses pieds agiles sont « beaux comme les pieds des messagers de la paix »; la souffrance qui déprime les courages vulgaires lui sert de cordial; son cœur est plein d'amour pour Dieu, de pitié pour les hommes ses frères, et son âme mue sur ce pivot double de la charité se penche vers eux comme un miroir sur

lequel le ciel a dessiné des images et mis de la lumière pour les éclairer dans les ténèbres où ils s'égarèrent. Là est le miracle permanent; là est la raison d'être d'une Hildegarde, son essence particulière, sa forme de sainteté à elle, et dont les miracles ordinaires ne sont que les avenues communes à tous.

Le miracle est aussi dans cette humilité qui ne fait qu'un avec elle, qui est comme son ambiance et son atmosphère. Le Dieu qui l'inspire n'est-il pas Celui qui résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles? « Qu'il s'agisse de révélations, de prophéties, de visions, d'actes miraculeux, de ravissements et d'extases, dit excellemment Henri Joly¹, ce n'est pas le fait extraordinaire qui nous donne à pronostiquer la sainteté; c'est la sainteté effective, c'est la vertu résidant dans l'âme et se manifestant dans les œuvres qui fixe le caractère réel de ces faits. »

Or, Hildegarde n'oublie pas un instant, dans la faveur de ses révélations, qu'elle n'est qu'un instrument de Dieu, elle, « la chétive forme », « la plume inerte par elle-même que la brise soutient en l'air », « le nuage que pousse le vent », la voix, l'écho. Elle se rapetisse, s'impersonnalise jusqu'à ne vouloir être plus que « l'homme » (*homo*), c'est-à-dire quelqu'un qui n'est rien par lui-même et, quand elle transcrit ses visions les plus merveilleuses, elle les

1. Henri Joly, *Psychologie des Saints*, p. 107.

signera de cette appellation dépréciative : « *l'homme simple* ». Dans cette délicate mission où elle est fréquemment appelée à dire de dures vérités à des prélats, elle ne se départit jamais du respect de la personne et de la dignité ; bien plus, elle s'efface délicatement, afin de ne pas irriter l'orgueil humain qui répugne à recevoir des avis d'une femme ; elle s'éclipse sous une formule d'humilité qui est une sorte d'excuse et met en sa place l'agent divin qui la fait parler. L'humilité est sa vertu préférée, « celle qui renferme toutes les autres », et, bien avant sainte Thérèse, elle déclare « que l'humilité est un don infiniment plus précieux que celui de prophéties ». Le don merveilleux, visions ou prophéties, c'est la part du ciel, l'humilité, c'est, comme part humaine, la façon vraie et sainte de traiter ce don. Là où est l'humilité, là est la vérité ; et les éloges des hommes n'en sauraient faire vaciller la tranquille lumière.

Hildegarde était parvenue à un grand âge malgré les quotidiennes menaces d'une santé déjà débile à sa source et sans cesse éprouvée. Ce n'est pas un des moindres miracles observés chez les saints, que cette persévérance invraisemblable de vie dans un corps usé, jusqu'à l'heure marquée par Dieu. Cette heure que la liturgie chrétienne appelle si joliment pour les saints *Natalis dies, le jour de la naissance*, approchait pour elle. Elle le savait d'ailleurs. Comment n'eût-elle pas eu quelques lumières sur sa fin, elle dont la prescience surna-

turelle avait vu se pencher tant de vies vers la mort? Que de fois durant sa longue existence, lorsqu'on l'avait crue à ses derniers moments, elle avait déclaré que sa fin n'était pas proche encore! Elle était alors comme ces condamnés, martyrs de la barbarie de son époque, auxquels on faisait prendre un cordial au cours des supplices, afin qu'ils ne trahissent point le programme savant de leurs tortures. Dieu la ranimait pour qu'elle continuât de parler, de marcher encore, de souffrir, d'obéir en un mot. Mais, lorsque l'ange de la mort fut là, frappant à la porte de sa cellule pour l'appel suprême, elle l'avait vu, combien différent de ce fantôme hideux qu'a créé notre peur de mourir. C'était, pour elle, le messager invitant les vierges aux noces de l'époux. Elle annonça publiquement à ses filles, quelques jours à l'avance, le moment de sa mort.

Depuis longtemps, elle les préparait à cet événement par de sages recommandations. Nous avons, au début de son *Explication du symbole de saint Athanase*, une sorte de testament spirituel de la sainte :

Grand sera le deuil de mes filles, après la mort de leur mère! Elles ne se nourriront plus de mes paroles! Elles répéteront longtemps dans les soupirs et les larmes : « Oh! comme nous voudrions vivre encore sur le sein de notre mère et la posséder parmi nous! » C'est pourquoi, filles de Dieu, je vous conjure de garder la charité entre vous, comme je n'ai cessé de vous le répéter

depuis que je suis votre mère, afin que, par votre mutuelle affection, vous soyez brillantes avec les anges, et fortes comme vous le demande votre père saint Benoît. Que le Saint-Esprit vous comble de ses dons pour le temps où vous n'entendrez plus ma voix ; mais ne l'oubliez pas, cette voix qui a si souvent gémi au milieu de vous dans la charité. A cette heure le cœur de mes filles est plongé dans la tristesse ; elles pleurent leur mère et soupirent après les joies du ciel ; mais ensuite, elles seront resplendissantes dans la lumière dont elles brilleront par la grâce de Dieu dont elles auront été les soldats fidèles. Si donc quelqu'un tente de semer la division et la discorde dans cette famille de mes filles, puisse le don du Saint-Esprit ôter cette pensée de son cœur. C'est pourquoi, ô mes filles, habitez ce lieu que vous avez choisi pour travailler au service de Dieu, dans la piété et la fidélité, afin que vous y méritiez des récompenses célestes.

Hildegarde éprouvait cette sainte impatience qu'ont les âmes du ciel, de voir se terminer l'exil terrestre. Une dernière maladie libéra son âme. Elle mourut un dimanche soir, le 17 septembre 1179, âgée de quatre-vingts ans, *primo crepusculo noctis dominicæ diei*, à l'heure où la terre commence à s'embraser des feux du soleil couchant.

Sa mort fut une fête de lumière. Au-dessus du couvent deux arcs radieux apparurent qui s'étendirent aux quatre points de l'horizon. Au sommet où se croisait leur centre, une lumière s'alluma chassant les ombres de la nuit ; et le disque lumineux portait une croix toujours grandissante, immense enfin, autour de laquelle gravitaient comme des

satellites une quantité innombrable de cercles plus petits portant aussi la croix. L'éblouissant météore embrasa enfin l'Orient et illumina toute la colline¹.

C'est ainsi que Dieu, au soir de la mort d'Hildegarde, écrivait en lettres de feu sur le grand tableau noir du ciel, parmi ces étoiles où elle avait aimé à promener sa pensée, tout le résumé de sa vie sainte, apostolique et guérisseuse, et ses filles le lurent avec émotion à travers leurs larmes. Cette dernière vision fut le lumineux baiser d'adieu de leur mère. Jésus avait réalisé en faveur de sa fidèle servante cette promesse : *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de la vie* » (Saint Jean, VIII, 12).

De son pas virginal, elle suivit les sentiers empourprés de lumière, comme s'exprime une hymne² du temps composée en son honneur ; elle monta

1. Vie, n^{os} 57-58.

2. *In ascensu purpureo
Gressu scandens virgineo
Aspectu cordis aureum
Vidit reclinatorium.
Ingressa in cubiculum
Sacrum percepit osculum
Cujus fuit conjunctio
Castitatis in lilio.*

Cette hymne anonyme qui suit la lettre adressée aux religieuses de Saint-Rupert, après la mort de leur mère, par les moines de l'abbaye de Villars dut être composée par l'un d'eux. Voir Pitra, *Nova Opera*, 439.

pour les épousailles célestes « et ce fut dans un lys l'hymen de la chasteté ».

Elle eut comme cortège triomphal le rayonnement qu'elle aimait et qui ne devait plus s'éteindre. N'était-elle pas l'enfant de la lumière, elle qui avait vécu sa vie dans *la lumière vivante*? Dieu glorifie dans les apothéoses « la perle de Bingen »; elle voit « face à face » et plus maintenant « en énigmes »; et cet éclat merveilleux qui est vêtement à l'âme durera, « aussi longue, dit le Dante, que sera la fête du paradis, aussi longtemps que notre amour rayonnera autour de ce vêtement; car sa clarté suit l'ardeur de notre amour. »

A ce témoignage lumineux de sa sainteté, Dieu ajouta celui des nouveaux miracles : deux malades furent guéris d'une grave infirmité en touchant son corps. A peine fut-elle inhumée au chœur, devant l'autel en son église abbatiale du mont Saint-Rupert, que les prodiges se multiplièrent sur son tombeau « d'où s'échappait une odeur suave qui semblait pénétrer jusqu'à l'âme ». « A l'endroit où des hommes vénérables l'ont respectueusement ensevelie, lit-on dans son office¹, elle accorde par ses mérites beaucoup de bienfaits à ceux qui les demandent avec un cœur pieux. » La foule des solliciteurs augmentait toujours à mesure que se

1. Pitra, *Nova Opera*, p. 438. Ces leçons se trouvent dans le manuscrit de Bruxelles et appartiennent à un office qui se lisait à Gambloux dès le XIII^e siècle et semble avoir été ignoré des Bollandistes.

multipliaient les merveilleux phénomènes, au point que les religieuses ne pouvaient plus réciter l'office dans leur église. L'archevêque de Mayence vint y mettre ordre. (L'histoire ne nous a pas conservé son nom, et encore est-il charitable de croire qu'il ne continuait pas en cela les traditions d'animosité de ses prédécesseurs.) Il enjoignit à la sainte Céli-cole d'avoir à ne plus accomplir de miracles en ce lieu de sa sépulture.

Les Bollandistes n'ajoutent pas si c'était sous peine de censures. Elle obéit aussitôt à son archevêque, et cet acte d'obéissance dans la mort fut le dernier prodige qu'elle accomplit. On n'obtint plus que des guérisons et faveurs spirituelles. Celles-là font moins de bruit. C'est dans ce sens supérieur qu'est conçue l'oraison de son office dans le bréviaire bénédictin... avec une allusion à la lumière qui est la joie visible.

« O Dieu qui avez orné la bienheureuse Hildegarde, votre vierge, de dons célestes; accordez-nous de suivre ses traces et ses enseignements, afin que, des ténèbres de ce siècle, nous nous élevions à cette joyeuse lumière. »

Il est bien permis de croire cependant que sa puissance n'a pas été tarie dans sa source, et qu'on peut espérer encore de cette sainte guérisseuse des faveurs même temporelles. Le temps n'épuise pas le crédit des saints!

Après la mort d'Hildegarde, Guibert son aumônier demeura une année encore à Saint-Rupert.

Malheureusement, nous ne savons rien par lui de la mort de la sainte abbesse, dont il dut être le témoin édifié, ni des miracles qui la suivirent. Il serait bien étonnant qu'il n'en eut pas écrit quelque chose, tout occupé qu'il était de ses querelles particulières; toutefois on n'a pu jusqu'à présent en trouver trace dans sa correspondance. Lacune regrettable s'il en est. L'impression d'un témoin tel que lui à qui dut être réservé l'honneur de l'assister à ses derniers moments terrestres, — qui étaient déjà comme des heures du ciel, — nous eut intéressés tout autrement que les petites cabales de son couvent à son sujet.

Son absence avait duré trois ans hors de Gambloux où il n'avait pas eu l'habileté de se faire oublier. Son ami Raoul de Villers se faisant l'interprète de l'opinion *intra muros* lui écrit que « son séjour prolongé à Bingen est mal jugé par ceux qui en ignorent les motifs ». Guibert répond du tac au tac, non sans quelque pointe d'humeur : « Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez; mais je vois sans joie aucune les efforts que vous faites pour me rappeler. Puisque j'ai si peu l'avantage de vous plaire ou de vous être utile, on pourrait me laisser en paix avec ceux qui profitent de mon ministère par la grâce de Dieu. » Certaines allusions surtout sur les dangers de la direction des femmes mettent le comble à son exaspération. Il en appelle alors au témoignage de la prieure : « Dieu n'a pas permis, écrit-il, que la mort entrât dans mon âme

par la porte de mes sens ; avec les étrangers j'étais joyeux, je plaisantais au point de me faire regarder comme un homme aux manières peu graves ; avec Vous, au témoignage même de celles qui me parlaient le plus familièrement, je me montrais austère. » La nouvelle abbesse de Bingen, Jutta, lui répondit en rendant hommage à sa piété et à son dévouement pour les religieuses.

Qu'on nous pardonne d'insister ; mais la physionomie originale de ce moine à qui notre sainte donna sa confiance et son estime n'eût pas été complète, si nous ne l'avions montré dans ce trait final où il achève lui-même de se dépeindre.

C'est bien là le moine naïf et bon, mais convaincu de son importance, intelligent, cultivé, pieux, mais d'une vanité d'enfant, remuant, inquiet, point ennemi des petites cabales ni fâché de trouver emploi en dehors de son couvent, exubérant et jovial, soignant son style et ses effets, facilement mécontent et réformateur en paroles, d'un maniement enfin difficile pour les supérieurs dont la suprême habileté consiste à lui donner la responsabilité d'une charge. C'est ce qui arriva pour Martin Guibert qui, peu de temps après avoir quitté Saint-Rupert, devint abbé de Gambloux en Brabant où sainte Hildegarde continua d'être fidèlement honorée.

La lettre de condoléance¹ qu'écrivirent les moines de Villers à la nouvelle abbesse Jutta (Judith) et à

1. Card. Pitra, p. 438.

ses religieuses, à l'occasion de la mort de leur mère, montre en quelle vénération était la sainte abbesse dans les couvents bénédictins avec lesquels elle était en relation épistolaire. Le deuil dépassa la modeste enceinte du couvent, et ce fut la conviction générale parmi les petits et les grands qu'Hildegarde méritait l'auréole des saints.

En effet, dès 1233, Grégoire IX donna ordre de procéder à l'examen de sa vie en vue de la canonisation. C'est en vertu de cet ordre que les *Actes* furent dressés. Malheureusement ce rapport ne fut pas sans défaut, et, le pontife le trouvant insuffisant exigea une nouvelle enquête à laquelle, probablement, il ne fut pas donné suite. Innocent IV, successeur de Grégoire IX (1243), réitéra les instructions antérieures ; mais le résultat de cette nouvelle démarche est également ignoré. On s'en tint là jusqu'au xiv^e siècle, où furent faites de nouvelles tentatives. Le pape Jean XXII (1317) aurait, d'après la chronique de Trithème, autorisé l'archevêque de Mayence à reprendre les informations sur la vie, les vertus et les miracles de la vénérable abbesse Hildegarde. Cette fois encore, malgré l'avis favorable du pontife, le décret officiel ne put être obtenu. L'éloignement rendait la canonisation de plus en plus difficile. On y renonça.

Mais on se demande comment une canonisation en apparence si facile, a toujours rencontré des obstacles imprécis et presque mystérieux ; et on se serait tenté de croire l'intéressée complice de l'in-

succès. Peut-être a-t-elle voulu confondre les efforts de ses admirateurs terrestres pour vouer à l'humilité, sa vertu de prédilection, un culte éternel.

Quoi qu'il en soit, si sa canonisation n'a pas abouti à un décret solennel, Hildegarde n'en est pas moins officiellement *sainte*, par le fait de son inscription non seulement aux martyrologes particuliers, mais au martyrologe romain qui porte au 17 septembre cette mention : *Apud Bingiam in diœcesi Maguntinensi Sanctæ Hildegardis virginis*. Dès le XIII^e siècle, son office fut célébré à l'abbaye de Gambloux, ainsi qu'il appert du manuscrit de Bruxelles. Il prit place ensuite, dès le XIV^e siècle, dans le bréviaire bénédictin pour n'en plus sortir. Du fait que le culte d'Hildegarde existait publiquement, il faut conclure qu'il a dû être autorisé dans le principe.

La fête est célébrée le 17 septembre, jour anniversaire de sa mort.

*
* *

Il nous reste à dire ce que devinrent, dans la suite des temps, ces sanctuaires de prière et de charité fondés par Hildegarde. L'histoire en sera courte, comme celle de toutes les choses qui finissent, quel qu'ait été leur éclat d'un moment.

Le couvent du mont Saint-Rupert, pendant que sévissait la guerre de trente ans, fut brûlé en 1632 par les Souabes. Les religieuses se retirèrent alors, emportant les reliques de sainte Hildegarde et de saint Rupert, ainsi que les précieux manuscrits au

couvent d'Eibingen, dont la supérieure porta dès lors le titre d'abbesse de Saint-Rupert et d'Eibingen. Il fut un des derniers sécularisés dans le Nassau (1814), lorsque au commencement du XIX^e siècle la libre-pensée, fille de la Révolution, eut décrété partout les couvents d'inutilité publique. Au surplus, le temps avait fait son œuvre, et le décret ne dispersa que quelques religieuses, gardiennes plutôt que continuatrices d'un passé glorieux. Du coup, le vent de sécularisation qui soufflait sur le monastère emporta à la bibliothèque de Wiesbaden les deux manuscrits des œuvres d'Hildegarde, dont ils font encore la richesse.

L'église du couvent d'abord désaffectée, fut rendue au culte en 1831. Elle sert actuellement d'église paroissiale, et les précieuses reliques y sont conservées.

Le voyageur initié qui, le long des rives légendaires du Rhin évoque l'image d'Hildegarde et essaye de retrouver quelques débris des tableaux où s'encadre successivement sa puissante physionomie, est déçu, tant il y a de ruines accumulées que son imagination a peine à remettre debout.

Détruit par les Français (1688), le château de Bœckelheim, son berceau probable, dont les ruines se dressent superbes entre la Nahe et la paroi escarpée de Rothenfels!

Disibodenberg, le premier asile! des débris d'architecture mutilés où le roman de l'église se mêle au gothique de l'abbaye, des pignons debout

encore qui semblent des ossements desséchés d'un grand corps mort.

Saint-Rupert, la demeure sainte choisie par Dieu où tint presque en entier la longue vie de l'abbesse, emporté dans la tourmente folle d'une guerre sauvage.

Eibingen, l'abbaye sœur, évidée, elle aussi, de son âme monacale et — pire déchéance — remplie du bruit de vulgaires besognes.

Puis, toutes ces abbayes vieilles, autrefois visitées par Hildegarde et que contemple d'un air attendri quelque brune église du XII^e ou XIII^e siècle, transformées, utilisées, rapetissées en hospices, garderies de fous ou maisons de correction, déshonorées par l'éternel *Bierhalle* et le *garten* offrant des rafraîchissements au touriste hébété, là même où jadis le pèlerin de la vie venait chercher la paix profonde de l'âme dans l'oubli des hommes. Et l'on regrette la royale et inviolée majesté des ruines!

Et cependant, par-dessus ces banalités de la vie moderne — tant est puissante la hantise de certains lieux, quand l'âme y est préparée — on se plaît à évoquer la grande ombre qui plane telle que la légende nous la montre, grandie jusqu'à la majesté d'un Moïse et priant sur le Feldberg pendant que Bernard prêchait la croisade à Francfort. Il semble alors que la présence sainte, dans le recueillement du souvenir, se révèle à l'âme, murmurant tout au ras des ruines, dans la brise qui passe, les mots d'espérance et de salut.

Hélas! depuis que la présence d'Hildegarde animait ces lieux, d'autres ruines bien plus irréparables se sont faites dans la bergerie de l'Église. Elle les avait prédites; ses écrits en font foi. La puissance que Dieu lui donna n'alla pas jusqu'à les empêcher. Elle ne travailla pas en vain cependant; car cet avenir qu'elle avait prédit, elle le fit moins sombre en améliorant le présent. Si, à l'aube de notre xx^e siècle, Hildegarde revenait, elle pourrait juger à *la lumière vivante*, notre temps non moins « léger » que le sien et l'avenir tout aussi lourd de menaces. Léon XIII, notre saint pontife des « temps nouveaux », à qui l'Esprit n'a pas ménagé la lumière, qui la porte dans ses armes (*lumen in caelo*) et la répand en clartés vives dans ses écrits, n'a-t-il pas vu, perçant l'avenir et le préparant, lui aussi, le sublime voyant, du haut de son observatoire du Vatican, le peuple sortir en masse de l'Église et se tourner vers les faux prophètes des sociales félicités? A chaque danger dans son Église, Dieu fournit le sauveur. Après avoir suscité le prophète, devant le danger de cette désertion, Dieu n'enverra-t-il pas le guide qui sonnera le ralliement? Ne verra-t-on pas surgir un de ces génies puissants et saints, entraîneurs d'humanités, qui ramènera le peuple, le maître tout-puissant de demain à l'évangile par l'évangile mieux compris? La vie et l'exemple de sainte Hildegarde nous montrent qu'il ne faut pas désespérer de son temps ni de l'avenir; car l'un et l'autre sont à Dieu.

BIBLIOGRAPHIE DE SAINTE HILDEGARDE.

MANUSCRITS :

Vatican. Palatin du XII^e siècle.

Vindebon. Palatin du XIII^e siècle.

Wiesbaden (codex major) du XII^e siècle.

Wiesbaden (codex min.) illustré, du XIV^e siècle.

Copenhague, du XIII^e siècle.

Bruxelles, du XIII^e siècle.

Paris, du XV^e siècle, etc., etc.

*
* *

1513. *Liber trium virorum et trium virginum spirituum*, imprimé à Paris, chez H. Etienne, 1513, réimprimé à Cologne, 1628.

1524. KOBEL, *Die legend von der seligen jungfrauen Hildegard*, Oppenheim.

1556. *Vita S. Hildegardis auctore Theodorico monacho*, par BLANCKWALL, prêtre de Mayence, Cologne.

1570. SURIUS, *Vita S. Hildeg.*, 17 Sept.

1680-1755. Bollandistes, *Vita S. Hildegardis cum notis Stilling*. Sept., t. V.

1716. CHLADEN, *Dissertatio de visionibus Hildegardis* (Vitebergæ).

FABRICIUS, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*, liv. VIII, p. 770-780.

MABILLON, *Annales bénédictines*, t. VI, *Acta sanctorum*.

LUDWIG CLARUS, *Briefe und Leben der Heil. Hildegardis zum ersten Male verdeutscht*, Ratisbonne, 1854.

C. DAHL, *Die heilige Hildegard. Historische Abhandlung*, Mayence, 1832.

J.-J. GRIMM, *De lingua Ignota*. Zeitschrift für deutsch Alterthum, Leipzig, t. VI, p. 326.

ROTH, *Hildegard von Bingen*, 1^o Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft, Leipzig, 1888, vol. IX. — 2^o Beiträge zur biographie d. H. Hildegard. — 3^o Die Lieder und die unbekannte Sprache d. h. H. (Wiesbaden).

MIGNE, *Patrologie*, t. CXCVII, *S. Hildegardis Opera*, avec, dans les *Acta*, Trithème, *Chron. Spanheim, Ann.* 1180 et *Chron. Hirsang, Ann.* 1147.

Card. PITRA, *Analecta Sacra Spicilegio Solesmensi parata. Nova S. Hildegardis Opera*, Paris, Jouby-Roger, 1882.

J.-PH. SCHMELZEIS, *Das Leben und Wirken der heiligen Hildegardis*, Fribourg en Brisgau, Herder, 1879.

REVUES :

Des questions historiques, *Sainte Hildegarde*, 1883, t. XXXIII. Battandier.

Item, *Guibert de Gambloux*, juillet 1889, R. P. Delahaye.

Du monde catholique, t. XL, 1874.

Le Présent, le Passé et l'Avenir de l'Église (sainte Hildegarde), article anonyme.

Catholique de Louvain, août 1882, Lamy.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE SAINTE HILDEGARDE

Les trois livres du *Scivias*.

Les six parties du *Livre des mérites*.

Les dix visions du *Livre des œuvres divines*.

Les lettres.

Les homélies sur l'Évangile.

La vie de saint Robert.

La vie de saint Disibode.

L'exposé de la règle de saint Benoît.

L'explication du symbole de saint Athanase.

Réponse aux trente-huit questions de Guibert de Gambloux (*inédit*).

Le livre des *Subtilités de la nature des diverses créatures*.

Le livre de la *Médecine simple*.

Le livre de la *Médecine composée*.

La langue inconnue.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	I
------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE LA VIE RELIGIEUSE

La famille d'Hildegarde. — Précocité des phénomènes de vision. — Elle entre en clôture à l'âge de huit ans. — Sa vie monastique à Disibodenberg. — Continuation des visions. — Elle est nommée prieure du couvent. — Dieu lui impose d'écrire ses révélations. — Mode de ses visions. — Leur caractère surnaturel.	13
--	----

CHAPITRE DEUXIÈME

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

Transfert du couvent à Saint-Rupert. — Opposition de Disibodenberg. — Les premiers livres du <i>Scivias</i> sont soumis à Eugène III. — Intervention favorable de saint Bernard. — Installation à Saint-Rupert. — Série d'épreuves physiques et morales.	37
--	----

CHAPITRE TROISIÈME

VOYAGES DE MISSION D'HILDEGARDE

Elle est contrainte de se mettre en route. — But de ses tournées apostoliques. — Leurs effets. — Improbabilité du voyage de Tours et Paris. — Affluence de personnages au Mont Saint-Rupert. — Elisabeth de Schonau. — Le bienheureux Gerlach	69
---	----

CHAPITRE QUATRIÈME

A L'INTÉRIEUR DU COUVENT

Hildegarde musicienne. — Les <i>Carmina</i> . — Le chœur des vertus. — La langue inconnue. — Ce qu'il faut en penser. — Occupations du cloître. — Humeur difficile des religieuses de noblesse. — Sage direction de l'abbesse. — Fondation du couvent de Saint-Gisilbert à Eibingen. — Son amour des pauvres.	89
---	----

CHAPITRE CINQUIÈME

CORRESPONDANCE

Son importance politique et religieuse. — Son caractère impersonnel. — Lettres aux rois, aux papes, aux princes, aux évêques, abbés, etc. — Nature prophétique de ses lettres. — Son souci de la justice. — Lettres au clergé de Cologne, Trèves, Kirchheim annonçant le protestantisme. — Succès immense de ses lettres 111

CHAPITRE SIXIÈME

NOUVELLES ET DERNIÈRES ÉPREUVES (1177)

Difficultés avec le chapitre de Mayence. — Saint-Rupert est mis en interdit. — Christian de Buch. — Lettre sur l'art religieux aux prélats de Mayence. — Solution du conflit. — Guibert de Gambloux aumônier et confident de la sainte. 139

CHAPITRE SEPTIÈME

SES OEUVRES

Le *Scivias*. — Grandeur de cette œuvre. — Forme des visions de la sainte. — La sûreté de sa doctrine théologique. — Sa cosmogonie. — Valeur littéraire de ses écrits. — Les obscurités. — La fin du monde. — Les prophéties; leur valeur. — Comment il faut entendre l'inspiration. — Révélations faussement attribuées à Hildegarde. — Le *Livre de la vie des mérites*. — Son caractère moral. — Son ordonnance. — Hildegarde précurseur du Dante. — Le *Livre des œuvres divines*. — Son caractère scientifique. — Ouvrages de médecine et d'histoire naturelle. 157

CHAPITRE HUITIÈME

MIRACLES ET MORT D'HILDEGARDE

La forme de sa sainteté. — Son humilité. — Sa mort. — La fête de la lumière. — Son dernier miracle. — Encore Guibert de Gambloux. — Canonisation semi-officielle de la sainte. — La destinée de l'abbaye de Saint-Rupert. — Eibingen. — Conclusion. 189

Hildegard
179) # 4601

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMELEY PLACE
TORONTO 8, CANADA

4601.

